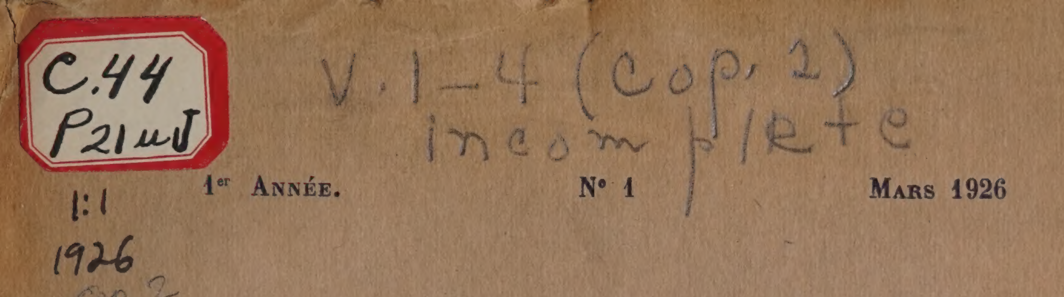


1er Année. N° 1 Mars 1926

Annales de l'Université de Paris

PUBLIÉES PAR LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ

Paraissant tous les deux mois

SOMMAIRE

PARIS

BUREAU DES RENSEIGNEMENTS SCIENTIFIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

A LA SORBONNE

*

Paris. Université.
Annales. v.1-
Mar.1926-
Paris.
v. 25cm.

Frequency varies.
Some vols. include "numero hors-série."
Publication suspended 1942-46.

1re Année. N° 1 Mars 1926

Annales
de
l'Université de Paris

Les Annales *dont nous entreprenons la publication sont destinées à faire connaître au public l'activité de l'Université de Paris. Celle-ci, jusqu'à présent, s'est contentée de publier chaque année un* Rapport *officiel qui est loin de renseigner complètement le lecteur sur les travaux de ses professeurs et de ses étudiants. Sans doute, on peut trouver dans les revues spéciales des échos de ces travaux. Mais ils demeurent dispersés. Et si l'on peut se rendre compte de l'effort individuel de chacun de ses membres, on n'apprécie pas à sa juste valeur l'effort collectif de l'Université tout entière. C'est pour combler cette lacune que paraissent ces* Annales.

Elles donneront périodiquement :

1° *Un compte rendu des actes officiels de l'Université ;*

2° *Des articles où ses professeurs exposeront les résultats de leurs recherches ;*

3° *Une bibliographie aussi complète que possible des travaux publiés par les membres du corps enseignant et une liste des meilleures thèses et des meilleurs mémoires présentés par nos étudiants ;*

4° *Enfin une chronique des événements principaux de la vie de nos Facultés, Instituts et œuvres annexes.*

Fondé par la Société des Amis de l'Université de Paris, *ce recueil s'adresse avant tout à nos amis. Les anciens élèves de nos établissements d'enseignement supérieur auront plaisir, nous l'espérons, à suivre leurs progrès. Les* Annales *publieront souvent des photographies de ces établissements, et notamment celles des bâtiments nouveaux qui viendront progressivement s'ajouter aux anciens. Cette revue créera un lien entre toutes les générations qui, l'une après l'autre, viennent s'initier à la science sur les pentes de la vieille Montagne Sainte-Geneviève. Tous ceux qui, en quittant le Quartier Latin, n'en emportent pas une mauvaise impression s'abonneront aux* Annales *pour entretenir dans leurs cœurs fidèles le souvenir des maîtres qu'ils ont entendus et des écoles où se sont écoulées leurs années de jeunesse studieuse. Nous souhaitons en particulier que nos anciens élèves étrangers, de retour dans leur patrie, demeurent en correspondance avec nous par l'intermédiaire des* Annales.

Mais les Annales *s'adressent à tous les savants, à tous les lettrés de tous les pays. En coordonnant les efforts accomplis par les savants et les lettrés de l'Université parisienne, nous espérons donner une nouvelle satisfaction à ce besoin intellectuel qui, en tout pays, a suscité les Universités elles-mêmes. Les disciplines diverses ne doivent pas vivre dans l'isolement : elles se pénètrent les unes les autres et les plus différentes se prêtent parfois l'appui le plus imprévu : qui aurait pu imaginer que l'astronomie fournirait des méthodes à la chimie moléculaire ? D'autre part, les exigences de la vie moderne n'obligent-elles pas les partisans les plus convaincus de la division du travail à sortir de leur spécialité ? Comment expliquer autrement le mouvement qui pousse aujourd'hui vers les Facultés de droit les futurs ingénieurs jadis cantonnés dans l'étude des mathématiques ? De même qu'à l'ère des écoles spéciales, séparées par des cloisons étanches, s'ignorant et se*

dédaignant les unes les autres, a succédé l'ère des écoles universelles ou universités, de même, à côté des publications scientifiques dont chacune est consacrée à une science particulière, et parfois à un seul chapitre d'une science particulière, il est légitime de concevoir une publication signalant toutes les recherches faites simultanément, sur un point du globe, par un grand corps comprenant des savants de toutes disciplines. Et qui sait si, du choc de ces efforts simultanés, révélés les uns aux autres par une publication commune, ne jailliront pas de nouvelles lumières ?

Donner au public une impression de la masse et de la valeur des travaux entrepris dans cette ruche immense qu'est l'Université parisienne ; lui donner une impression de la multitude et de l'importance des questions, théoriques et pratiques, dont la solution est cherchée dans nos bibliothèques et nos laboratoires ; lui faire comprendre quelle répercussion a sur la vie contemporaine le travail silencieux de l'Université de Paris, voilà quelle serait notre ambition.

L'entreprise est audacieuse, en raison même de l'énormité du labeur dont ces Annales *voudraient enregistrer les résultats. Comment donner en quelques centaines de pages, une représentation suffisante de l'activité d'un millier de chercheurs et de plus de vingt mille étudiants ?*

Nous espérons pourtant réussir. Et même si les premiers essais sont à cet égard très imparfaits, nous espérons que, grâce à la bonne volonté de tous, nous parviendrons rapidement à donner au monde savant, en même temps qu'à nos amis de tous pays, une image exacte et vivante de l'Université de Paris.

Paul LAPIE,
Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université de Paris.

Séance solennelle de rentrée de l'Université

ANNÉE SCOLAIRE 1925-1926

La séance solennelle de rentrée de l'Université a eu lieu le samedi 28 novembre 1925 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence du Recteur.

Au cours de la solennité, le diplôme et les insignes du grade de *Docteur Honoris Causa* ont été remis à :

M. Edwin R. A. SELIGMAN, professeur à l'Université Columbia, de New-York.

Sir Paul VINOGRADOFF, professeur à l''Université d'Oxford.

M. NOGUCHI, professeur à l'Institut Rockefeller, de New-York.

M. PAWLOW, professeur à l'Université de Léningrad.

M. Ch. de LA VALLÉE-POUSSIN, professeur à l'Université de Louvain.

Sir Ernest RUTHERFORD, directeur du Cavendish Laboratory, à Cambridge.

M. Ettore PAÏS, professeur à l'Université de Rome.

Sir Edmund GOSSE.

Discours de M. BERTHÉLEMY, doyen de la Faculté de Droit, sur les travaux de M. EDWIN R. A. SELIGMAN.

Le professeur Edwin Robert Anderson Seligman enseigne l'économie politique et la science des finances depuis quarante années. Il est professeur à l'Université Columbia, à New-York.

Ses travaux scientifiques sont nombreux et tous de la plus grande valeur. Il a été l'un des fondateurs et des directeurs de la grande revue trimestrielle *Political Science Quartely*, qui

est aujourd'hui l'organe de l'Academy of Political Science. Le traité d'économie politique dont il est l'auteur a eu plusieurs éditions.

Mais c'est surtout en matière de finances publiques que s'est exercée son activité. Il a été l'un des promoteurs de la grande réforme constitutionnelle qui, en 1913, a abouti à l'amendement de la constitution fédérale autorisant l'établissement d'un *income tax* fédéral.

Les principaux ouvrages de science des finances publiés par lui ont pour titres : *Théorie et pratique de l'impôt progressif ; La répercussion et l'incidence de l'impôt ; L'Impôt sur le revenu; Essais sur l'impôt.* Tous ces ouvrages, traduits en français, ont acquis une réputation universelle.

Ce qui frappe dans l'œuvre économique et financière de notre éminent collègue, c'est son grand souci de n'édifier la théorie que sur la base solide de l'histoire et des faits. Il forme ainsi le trait d'union entre l'école américaine moderne et l'école réaliste surtout germanique.

A la première, il emprunte le légitime désir de dégager de la multiplicité, de la contingence et de la relativité des faits, ce qu'ils comportent d'universel et de permanent. Il s'inspire visiblement en cela des professeurs américains Clarck, Carver, Fisher, véritables héritiers de la pensée classique dans sa forme individualiste.

Avec la seconde, il reconnaît la nécessité de faire appel à l'expérience, à la statistique, à la législation. Car, aussi bien, en matière financière, les faits sur lesquels le savant exerce sa sagacité sont habituellement les lois mêmes, dont la valeur n'apparaît qu'imparfaitement à la lecture de leurs formules, mais se révèle par l'application qu'on en fait. Une loi financière, dit notre collègue, ne vaut que par ce qu'on en tire. Son administration est plus importante que son texte.

Quel Français, aujourd'hui — en songeant à l'application de nos grandes lois fiscales — n'est pas frappé du bon sens du professeur Seligman !

Les œuvres de notre éminent collègue sont ou doivent être

le bréviaire de quiconque tient à voir clair en matière de finances publiques. Elles sont pour nous une occasion de l'admirer. Sa conduite pendant et depuis la terrible guerre nous le fait compter au nombre des meilleurs et des plus loyaux amis de la France, et nous le font aimer.

Le professeur Edwin Seligman a demandé l'un des premiers que les États-Unis missent à la conduite des hostilités toutes leurs ressources financières. En particulier, dans une étude publiée en 1917, *How to Finance the War*, il disait : « Tout indique que la politique des États-Unis dans cette guerre sera une politique de collaboration enthousiaste avec nos Alliés. Une chose est certaine. La richesse prodigieuse et la prospérité sans exemple des États-Unis ne doit laisser aucun doute sur notre capacité, non seulement de financer la guerre, mais encore de la financer avec succès et équité. »

Après la guerre, le professeur Edwin Seligman n'a cessé de lutter pour l'annulation des dettes interalliées. Il l'a fait à diverses reprises, en particulier dans deux études sensationnelles publiées en 1922 et en 1923 (et reproduites en français dans la *Revue de Science et de Législation financières*).

Dans la première de ces études (Les finances publiques des États-Unis), le professeur Seligman déclarait : « Un problème dont la solution est urgente est celui des dettes de nos Alliés. Il n'y a peut-être pas de point dans l'ensemble de la question qui nécessite davantage d'être mis en lumière et pour lequel le public ait plus besoin d'être éclairé. Cela est vrai du côté éthique et du côté économique de la question. Ceux qui considèrent — et c'est encore sans aucun doute la majorité du pays — cette dette comme juste me mettent hors de moi. » Il exposait alors longuement les raisons juridiques, morales, économiques et politiques qui, d'après lui, exigeaient l'annulation des dettes interalliées.

De nouveau, en 1923, dans son étude « Les dettes alliées », publiée en français par la *Revue de Science et de Législation financières* (1923, p. 7), il développait cette idée :

« Si la guerre est une entreprise commencée dans un but

commun, y a-t-il plus de raisons de mettre à part la contribution financière que la contribution humaine? Quand, finalement, nous avons placé notre armée sous les ordres de Foch, nous avons combiné nos efforts à ceux de nos Alliés et imprimé une marque indélébile à nos efforts communs. Si nous devons faire payer à la France et à l'Italie le blé qui a fait vivre leurs armées, les uniformes qui ont tenu chaud à leurs soldats pendant qu'ils tenaient le front de bataille, nous pourrons tout aussi bien leur compter tant par homme de l'armée américaine quand enfin elle a débarqué.

« ... Alors que l'Europe était engagée dans un combat à la vie, à la mort, nous, comme nation neutre la plus importante, sommes restés en dehors de la mêlée et avons gagné des sommes incalculables.

« ... Notre pays a été grand bénéficiaire de la guerre.

« ... Nous sommes sortis de cette lutte formidable les mains nettes, mais aussi les mains pleines.

« ... N'est-ce pas ajouter l'insulte à l'outrage que de demander à ceux qui ont le plus souffert, qui ont porté le poids de la lutte dans l'entreprise commune, de souffrir encore afin de nous enrichir davantage? »

Ai-je raison de dire, Messieurs, que ce n'est pas seulement un glorieux savant que l'Université de Paris honore aujourd'hui du plus beau titre dont elle dispose, — mais un précieux et fidèle ami qu'elle est heureuse et fière de récompenser comme il en est digne.

Que notre trop légitime reconnaissance cependant ne soit considérée par aucun d'entre vous comme la raison principale de notre choix. Personne, en Europe, ne s'y trompera, tant est haute et universelle la renommée de notre collègue.

Récemment encore, elle a reçu sa juste consécration de la Société des Nations. Désigné en 1923 comme rapporteur pour étudier à Genève le difficile problème des doubles impositions, Edwin Seligman a eu sur les solutions prises une influence déterminante. Nous sommes heureux de pouvoir l'en féliciter aujourd'hui.

Joignons à la louange de ses disciples le double tribut de notre affection reconnaissante et de notre admiration sans réserve.

Discours de M. BERTHÉLEMY, doyen de la Faculté de droit, sur les travaux de sir Paul VINOGRADOFF.

Sur la proposition de la Faculté de droit, le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Paris est conféré à sir Paul Vinogradoff, « professor of comparative jurisprudence » à l'Université d'Oxford.

Sir Paul Vinogradoff est né en Russie en 1854. Il s'occupa d'y répandre l'instruction jusqu'à ce qu'un conflit avec le gouvernement autocratique des tsars le contraignît à s'expatrier.

Réfugié en Angleterre, il ne tarda pas à y conquérir une juste renommée de savant.

La découverte par lui faite en 1884 d'un document inédit de la plus haute importance le rendit célèbre. C'est le texte qu'on a dénommé Bracton's note book. L'éminent professeur Maitland y reconnut la source de la plupart des décisions judiciaires citées par Bracton, le grand jurisconsulte anglais du dix-huitième siècle que l'on peut comparer à son contemporain français, Beaumanoir.

Le professeur Vinogradoff, signalé à l'attention des savants anglais par l'importance de sa découverte, fut aussitôt attaché à l'Université d'Oxford.

Il y est encore titulaire de la chaire de « Comparative jurisprudence », illustrée avant lui par Summer Maine, dont il est le disciple et le continuateur, et par sir Frederik Pollok, docteur *honoris causa* de notre Université, qui fut son prédécesseur immédiat.

La « Comparative jurisprudence » est ce que nous appelons ici le droit comparé. Son objet est le rapprochement systématique des institutions publiques ou privées des différents pays aux différentes époques. L'opportunité d'un tel effort scientifique n'est guère apparue que dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Deux événements concomitants ont con-

tribué à l'éclosion et au progrès de ce nouveau genre d'études. L'un, en Angleterre, fut le grand succès des travaux de Summer Maine ; l'autre, en France, fut la création de notre Société de législation comparée due aux efforts des Laboulaye, des Ribot, des Gide, en 1865.

Comme professeur de législation comparée, sir Paul Vinogradoff est resté attaché à la grande tradition de son maître. Il en a rajeuni la méthode et accru la portée.

L'œuvre de synthèse qui couronne sa très brillante carrière est exposée dans le magistral ouvrage qui a pour titre : *Outlines of historical jurisprudence*. Les deux premiers volumes parus, l'un en 1920, l'autre en 1922, en constituent la moitié. C'est un tableau des principes juridiques qui ont servi et servent aujourd'hui de substratum aux différents types de civilisation : le clan et la tribu, la cité antique, l'époque médiévale, la société individualiste, et même les débuts de la société collectiviste y ont leur place. Si vaste que soit le plan, l'auteur convient modestement qu'il ne couvre pas tout le terrain du droit, et se restreint à l'évolution des idées juridiques dans le cercle de la civilisation européenne. Il laisse de côté d'importantes variantes, telles que les systèmes juridiques du Brahmanisme, du Talmud et de l'Islam. Il n'en reste pas moins qu'en entreprenant une aussi formidable synthèse, sir Paul Vinogradoff a fait preuve d'une hardiesse dont l'Université de Paris est heureuse de le féliciter.

Nous apprécions, en France, les grandes idées générales, plus peut-être qu'on ne le fait dans le pays où s'est déroulée la carrière de notre éminent collègue. Il nous est agréable de couronner aujourd'hui du laurier symbolique celui qui, en tête de son édition française, a su écrire que « le juriste se heurte continuellement à un problème capital, celui de l'influence réciproque des conditions et des efforts, des fins et des moyens, ...et que le droit écrit ou coutumier, qui règle la condition des hommes, n'apparaît dans ses applications pratiques que comme un compromis entre les intentions et les circonstances ». Jamais, peut-on dire, la relativité du droit

n'a été mise en lumière dans une formule aussi heureuse, illustrée d'exemples aussi frappants.

Les *Outlines of historical jurisprudence* sont l'ouvrage le plus caractéristique et le plus récent de sir Paul Vinogradoff. D'autres œuvres très diverses et toujours intéressantes portent sa signature : *Le Vilainage en Angleterre*; *L'Enseignement de sir Henry Maine*; *la Société anglaise au onzième siècle*; *Le transfert des biens dans le droit anglo-saxon*; *Le droit romain dans l'Europe médiévale*; *Les essais d'histoire juridique*, occupent une place honorable dans toutes les bibliothèques des historiens du droit.

Tel est le grand savant qui, dans sa Patrie d'adoption, jouit de la plus haute estime et occupe la situation la plus élevée dans la sphère du droit.

Notre Université s'honorera de le compter au nombre de ses docteurs.

Discours de M. ROGER, doyen de la Faculté de médecine, sur les travaux de M. NOGUCHI.

En proposant de décerner le titre de docteur *honoris causa* à M. Noguchi, la Faculté de médecine a voulu rendre hommage à un grand savant; mais elle a tenu aussi à témoigner de son admiration pour le magnifique effort accompli, en ces dernières années, par la science japonaise.

Il n'y a pas bien longtemps encore, le Japon nous apparaissait comme une contrée lointaine et mystérieuse. Nous savions seulement qu'il y poussait des arbres nains et des fleurs géantes. Nous savions aussi qu'il y a là-bas des femmes qui portent des noms de fleurs. Mais je crois bien que Mme Chrysanthème n'a vécu que dans l'imagination du romancier délicieux, qui nous contait ses propres rêves, dédaigneux de décrire ce qu'il aurait pu voir.

Cependant, il y eut au Japon des universités florissantes. Celle de Kotio est plus ancienne que la nôtre, puisqu'elle date de 673. Mais bientôt, comme en Europe, le progrès s'ar-

rêta et l'activité intellectuelle, vraiment créatrice, sembla à jamais paralysée.

La Renaissance fut tardive. C'est seulement en 1872 que fut construit le premier chemin de fer; en 1873, la vaccine fut introduite. A partir de ce moment, l'élan était donné. De nombreux Japonais, avides de s'instruire, parcoururent l'Europe et l'Amérique. Ils se mirent au courant des découvertes scientifiques et, conseillés par quelques savants étrangers, fondèrent l'Université de Tokio.

Sur ce terrain neuf et fertile, les sciences biologiques se développèrent avec une rapidité étonnante. Ce fut une floraison de grandes et belles découvertes. Un nom domine cette première période : c'est celui de Kitasato, dont M. Noguchi est le plus illustre disciple. Kitasato partage avec Behring la gloire d'avoir réalisé une découverte qui devait transformer la thérapeutique et contribuer à sauver des milliers et des milliers d'existences humaines; c'est, vous le savez tous, à la collaboration de ces deux savants que nous devons la sérothérapie contre la diphtérie et contre le tétanos.

Né dans la petite ville d'Inawashiro, au centre des plateaux montagneux du Fukushima, M. Noguchi fit ses études médicales à Tokio. Il les poursuivit rapidement, car il était reçu docteur en médecine à l'âge de vingt et un ans. L'année suivante, en 1898, il était chargé d'un cours à l'École dentaire et devenait l'assistant de Kitasato à l'Institut pour l'étude des maladies infectieuses. Après s'être initié aux méthodes bactériologiques, M. Noguchi allait en 1899 étudier en Chine une épidémie de peste bubonique. Puis il partait pour les États-Unis et travaillait dans les laboratoires de Weir Mitchell et de Simon Flexner. En 1902, il venait en Europe et passait deux ans à l'Institut de sérologie de Copenhague que dirigeait Thorwald Madsen.

Il revenait en Amérique en 1904 et s'installait définitivement à l'Institut Rockefeller. C'est là qu'il trouvait les ressources dont il avait besoin. Dans cet établissement merveil-

leux, d'où sont sortis tant de travaux d'une importance capitale ; dans cet Institut qui accueille les chercheurs du monde entier, réalisant ainsi la Société internationale des Travailleurs utiles aux progrès de l'humanité ; dans ces laboratoires amplement pourvus des instruments nécessaires, M. Noguchi publia, en l'espace de vingt ans, la série des travaux qui devaient lui assurer une réputation mondiale.

Ses premières recherches lui ont été inspirées par les maîtres auprès de qui il travaillait. Mais le disciple devait, dès le début de sa carrière, apporter dans chacune de ses publications des conceptions originales qui permettaient de prédire que la personnalité du jeune savant ne tarderait pas à grandir et à s'individualiser.

M. Noguchi s'occupa longuement des venins des serpents. Il parvint, par des procédés ingénieux et précis, à y dissocier diverses substances exerçant sur les vaisseaux et le sang, des actions très spéciales. Il fut ainsi conduit à faire une étude approfondie du sérum antivenimeux et acquit, en ces questions, une telle notoriété qu'on lui confia l'article « Venins » dans le grand traité de Œsler et Mc Crae. Plus tard, il fit paraître, dans les publications de l'Institut Carnegie, une belle monographie de la question.

Au laboratoire de Madsen, il prit goût aux études de sérologie et publia des recherches importantes sur les toxines et les antitoxines, sur l'action que les substances fluorescentes, spécialement l'éosine, exercent sur les microbes, les toxines et les sérums ; il montra le rôle respectif des protéines, des lipoïdes et des sels dans le mécanisme de la réaction de Wassermann, ce qui le conduisit à modifier et à améliorer la méthode.

Ses recherches sur la sérologie de la syphilis l'amenèrent à reprendre l'étude du parasite qui cause l'infection. Après de nombreux tâtonnements, M. Noguchi trouva la méthode qui devait permettre de cultiver les diverses variétés de spirochétidés. C'était une voie nouvelle ouverte aux recherches. Jusqu'alors, on ne savait faire pousser dans les cultures arti-

ficielles que les bactéries et les champignons inférieurs. Les spirochétidés, bien qu'ils se rapprochent de certaines bactéries spiralées, semblent appartenir au groupe des protozoaires ; ce ne sont plus des végétaux : ce sont des animaux inférieurs. Ce sont, en tout cas, des agents pathogènes dont on connaît un nombre considérable de genres, d'espèces et de variétés. Sans s'occuper de ces distinctions, M. Noguchi cultiva successivement *Trepomena pallidum*, l'agent de la syphilis ; puis les spirochètes saprophytes de la bouche ; plusieurs spirochètes anaérobies ; les spirochètes des diverses formes de la fièvre récurrente. Il montra que sa méthode s'applique aussi aux microbes désignés sous le nom d'invisibles, car nul grossissement ne permet de les voir. Il réussit ainsi à cultiver les virus de la poliomyélite aiguë, de la variole, de la vaccine. On devine à quelles applications pratiques pourront conduire ces découvertes.

Mais déjà M. Noguchi a tiré de ses recherches une méthode de diagnostic. Avec les extraits des cultures de *Trepomena pallidum*, il a obtenu une substance, la luétine, analogue à la tuberculine, dont l'injection intradermique donne chez les syphilitiques des réactions cutanées caractéristiques. C'est dans un journal médical français qu'il a fait connaître cette intéressante découverte.

En 1917, M. Noguchi reprenait l'étude d'une maladie infectieuse assez fréquente, dénommée en Allemagne maladie de Weil et en France maladie de Mathieu. Ne nous étonnons pas de ces divergences, les historiques varient totalement d'un pays à l'autre. C'est un ictère à rechute provoqué par un spirochétidé, dénommé aujourd'hui *Leptospira ictero-hemorragiæ*. C'est encore à la science japonaise que nous devons la connaissance de ce parasite. La découverte, due à Inado et Ido, fut confirmée par d'innombrables travaux parus pendant la guerre. M. Noguchi, après avoir montré la fréquence de l'infection, après avoir bien déterminé le rôle des rats dans le maintien et la propagation de la maladie, fut conduit à étudier une infection analogue, mais beaucoup plus grave, la

fièvre jaune. On avait constaté que le virus de la fièvre jaune était un parasite ultra-microscopique, traversant les filtres de porcelaine. Mais les travaux les plus récents tendaient à prouver que ces infiniment petits ne sont bien souvent que des formes transitoires de parasites plus élevés. La conception se vérifia pour la fièvre jaune et M. Noguchi parvint à voir et à isoler le parasite de la maladie : c'est encore un spirochétidé bien connu aujourd'hui sous le nom de *Leptospira icteroïdes*. Ainsi la science japonaise venait de réaliser deux grandes découvertes : elle nous faisait connaître, à quelques années de distance, le parasite de l'ictère à rechute et le parasite de la fièvre jaune.

Appliquant sa méthode au spirochète qu'il venait de découvrir, M. Noguchi obtint des cultures du nouveau parasite et put, en les inoculant, reproduire la maladie chez les cobayes, chez quelques espèces de chiens et de singes. Ces résultats, si intéressants, devaient bientôt conduire à des applications pratiques. M. Noguchi, en utilisant des cultures stérilisées, parvenait à immuniser le cobaye et réussissait ensuite à vacciner l'homme. Il préparait enfin un sérum thérapeutique tellement efficace qu'il suffit d'en injecter 1/500e de goutte à un cobaye pour le mettre à l'abri de l'infection et lui permettre de supporter l'inoculation de 10 000 doses mortelles. Bien que nous soyons habitués à faire des constatations analogues, on ne peut s'empêcher d'un mouvement de surprise en songeant à l'effet énorme produit par cette dose minuscule. Un 1/500e de goutte, c'est 1/10e de milligramme, et, si l'on songe que ce 1/10e de milligramme contient plus de 90 p. 100 d'eau, que les matières solides qu'il renferme sont constituées en majeure partie par des protéines et des sels inactifs, on voit quelle dose infinitésimale protège le cobaye contre des quantités formidables de virus.

Les applications à la thérapeutique humaine sont toujours délicates et difficiles. Cependant les résultats ont été très satisfaisants, puisque la sérothérapie, inaugurée par M. Noguchi, a fait baisser la mortalité de 50 à 16 p. 100.

Ses travaux sur la fièvre jaune seraient suffisants pour assurer à M. Noguchi une réputation durable. Ils ont conduit à la connaissance du parasite, ils ont permis de le cultiver, de le transformer en vaccin, de le faire servir à la préparation d'un sérum thérapeutique. Grâce à cet ensemble de faits, on peut dire que la fièvre jaune est définitivement vaincue et finira bientôt par disparaître. Certes, l'hygiène avait déjà fait régresser le fléau, l'énergie et la science d'Oswaldo Cruz l'avaient chassé du Brésil. M. Noguchi nous donne aujourd'hui des méthodes de vaccination et de traitement : c'est une nouvelle conquête de la science médicale sur la maladie et sur la mort.

Discours de M. ROGER, doyen de la Faculté de médecine, sur les travaux de M. PAWLOW.

Pour l'édification d'une œuvre scientifique, trois conditions sont indispensables : le génie créateur, qui fait concevoir et dirige les recherches, qui comprend et coordonne les résultats; — les installations et les ressources matérielles, qui permettent de poursuivre et de multiplier les expériences; — la collaboration de disciples capables de consacrer leur énergie et leur intelligence au service d'un travail désintéressé.

Ces trois conditions, M. Pawlow les a réalisées.

Pendant tout le cours de sa carrière, il a montré la puissance et l'originalité de son esprit investigateur, il a su attirer et grouper de nombreux élèves; les uns, suivant l'exemple du Maître, ont consacré leur vie entière à la recherche physiologique; les autres ont dû, pour des raisons multiples, renoncer à la science pure. Mais ils sont restés assez longtemps au laboratoire pour avoir apporté une pierre à l'édifice ou pour en avoir ciselé une partie.

Toutes ces recherches ont été faites dans les conditions matérielles les plus propices et les plus favorables. Je ne crois pas que M. Pawlow ait connu, comme Claude Bernard et comme tant d'autres savants français, la douleur de ne pas

trouver les ressources permettant de réaliser une expérience. Il apportait les idées géniales, on lui a fourni les éléments nécessaires pour les faire croître et fructifier.

Né à Rjasan, en 1849, M. Pawlow a fait ses études à la Faculté des Sciences et à l'Académie militaire de Médecine de Pétrograd. Puis il est allé travailler au laboratoire de Ludwig, l'émule de Marey, qui contribua largement à perfectionner la méthode graphique, s'attachant surtout à l'étude de l'innervation cardiaque. Sous sa direction, de Cyon venait de trouver le nerf dépresseur de la circulation. M. Pawlow allait découvrir les nerfs renforçateurs du cœur, qui augmentent la force de contraction et le débit de l'organe sans modifier la fréquence de ses battements. Dans une série de recherches admirablement conduites, il déterminait l'origine médullaire de ces nerfs et, au milieu des innombrables fibres qui se rendent au cœur, arrivait à discerner celles qui exercent cette influence si spéciale. Il montrait ainsi qu'il était capable de faire œuvre scientifique, car pour être un véritable savant, il ne suffit pas de voir un fait nouveau, il faut savoir en poursuivre et en parachever l'étude.

Rentré en Russie, M. Pawlow continua ses recherches expérimentales et ne tarda pas à être nommé professeur à l'Académie militaire de Médecine de Pétrograd et à l'Institut de Médecine expérimentale.

Situé dans une des îles de la Néva, l'Institut de Médecine expérimentale était merveilleusement outillé pour le travail et la recherche. On peut y conserver un nombre considérable d'animaux dans les meilleures conditions de salubrité et d'hygiène. Les opérations s'y font dans des salles dont l'installation est égale, sinon supérieure, à celle des cliniques chirurgicales les mieux dotées. Les animaux opérés sont isolés dans de petites chambres aérées et chauffées dont le sol est dallé, dont les parois vernissées peuvent être lavées sans qu'on pénètre dans la pièce. Grâce à ces dispositions, bien des expériences, réputées irréalisables, sont devenues faciles. Ce fut une véritable révolution dans la physiologie opératoire.

Un premier travail allait immédiatement montrer les avantages de cette merveilleuse organisation.

Un chirurgien russe, Eck, avait pensé qu'on arriverait à guérir la cirrhose du foie ou tout au moins à en faire disparaître les manifestations les plus pénibles, en anastomosant la veine porte avec la veine cave. Il fit de nombreuses tentatives sur des chiens, quelques-unes même sur des hommes. Les résultats ne furent guère encourageants, car hommes et bêtes succombaient en quelques heures ou en quelques jours. Eck n'obtint qu'un seul succès : un chien survécut. Mais le sort s'acharnait sur l'œuvre du savant russe. Le chien avait l'humeur vagabonde; il se déplaisait au laboratoire et un beau jour, profitant d'une porte ouverte, il s'enfuit. On ne sut jamais ni ce qu'il était devenu, ni ce qu'avait été le résultat de l'opération.

La question de la fistule porto-cave entra dans une voie nouvelle avec le travail que fit M. Pawlow aidé par ses collaborateurs Hahn, Massen, Nencki. La méthode opératoire fut bien précisée, les précautions antiseptiques les plus minutieuses furent prises et, grâce à cette technique parfaite, grâce aussi à l'habileté des opérateurs, les animaux survécurent. Les troubles hépatiques consécutifs à la suppression de la circulation portale provoquèrent des manifestations psychiques extrêmement curieuses. De doux et obéissants qu'ils étaient, les chiens opérés devenaient méchants et entêtés; dans quelques cas ils étaient tellement furieux qu'ils ne laissaient même pas approcher le garçon chargé de leur apporter la nourriture. D'autres marchaient continuellement, montant aux murs, rongeant tout ce qu'ils trouvaient; puis ils étaient pris de convulsions cloniques et tétaniques. A la suite de ces attaques, ils conservaient une démarche chancelante et ataxique et, parfois, une cécité passagère.

Ces résultats montrent, une fois de plus, quels services la physiologie expérimentale peut rendre à la psychologie, quelles notions importantes et précises elle peut lui fournir.

C'est surtout par ses recherches sur la physiologie du tube

digestif que M. Pawlow a conquis une réputation mondiale. Ce sont ces recherches qui lui ont fait décerner le prix Nobel.

M. Pawlow indiqua tout d'abord des méthodes nouvelles pour isoler une portion de l'estomac, tout en conservant ses connexions vasculaires et nerveuses; c'est l'opération bien connue aujourd'hui sous le nom de petit estomac de Pawlow. Il donna ensuite le moyen d'établir des fistules permanentes, permettant de recueillir à l'état de pureté les liquides produits par les glandes salivaires, le foie ou le pancréas.

S'attachant tout d'abord à la sécrétion du pancréas, il montra qu'elle est en rapport avec l'arrivée des acides de l'estomac dans le duodénum. Mais la sécrétion ainsi provoquée est dépourvue d'action, au moins sur les albumines. Pour qu'elle agisse, il faut que le proferment pancréatique soit activé par une kinase, qui se trouve dans la muqueuse intestinale. La découverte était importante, car elle a conduit à toute une série de faits nouveaux; nous connaissons aujourd'hui plusieurs kinases qui viennent activer et renforcer les ferments les plus divers.

Je laisserai de côté, malgré leur importance, les recherches de M. Pawlow sur le travail des glandes digestives et j'arrive tout de suite à ses observations sur les sécrétions psychiques, qui ont ouvert à la psycho-physiologie une voie toute nouvelle.

On sait que les excitations olfactives, visuelles ou même auditives peuvent provoquer des sécrétions. L'odeur ou la vue d'un mets savoureux, l'idée d'un bon repas, font, suivant l'expression vulgaire, venir l'eau à la bouche. M. Pawlow fit une étude scientifique de ces faits bien connus et montra que les excitations sensorielles font sécréter, chez le chien, les glandes salivaires et en même temps les glandes de l'estomac.

Si on pratique sur un chien une fistule salivaire, si, par exemple, on ouvre à l'extérieur le canal excréteur de la glande sous-maxillaire, on voit s'écouler une salive épaisse, visqueuse et filante, quand on présente à l'animal un mets

agréable; une salive claire et fluide, quand on provoque une sensation qui lui déplaît. Faites-lui flairer de la viande, la salive est visqueuse; envoyez-lui dans les narines une bouffée de tabac et la sécrétion devient claire. Un repas de viande provoque une sécrétion visqueuse; mais, si on introduit subrepticement dans la bouche un morceau de viande additionné d'un peu de moutarde ou de vinaigre, aussitôt, sous l'influence de ces condiments qui semblent insupportables à ces animaux dont le goût est moins dépravé que le nôtre, la salive change de caractère; elle devient claire et fluide. La salive visqueuse sert, en effet, à la déglutition de l'élément savoureux; la salive limpide est destinée à faire rejeter la substance désagréable, à débarrasser et à laver la muqueuse buccale.

Les mêmes influences agissent sur les sécrétions gastriques. Ce sont surtout les excitations gustatives qui interviennent. Pour les bien étudier, M. Pawlow pratique une fistule œsophagienne, disposée de telle sorte que tous les aliments déglutis sont rejetés au dehors. L'animal n'en est pas troublé ; il avale avec plaisir la viande qu'on lui donne, mais rien n'arrive dans l'estomac, il fait ce qu'on appelle un repas fictif. Or, ce repas fictif provoque une abondante sécrétion du suc gastrique.

Dans ce cas encore, bien des influences peuvent intervenir qui modifient ou arrêtent la sécrétion. Le vinaigre, la moutarde, le poivre feront cesser l'écoulement du suc gastrique. Une impression psychique aura la même influence. Pendant qu'un chien fait, avec une satisfaction manifeste, un repas fictif, entre dans le laboratoire un chat que le chien déteste. Dès qu'apparaît l'ennemi, la sécrétion est suspendue. Et voilà comment une vive contrariété arrête la digestion. Car ce suc psychique est indispensable pour commencer la transformation des aliments. S'il fait défaut, dans les cas d'anorexie ou d'inappétence, la digestion débute tardivement et se poursuit avec peine. On comprend maintenant le motif pourquoi on digère bien ce qu'on mange avec plaisir.

L'étude des sécrétions psychiques a conduit M. Pawlow à la découverte de ce qu'il a dénommé les réflexes conditionnels.

Deux excitations étant accidentellement couplées, si l'une des deux était primitivement capable de provoquer une sécrétion, celle qu'on lui associe finira par acquérir la même propriété ; au réflexe naturel se superpose un réflexe nouveau ou conditionnel.

La découverte a eu pour point de départ l'expérience suivante : Pour étudier la sécrétion salivaire, on touchait la muqueuse buccale d'un chien avec une solution acide colorée en noir. Au bout d'un certain temps, il suffisait de montrer à l'animal le liquide noir pour que la sécrétion se produisît.

Les faits de ce genre sont devenus innombrables. En voici un exemple typique réalisé dans mon laboratoire. Un chien, porteur de fistules salivaire et gastrique, est enfermé dans une chambre noire. A un moment donné, un déclenchement met, devant le nez de l'animal, un morceau de viande, en même temps que s'allume une lumière rouge; aussitôt les sécrétions se produisent. Au bout de quelques jours, il suffisait d'allumer la lampe rouge pour observer les mêmes phénomènes. L'excitant naturel, la viande, n'était plus nécessaire.

Il serait facile de multiplier les exemples, car on peut faire naître les réflexes conditionnels sur toutes les surfaces sensibles et avec tous les excitants imaginables. Autrement dit, toutes les excitations du monde extérieur peuvent être transformées par une liaison temporaire avec un des appareils de l'organisme animal.

L'étude des réflexes conditionnels a fourni une méthode permettant de faire des recherches objectives sur le fonctionnement du système nerveux central. Par une analyse minutieuse, M. Pawlow et ses disciples ont pu déterminer la limite de perception chez des animaux incapables de nous répondre. Ils ont montré, par exemple, que des vibrations comprises entre 80 et 90 000 à la seconde donnent chez le chien des

perceptions auditives. Analysant les perceptions visuelles, ils sont parvenus à reconnaître que le chien distingue nettement certaines figures, qu'il en apprécie les déplacements, qu'il se rend compte des changements de forme et de vitesse, tandis qu'il a beaucoup de peine à différencier les couleurs.

Voilà comment, en partant des sécrétions, M. Pawlow a été conduit à l'étude des plus hautes questions de psycho-physiologie; comment, par une expérimentation impeccable et une analyse minutieuse des faits, il est arrivé à une série de découvertes qui ont frappé le monde savant d'admiration.

La Faculté de médecine est heureuse de pouvoir décerner le titre de docteur *honoris causa* à un des plus éminents physiologistes de l'époque actuelle, à un homme qui a consacré sa vie entière à la recherche scientifique; qui passait ses journées au laboratoire et, le soir, se délassait de son rude labeur en préparant des recherches nouvelles.

Le nom de M. Pawlow survivra dans la mémoire des hommes, il restera gravé en caractères ineffaçables à la suite des grands physiologistes du dix-neuxième siècle, les Magendie, les Flourens et les Claude Bernard.

Discours de M. MOLLIARD, doyen de la Faculté des sciences, sur les travaux de M. Ch. de la VALLÉE-POUSSIN.

L'habitude s'est établie depuis quelques années qu'à la séance de rentrée de l'Université de Paris les doyens des diverses facultés présentent un rapport sur chacun des savants que ces facultés ont manifesté le désir de s'attacher d'une manière particulièrement étroite par le grade de docteur *honoris causa*.

Et c'est ainsi qu'à cette heure un biologiste se trouve amené à vous faire connaître en quelques mots les titres de deux grands savants, l'un mathématicien, l'autre physicien. Que ceux-ci veuillent bien m'excuser de cette anomalie; je m'efforcerai du moins de traduire le plus fidèlement possible la pensée de ceux de mes collègues qui sont particulièrement bien placés pour apprécier les travaux des maîtres à qui nous

avons tenu à donner une marque d'estime et de sympathie.

L'œuvre de M. de la Vallée-Poussin, professeur à l'Université de Louvain, a une réputation mondiale ; elle comprend tout d'abord la solution de problèmes antérieurement posés dans la science, puis une importante contribution à l'élaboration de nouvelles notions, actuellement en cours d'évolution.

La théorie des nombres premiers, si simple à son origine, devenue si complexe par les développements qu'elle n'a pas tardé à comporter, a toujours attiré les mathématiciens : Gauss, Legendre, Dirichlet et Riemann avaient établi les bases d'un important édifice, mais qui restait à compléter sur plusieurs points. M. de la Vallée-Poussin est, parmi les chercheurs modernes, un de ceux qui ont le plus contribué à consolider cette œuvre, en résolvant plusieurs problèmes fondamentaux de la théorie des nombres premiers.

M. Hadamard avait obtenu des résultats essentiels quant à la nature analytique de la célèbre fonction introduite par Euler et surtout par Riemann, mais il restait à tirer de ces résultats analytiques des propriétés arithmétiques relatives aux nombres entiers ; c'est ce que M. de la Vallée-Poussin fit avec le plus complet succès ; il résulte de ses efforts que tous les faits arithmétiques annoncés par Riemann sont maintenant démontrés et se trouvent dépassés.

Notre collègue est revenu plus tard sur ces questions de la théorie des nombres qui l'ont toujours passionné ; c'est ainsi qu'il a eu l'occasion de remplacer, dans la question de la répartition des nombres premiers dans les progressions arithmétiques, des raisonnements longs et pénibles par des vues rapides et simples.

Les mathématiciens sont unanimes pour reconnaître dans tous ces travaux, qui portent sur des sujets particulièrement importants et délicats, des modèles d'élégance et de solidité.

A l'heure où, sous l'action des Baire, des Borel et des Lebesgue, s'édifiait de toutes pièces la théorie des fonctions de variables réelles, qui a pris de suite une ampleur inat-

tendue, M. de la Vallée-Poussin est venu lui fournir toutes les ressources d'un esprit fait de précision et de clarté; il a contribué à rendre rapidement classiques les résultats fondamentaux de ce nouveau chapitre de la science, en même temps qu'il contribuait personnellement à le faire progresser.

Dans la première édition de son cours d'analyse de l'Ecole polytechnique, Jordan avait émis une assertion erronée concernant la dérivation d'une intégrale; M. de la Vallée-Poussin, qui terminait alors ses études, signala cette erreur à Jordan; ce fut pour ce dernier l'occasion d'un remaniement complet du tome II de son traité et, pour M. de la Vallée-Poussin, le point de départ de son premier mémoire sur l'intégration des variables entières. Il devait revenir longuement sur ce sujet après les travaux de M. Lebesgue, et c'est l'incorporation des résultats les plus récents obtenus dans cette voie qui fait la principale originalité de son cours d'analyse; la question y est reprise d'une manière très personnelle et, sur plusieurs points, la théorie reçoit une nouvelle extension. Il y a lieu en particulier de signaler l'emploi, par M. de la Vallée-Poussin, de la méthode dite des réseaux conjugués pour l'étude de la dérivation des intégrales multiples, ainsi que des recherches sur les fonctions d'ensemble complètement additives.

M. de la Vallée-Poussin a étudié bien d'autres questions de la théorie des fonctions de variables réelles; signalons seulement d'un mot les recherches sur les séries trigonométriques parce qu'elles constituent le lien entre ses études sur l'intégration et ses travaux sur l'approximation des fonctions de variables réelles; M. de la Vallée-Poussin a été le premier, en même temps que M. Lebesgue et d'une manière indépendante, à poser la question et il a de suite obtenu dans cette voie plusieurs résultats fondamentaux; il eut, de plus, l'heureuse idée d'en faire le sujet d'un prix à distribuer par l'Académie de Bruxelles et provoqua de la sorte le mémoire capital de S. Bernstein.

Enfin, et c'est par là que je terminerai cette trop rapide

analyse d'une œuvre capitale, M. de la Vallée-Poussin s'est attaché à l'étude d'une question connexe des précédentes, soulevée par les travaux de MM. Borel et Denjoy, celle des fonctions quasi-analytiques : il s'agit d'un sujet tout nouveau, bien que déjà extrêmement poussé, et que M. de la Vallée-Poussin a exposé l'an dernier dans un cours professé à la Faculté des sciences de Paris.

Car l'activité du professeur n'est pas moindre que la fécondité du savant; par l'enseignement oral et par le livre, M. de la Vallée-Poussin a fait rapidement bénéficier le monde mathématique du fruit de ses investigations personnelles et de l'ensemble des travaux récents, étendant ainsi, en dehors de lui-même, la zone de son activité, suscitant la discussion et provoquant de nouvelles recherches. M. de la Vallée-Poussin a publié en particulier un cours d'analyse infinitésimale dont le succès a été considérable; trois éditions de cet ouvrage se sont succédé en très peu de temps : la première était strictement limitée au cours préparant aux examens; remarquable par sa précision et sa concision, elle fut bientôt suivie d'une seconde où l'auteur, j'y ai déjà fait allusion, s'est efforcé, le premier, d'incorporer dans l'analyse classique les notions récentes touchant les fonctions des variables réelles; cet ouvrage, de forme très personnelle, ne satisfaisait pas encore son auteur, et, en 1914, M. de la Vallée-Poussin fit paraître le premier volume d'une troisième édition, quand la guerre vint à éclater; cette troisième édition fut détruite avec toutes les installations de l'éditeur, dans l'incendie de Louvain.

Et ceci me conduit à considérer celui que nous avons plaisir à compter aujourd'hui plus étroitement au nombre des nôtres d'une manière un peu moins abstraite et à rappeler quels sont les liens qui nous unissent déjà à lui.

Né à Louvain, c'est à Louvain que M. de la Vallée-Poussin fit ses études et que se déroula ensuite sa vie universitaire; mais, à diverses reprises, il devait avoir de fréquents rapports, et les plus cordiaux, avec les mathématiciens français; il vint

tout d'abord compléter ses études à la Sorbonne et au Collège de France de 1892 à 1894; il a gardé le souvenir le plus vif des enseignements d'Hermite, de Poincaré, de Darboux et de Jordan, pour ne citer que les disparus. Avec quelle émotion M. de la Vallée-Poussin n'a-t-il pas rappelé cette période de sa vie scientifique dans l'allocution qu'il a prononcée l'an dernier, au nom des mathématiciens étrangers, à la célébration du cinquantenaire de la Société mathématique de France! Il devait revenir dans notre pays une vingtaine d'années plus tard, chassé de Belgique par le drame de 1914. Dès l'occupation de Louvain, M. de la Vallée-Poussin resta quelques jours l'un des otages de l'envahisseur; puis des missions américaines arrivèrent, invitant notre collègue à aller donner un enseignement à l'Université Harvard; revenu l'année suivante en Europe, il fit des cours au Collège de France, puis en 1917 à la Faculté des Sciences, où il suppléa l'un de nos collègues qui consacrait son activité à des travaux touchant la défense nationale; ce n'est qu'en 1918, peu avant l'armistice, qu'il put revoir en terre neutre les siens restés en Belgique.

Pendant toute cette période d'angoisse, M. de la Vallée-Poussin n'a pas cessé de se livrer avec ardeur au travail, demandant à celui-ci l'oubli des épreuves présentes; il publie les cours qu'il professe et se livre sans relâche à la recherche, donnant un rare exemple de volonté et de stoïcisme.

J'ai rappelé comment M. de la Vallée-Poussin est revenu tout récemment à la Faculté des Sciences de Paris en qualité de professeur agréé et comment ce fut pour lui l'occasion d'enseigner les données acquises touchant les fonctions quasi analytiques; en décernant le grade de docteur *honoris causa* à M. de la Vallée-Poussin, l'Université de Paris appelle donc à elle un savant dont les découvertes honorent grandement la pensée scientifique, qui lui était déjà doublement attaché par l'enseignement qu'il y a reçu jadis et par celui, si éclatant, que lui-même y a donné, un homme enfin que nous rendent particulièrement cher le souvenir d'épreuves communes et son titre de citoyen de Louvain.

Discours de M. MOLLIARD, doyen de la Faculté des Sciences, sur les travaux de Sir Ernest RUTHERFORD.

Né dans la Nouvelle-Zélande, sir Ernest Rutherford, après y avoir commencé ses études, vint les achever à Cambridge; il faisait partie en 1896 de cette pléiade de jeunes physiciens qu'attirait au Cavendish Laboratory la gloire de J.-J. Thomson.

Nommé vers 1900 professeur de physique à Montréal (Canada), il est appelé bientôt à ces mêmes fonctions à l'Université de Manchester et, tout jeune encore, en 1908, il obtint le prix Nobel pour ses belles recherches sur la radioactivité, en même temps que toutes les académies se l'attachent à l'envi. Enfin, après la guerre, sir Ernest a été amené, par suite du départ de J.-J. Thomson, à prendre la direction de cet illustre Cavendish Laboratory où il avait commencé ses travaux. Sa vie extérieure est ainsi facile à conter, mais il faudrait envisager tout l'ensemble du prodigieux essor de la physique dans ces dernières années, pour donner une idée de l'œuvre grandiose de sir Ernest.

Son premier mémoire a été publié en 1896, en collaboration avec son maître J.-J. Thomson; il s'agit d'un travail déjà remarquable, relatif à l'ionisation des gaz par les rayons Rœntgen; diverses recherches effectuées dans le même ordre d'études parurent au cours des années suivantes, et par elles, sir Ernest se trouvait particulièrement bien préparé pour aborder l'étude du phénomène de la radioactivité au moment où celui-ci venait d'être découvert par H. Becquerel et les Curie et allait amener une révolution dans le domaine de la physique. C'est alors que s'est révélé dans toute son ampleur le génie de sir Ernest, génie intuitif, à l'imagination particulièrement puissante, qui a su pénétrer plus qu'aucun autre dans la structure intime de la matière et qui fait certainement de celui que nous fêtons aujourd'hui l'un des plus grands physiciens de tous les temps.

L'œuvre de sir Ernest est impossible à faire apprécier en quelques mots, mais elle comprend des résultats trop généraux

et d'une importance trop fondamentale pour ne pas frapper tous ceux qui s'intéressent aux progrès des connaissances humaines et tous ceux qui sont capables de goûter le beau sous toutes ses formes.

Sir Ernest s'est tout d'abord attaché à l'analyse des propriétés et de la nature des rayons émis par les corps radioactifs; on savait que ces rayons sont de trois sortes, comprenant en particulier ceux qu'on désigne sous le nom de rayons *alpha*; il s'agit de rayons très ionisants et très absorbables, qui se comportent à la manière de projectiles rapides. Sir Ernest réussit le premier à mettre en évidence la déviation magnétique des rayons *alpha*, puis il montra que ces rayons sont chargés d'une électricité positive, que leur vitesse initiale est de l'ordre de 20 000 kilomètres à la seconde et que le rapport de leur charge électrique à la masse des projectiles qui les constituent est exactement ce qu'il serait si on se trouvait en présence d'atomes d'hélium, charriant chacun deux fois la charge qui correspond à l'ion hydrogène dans le phénomène de l'électrolyse; et, en fait, sir Ernest a pu établir que lorsque les projectiles qui constituent les rayons *alpha* pénètrent à travers une pellicule mince dans une enceinte close, il s'accumule dans cette dernière un gaz qui n'est autre que l'hélium, caractérisé par ses raies spectrales.

Il était encore réservé à sir Ernest de déceler les rayons *alpha* d'une manière individuelle, par la scintillation qu'ils déterminent sur un écran au sulfure de zinc ou par le courant d'ionisation qu'ils produisent lorsqu'ils passent entre les armatures d'un condensateur; dans le second cas, on peut mesurer la charge positive totale émise dans un temps donné; en divisant cette charge par le nombre des projectiles émis, on a la charge absolue de chacun de ceux-ci et c'est ainsi que, pour la première fois, on a pu obtenir directement la valeur absolue de l'atome d'électricité.

Ces découvertes suffiraient à elles seules à illustrer le nom de sir Ernest, mais elles ne faisaient qu'en préparer de plus sensationnelles encore. Le fait que de l'hélium prend conti-

nuellement naissance dans les préparations radioactives qui émettent les rayons *alpha*, venait ébranler singulièrement la vieille notion de la conservation des corps simples ; on était obligé de penser que des atomes peuvent naître et sans doute aussi peuvent mourir ; la question se trouvait à nouveau posée de la transmutation possible des éléments chimiques ; le rêve des alchimistes, irréalisable sous la forme qu'ils lui avaient donnée, se posait cette fois à la science d'une manière rigoureuse, et à la première démonstration qu'en a donnée sir Ernest et que nous venons de rappeler, celui-ci en a ajouté une autre plus frappante encore.

Il a retrouvé pour le thorium, un des métaux radioactifs, une curieuse propriété que les Curie avaient découverte pour le radium ; si on vient à placer dans une même enceinte une paroi quelconque et un sel de thorium, de façon qu'on puisse aller du sel à la paroi par un chemin entièrement contenu dans l'air de l'enceinte, on observe que la paroi acquiert une radioactivité dite « induite » et on constate que cette propriété décroît ensuite progressivement lorsque la paroi est enlevée de l'enceinte. De telles radioactivités induites se produisent ainsi chaque fois qu'il peut arriver jusqu'à la paroi considérée un gaz dégagé par le corps radioactif, et sir Ernest pensa que réellement des émanations gazeuses matérielles se trouvent être engendrées par les corps radioactifs en même temps que sont projetés des atomes d'hélium ; supprimant la paroi précédente et transvasant par aspiration de l'air qui avait séjourné au contact d'un sel de radium ou de thorium, il put établir que cet air, lui aussi, restait pendant quelque temps conducteur comme s'il conservait une cause interne d'ionisation.

Sir Ernest était ainsi conduit à admettre que la propriété radioactive d'un élément n'était pas imputable à la présence des atomes de cet élément, mais bien à leur disparition, ou plus exactement à leur transformation en atomes d'une autre sorte.

Si on considère en particulier le radium, sa radioactivité se

trouve liée à l'apparition d'atomes d'émanation, substance qu'on peut isoler et dont on peut établir les caractéristiques physiques : densité, températures de liquéfaction et de solidification, spectre de raies, etc. De même la radioactivité que présente à son tour l'émanation correspond à la destruction des atomes de ce gaz, avec apparition de nouveaux atomes qui, cette fois, donnent un dépôt solide sur les objets que touche l'émanation; le dépôt formé se transforme à son tour et c'est précisément sa mort graduelle qui explique la radioactivité induite qui avait tout d'abord été observée, et ainsi, de proche en proche, on se trouve assister à la transformation d'éléments successifs en des corps de plus en plus simples, à la désintégration d'atomes de plus en plus légers.

Ces extraordinaires révélations conduisent naturellement à se demander quelle est la structure de l'atome capable de subir de telles transformations, et il était dans la logique des choses que sir Ernest cherchât à nous renseigner sur ce point. On soupçonnait bien, mais sans en fournir la preuve, que chaque atome est peut-être constitué par un soleil électriquement positif autour duquel circulent des planètes électriquement négatives, toutes identiques aux électrons dont sont formés les rayons cathodiques; il était réservé à sir Ernest de nous donner une démonstration particulièrement ingénieuse de ce qui n'était jusqu'alors qu'une simple hypothèse.

D'une manière essentielle, l'expérience correspondante consiste à faire passer un pinceau de rayons *alpha* à travers une très fine pellicule, constituée par exemple par de l'argent; dans l'ensemble on constate, par l'excitation qu'il produit sur un écran au sulfure de zinc, que le pinceau passe sans déviation; mais si on examine à la loupe la région illuminée de l'écran, on s'aperçoit que certaines des scintillations produites par les projectiles *alpha* se trouvent franchement en dehors de la zone centrale ; quelques-uns de ces projectiles ont été brusquement déviés, et la chose s'explique par le fait que le noyau de certains atomes d'hélium a subi une

répulsion électrique de la part du noyau d'un atome de la pellicule.

La mesure de la déviation ainsi constatée permet de calculer la charge nucléaire des atomes dont est constituée la pellicule utilisée et on trouve ainsi que les différents éléments viennent se placer exactement dans la série fameuse de Mendéleyef, dont on perçoit ainsi la signification profonde. Sir Ernest a pu de même nous donner une idée du diamètre réel des noyaux des atomes et nous amener à concevoir que ces derniers sont constitués par un noyau central très dense autour duquel circulent à des distances relativement immenses l'essaim des électrons planétaires ; nous sommes ainsi replacés devant la vision qu'évoquait déjà Pascal d'une manière si émouvante pour notre imagination.

Et le maître que nous sommes heureux de saluer aujourd'hui nous entraîne encore plus loin par ses études sur la structure même du noyau central de l'atome ; de même qu'on peut se rendre compte de l'arrangement des constituants d'une roche en la brisant avec un marteau, sir Ernest est parvenu à rompre les noyaux atomiques ; il remplace à cette fin le choc d'un marteau par un bombardement de projectiles *alpha*. Nous avons dit que ces projectiles se trouvent fortement déviés lorsqu'ils passent près d'un noyau ; mais, qu'arrive-t-il si l'un d'eux vient à heurter le noyau exactement suivant son axe?

Sir Ernest a démontré que, dans ces conditions, il se produit une véritable explosion du noyau atomique, accompagnée de la formation d'une nouvelle sorte de projectiles chargés positivement ; d'après les déviations que leur fait subir un champ électrique, ils apparaissent comme constitués par des atomes d'hydrogène ; leurs propriétés essentielles sont celles des projectiles *alpha*, mais leur énergie initiale est sensiblement plus grande que celle des rayons *alpha* ; l'explosion du noyau se trouve s'accompagner d'un dégagement d'énergie.

Il y a peu de temps, dans cet amphithéâtre même, où on fêtait le vingt-cinquième anniversaire de la découverte du

radium, notre collègue, M. Perrin, nous invitait à entrevoir le moment où, grâce à la suite des découvertes mêmes de sir Ernest, les misérables sources d'énergie que nous utilisons actuellement pourront être remplacées par celles qui résultent de la dislocation des atomes, dislocation qui nous fournirait, en outre, quelques sous-produits tel que la pierre philosophale.

Mais j'arrête ici ce trop rapide aperçu des découvertes de sir Ernest; on conçoit, par la simple énumération des résultats obtenus, quelle prodigieuse habileté expérimentale a dû être mise au service d'une pensée particulièrement pénétrante et audacieuse; nous saluons dans le nouveau docteur *honoris causa* de l'Université de Paris le savant qui nous conduit à la notion raisonnée de l'unité de la matière et dont l'œuvre fait le plus grand honneur à son pays et à l'humanité.

Discours de M. BRUNOT, doyen de la Faculté des Lettres, sur les travaux de M. Ettore PAÏS.

La caractéristique de l'œuvre d'Ettore Païs, c'est la variété dans l'unité. L'objet de ses études a toujours été l'antiquité romaine, mais pour la suivre à travers les aspects changeants que les siècles et les événements ont donnés à l'Italie, il a fouillé partout où les recherches avaient quelque chance d'apporter à sa connaissance de nouveaux faits positifs ou de fournir à sa pénétration ne fût-ce que des indices révélateurs. S'il est devenu un des chefs de cette science toujours cultivée et toujours nouvelle, il le doit non seulement aux dons exceptionnels de son esprit, mais à la patience de son application, à sa volonté d'apprendre une à une les techniques les plus différentes, de s'y enfoncer assez avant pour s'en assurer la pleine possession, d'être à lui seul la synthèse de plusieurs maîtres.

La préhistoire elle-même lui a paru nécessaire à connaître et lui a inspiré son livre *La Civita dei nuraghi*.

Archéologue, il a non point conservé, mais réorganisé

méthodiquement le Musée de Naples, et Dieu n'est pas seul à savoir au prix de quelles difficultés, et à travers quelles pénibles tribulations. C'est à lui qu'on doit le renouvellement des méthodes dans l'exhumation de Pompéi, l'idée de conserver les étages et de reconstituer les *soffiti*.

Epigraphiste, il a publié un supplément aux volumes du *Corpus* concernant l'Italie du Nord, auquel les Allemands, malgré qu'ils en eussent, ont rendu hommage : *Corporis inscriptionum latinarum supplementa Italica, consilio et auctoritate Academiae R. Lynceorum edita.* 1884-1889. L'auteur y a ajouté toute une série de notes et de mémoires, dont le dernier en date a paru dans les *Rendiconti dell' Accademia dei Lincei*, et explique le fragment de calendrier relatif à la *sanguinis gustatio* (1921). Il a édité, en outre, en deux volumes d'une exécution modèle les *Fasti triumphales populi romani* et prépare une édition semblable, avec un commentaire, exhaustif, des *Fasti dictatorii, consulares, praetorii, œdilicii populi romani.*

Philologue, il vient d'éditer, il y a deux ans, les *Libri regionum.*

Juriste, il a résumé en quatre volumes (Rome 1913-1920) ses *Ricerche sulla storiae sul diritto pubblico di Roma*, une série de mémoires originaux, particulièrement importants pour les origines de la puissance tribunicienne et les lois des XII tables, dont il ramène la rédaction, à la fois contre l'opinion des conservateurs et contre celles des hypercritiques, au sixième siècle. Il est, en outre, l'auteur d'une excellente monographie : *Osservazioni sull' amministrazione della Sicilia*, Palerme, 1888.

On comprend qu'ainsi armé, Ettore Païs soit devenu l'historien complet, qui n'accepte rien qui ne soit établi, et qui applique dans sa rigueur la méthode critique inaugurée par Beaufort.

En 1894, il a posé les bases du monument qu'il devait élever à l'histoire des origines de Rome, par sa *Storia della Sicilia e della Magna Grecia.* Puis, il a développé, en cinq volumes in-8 de cinq cents pages chacun environ, une *Histoire critique de Rome durant les cinq premiers siècles*, où se

Le présent numéro est adressé à **titre d'information**, *mais l'administration des* Annales *ne peut à son grand regret, assurer de service régulier.*

Un tarif spécial d'abonnement au prix de 15 francs par an, est établi en faveur des Professeurs de toutes catégories de l'Université de Paris et en faveur des membres de la Société des Amis de l'Université.

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

publiées par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

DIRECTION ET ADMINISTRATION : Bureau des Renseignements
à la SORBONNE, PARIS (5e)

Le numéro : **5 francs**

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement à un an aux **Annales de l'Université de Paris,** *à partir du premier numéro (mars 1926).*

Ci-joint un Chèque (payable à Paris) / *— Mandat-poste* } *de* ....

SIGNATURE

Nom et adresse : (très lisibles) ....

....

Prix des Abonnements : Paris, Départements et Colonies, un an : **25** francs.
Étranger, Série A (tarif réduit) un an : **30** francs. — Étranger, Série B (tarif plein) un an : **35** francs.

(Voir au dos la liste des pays ayant adopté le tarif A)

Adresser ce Bulletin au Directeur des *Annales de l'Université de Paris*, Bureau des Renseignements, à la Sorbonne, Paris (5e).

Les chèques ou les mandats doivent être libellés à l'ordre de M. le Directeur des *Annales de l'Université de Paris*, Bureau des Renseignements, à la Sorbonne, Paris (5e).

Liste des Pays ayant adopté le Tarif A (réduit)

pour l'application de la taxe d'affranchissement des journaux et périodiques,

autorisé par le Congrès de Stockholm d'août 1924 (réd. de 50 %)

Allemagne. — Autriche. — Argentine. — Belgique. — Bulgarie. — Chili. — Congo-Belge. — Cuba. — Espagne. — Éthiopie. — Grèce. — Hongrie. — Italie et Colonies. — Lettonie. — Luxembourg. — Paraguay. — Pologne. — Portugal et Colonies. — Roumanie. — Serbie. — Croatie. — Slovénie. — Yougoslavie. — Tchécoslovaquie. — U. R. Soviétistes. — Uruguay. — Terre-Neuve. — Perse.

NOTA. — Tarif A jusqu'au 31 décembre 1926 : Canada, États-Unis, Suède, Danemark, Norvège.

1587 26.

retrouvent, appuyées sur de nouvelles recherches, les idées qu'il avait exprimées sur les deux volumes de sa *Storia* parue à Turin en 1898. Là-dessus, par une exagération de scrupules qui montre la conscience de l'homme, il a rayé de sa bibliothèque la *Storia* comme indigne. Enfin, il compte élargir encore le champ de ses investigations, en rédigeant dans une autre série de volumes une *Storia della Italia antica, dalle origini all impero*, dont il a, par avance, assuré les bases par deux livres de recherches de détail : *Dalle guerre puniche a Cesare Augusto*, Rome, 1918.

En préparant ces divers ensembles, Païs a étudié divers problèmes d'histoire religieuse ou de géographie politique, dont il a apporté les solutions en deux livres séparés : l'un, sorti des cours qu'il a été invité à faire en Amérique, intitulé *Ancient Legends of roman history* (New-York, 1906) ; l'autre, publié également d'abord en anglais, *Ancient Italy* (University of Chicago, 1908), puis repris et refondu dans une édition italienne, *Italia antica*, deux volumes in-8, Bologne, 1923.

Ces entreprises hardies qu'il a toutes menées à bonne fin ne l'ont pas détourné d'études plus particulières sur la Sardaigne.

Deux fois dans sa vie il y est revenu, à quarante ans d'invalle. Car — il est temps que je le dise — Ettore Païs est Sarde, et Sarde fidèle, profondément attaché à l'île de sa naissance. Il était impossible qu'issu de cette origine, il ne jetât pas un regard mélancolique sur l'île voisine, que la destinée a séparée de sa sœur. Mais il l'a fait avec une sérénité dont un Français ne peut que le féliciter, sans rien qui sente les revendications rancunières que nous avons si souvent entendues à d'autres propos, et où on prétendait légitimer par des considérations de race et de langue des ambitions politiques et d'inavouables projets de conquête.

Loin de là, Ettore Païs, qui est sénateur du royaume, quand à un moment grave il s'est agi de choisir entre les partis à prendre, a été un des premiers à élever la voix pour montrer à l'Italie de quel côté était son devoir comme son intérêt.

Mais le respect des convenances internationales et aussi la prudence m'interdisent de louer en lui tout ce qui dans sa vie politique mériterait l'éloge.

Je m'arrête donc ; aussi bien j'en ai dit assez pour que tous comprennent combien l'Université de Paris est heureuse de récompenser un homme dont le labeur a été infatigable, et un savant d'un haut esprit, dont pas un livre n'a paru sans que notre connaissance de l'antiquité en fût totalement renouvelée, ou tout au moins complétée et corrigée.

Discours de M. BRUNOT, doyen de la Faculté des lettres, sur les travaux de sir Edmund GOSSE.

Sir Edmund Gosse est né en 1849. Mais ce n'est pas un vieillard, c'est un vétéran. Aussi ne lui causerai-je aucune gêne en rappelant que ce vénéré bibliothécaire de la Chambre des Lords, cet ancien professeur de littérature à l'Université de Cambridge, a commencé, comme beaucoup d'entre nous qui s'en sont cachés avec raison parce qu'ils n'avaient pas son talent, par cultiver la poésie. Quelques-uns de ses recueils sont célèbres : *Madrigaux, Chansons et Sonnets* (1870), *Sur la Viole et la Flûte* (1873). *La Tombe de la Ménade*, où sa piété a enseveli celle qui dansait nue aux sons de la flûte de Lydie, et qui gît maintenant sous les peupliers gris ; *Firdousi exilé*, où il a ressuscité en stances l'âme chevaleresque du moyen âge des poètes, faite d'honneur et de foi, qui mettait aux pieds d'une femme aimée les hommes vêtus de fer.

Ses poèmes se sont succédé pendant trente ans, jusqu'en 1908. Encore ne voudrais-je pas affirmer qu'en cherchant bien, l'auteur n'en trouverait pas d'autres, peut-être récents, qu'il n'a pas cru devoir publier et que salueraient avec joie les fervents de la poésie anglaise, car de ses vers, à la fois simples et raffinés, qui font songer aux meilleures pièces de nos Parnassiens, se dégage une impression de fraîcheur, un lyrisme délicat qui s'exprime dans une forme sobre, classique, impeccable, et dont le charme doux s'insinue et pénètre l'âme sans secousse.

Entre temps avaient paru deux romans : *Le Secret de Narcisse*, dont la scène est en France au temps de la Renaissance, puis *Père et fils*, étude de psychologie autobiographique, qui met en présence deux tempéraments : d'une part, le père de l'auteur, naturaliste distingué, très attaché à ses croyances, de l'autre, son fils, dont la pensée s'émancipe, en souffrant à la fois de la contrainte qu'il subit et du mal qu'il cause sans pouvoir renoncer à la liberté que sa conscience l'oblige à recouvrer. Et c'est, résumée dans le drame intime de famille, toute l'histoire d'une évolution générale.

On peut dire que là s'affirmaient déjà les dons d'historien de sir Edmund Gosse. Toute une série de publications de critique et d'histoire littéraire les ont mis en évidence.

Sir Edmund Gosse aime les synthèses et il excelle à démêler les mouvements d'ensemble qui ont transformé la pensée. Sa brève histoire de la littérature anglaise est l'exposé le plus répandu outre-Manche. Mais, si ce livre a pu prendre un rang éminent, c'est que l'auteur était soutenu par toute une longue série de travaux particuliers, relatifs aux diverses époques.

Sur le seizème siècle : *Vie de sir Walter Raleigh; Collection des œuvres de Logde.*

Sur le dix-septième siècle : *Vie de John Donne; Sir Thomas Browne; Jeremy Taylor; Thomas Otway; Vie de Congreve*; *Études sur le dix-septième siècle; de Shakespeare à Pope; les Poètes Jacobéens.*

Sur le dix-huitième siècle : *Histoire de la littérature anglaise du dix-huitième siècle; Édition et vie de Thomas Grey.*

Sur le dix-neuvième siècle : *Édition des poésies posthumes de Swinburne*, etc.

Il était presque fatal qu'un pareil esprit, si capable de compréhension, si ouvert à des formes diverses de la pensée et de l'art, s'attachât aussi aux productions étrangères.

C'est lui qui, dans ses *Northern Studies* (1879), eut le mérite de révéler Ibsen à ses compatriotes, de leur faire connaître par des traductions les sources de poésie où lui-même s'était abreuvé.

Mais on pense bien qu'avec sa connaissance parfaite de notre langue, la France devait être l'objet de son étude de prédilection. En effet, il l'a aimée dans les productions successives de son génie, qu'il a suivies une à une depuis passé cinquante ans.

Jamais ce Sainte-Beuve d'outre-Manche, quoique son caractère lui eût créé parmi nous de chères amitiés, n'a sacrifié à l'une d'elles l'indépendance de son jugement. Sans doute il n'a pas rapporté à son goût les hardiesses obscures d'un Mallarmé, c'eût été s'interdire de jouir, — je ne dis pas de comprendre, car son ami ne voulait pas être compris, — du moins s'est-il réservé le droit de maintenir contre des Français la tradition française, dont les caractères historiques sont la pureté du dessin, la sûreté de la composition, la délicatesse du trait, le choix de la forme, le sens de la mesure, le respect des règles internes et profondes.

Les nations réunies viennent de fonder un Institut international de la Coopération intellectuelle. Sir Edmund Gosse les avait en quelque sorte devancées. C'est lui qui a contribué plus que personne à dissiper le brouillard que l'ignorance et la guerre avaient fait plus épais sur le Canal que les brumes de la mer. Il a aboli les préjugés qui régnaient encore en Angleterre au temps de Thackeray, et qui faisaient que les masses cultivées de son pays ignoraient jusqu'à Victor Hugo ou Balzac, au temps où rayonnait leur génie.

Depuis, aux heures de la grande crise, il nous a rendu cet immense service de nous dire, aux uns et aux autres, à quelles conditions, par-dessus les engouements et les modes, les tendances intellectuelles de deux nobles pays pourraient s'accorder à jamais dans une œuvre commune de civilisation, sans rien sacrifier de leur originalité propre.

La part qu'il nous a faite est presque trop belle. Les pages qu'il a écrites à ce sujet en 1916 reflètent l'émotion profonde causée par l'héroïsme de nos hommes devant Verdun. J'en reporte l'honneur à nos grands morts, c'est pourquoi je vous devais la lecture au moins de quelques phrases. Les voici :

« En 1699, votre d'Aguesseau définissait ainsi ce que devait être, d'après lui, le rayonnement intellectuel et moral d'une individualité supérieure : « L'objet le plus digne de « celle-ci était, disait-il, d'amener l'homme qui en était revêtu à « être considéré par ses concitoyens comme leur guide, leur « flambeau, leur génie et leur ange tutélaire ; en exerçant sur « eux une magistrature privée, dans la pleine possession de « cet empire naturel que la raison remet entre les mains de « ceux que leur éloquence et leur capacité élèvent au-dessus « des autres hommes. » Certes, un Français n'aurait jamais l'idée de se prévaloir de ces fières paroles pour décrire sa conception idéale des rapports intellectuels de son pays avec les autres nations ; mais il sied qu'un étranger, conscient de la mission qui incombe à la pensée française dans ses manifestations les plus hautes, reprenne hardiment ces paroles de d'Aguesseau pour les appliquer au rôle que cette pensée peut et doit jouer dans le monde. C'est vraiment comme vers « leur guide et leur flambeau » que les autres nations alliées tournent leurs regards vers la France, pendant cette crise profonde et décisive de leur destinée, attendant d'elle l'influence salutaire de ses qualités natives d'ordre, de clarté, de souplesse, dans l'œuvre mémorable qui leur permettra de réédifier, sur des fondements nouveaux, l'ancienne civilisation européenne. »

Après la réception des docteurs « honoris causa », M. le recteur Paul LAPIE a prononcé le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

L'objet primitif des séances de rentrée, c'était, j'imagine, de fournir aux Universités l'occasion de faire une fois l'an leur examen de conscience, d'apprécier les progrès accomplis dans le passé, de tracer des plans pour l'avenir. Mais l'Université de Paris ne s'en tient pas à ce rite : de sa fête annuelle elle a voulu faire une fête de l'humanité pensante : c'est ce jour qu'elle a choisi pour rendre à d'illustres savants

de toutes nations le plus éclatant des hommages dont elle dispose.

Son recteur ne peut manquer de s'associer à cet hommage ; il joint ses félicitations à celles que, par vos applaudissements, vous venez d'adresser à nos nouveaux docteurs. Quelle belle famille de grands esprits Messieurs les doyens viennent de vous présenter! En dépit de la diversité et de l'originalité de leurs travaux, une noble parenté intellectuelle les unit à travers l'espace : indépendance de pensée et de caractère, respect plus que religieux de la vérité, probité scientifique poussée jusqu'au scrupule, ingéniosité dans la recherche des méthodes, audace dans l'invention et prudence dans le contrôle, ampleur des conceptions, générosité des sentiments, lorsque je prononce tour à tour chacun de ces mots peut-être mon souvenir s'arrête-t-il chaque fois à tel ou tel détail d'une des notices que nous venons d'entendre, mais aucune de ces vertus ne fait défaut à aucun de ces savants; elles forment les lignes de leur portrait composite; c'est grâce à elles que, dans tous les domaines de la pensée, ils ont frayé des voies nouvelles, rajeuni d'antiques problèmes, étendu le champ de notre connaissance et de notre puissance; c'est grâce à elles qu'ils ont bien mérité de l'humanité.

Mais peut-être, dans une telle cérémonie, la fonction propre du recteur est-elle de maintenir, à côté de la coutume nouvelle, l'antique tradition; peut-être mon devoir est-il, après avoir salué les héros de cette solennité, de procéder publiquement à l'examen de conscience de l'Université de Paris, de mesurer le chemin parcouru ces dernières années et de vous annoncer nos projets d'avenir. C'est de ce devoir que je voudrais maintenant m'acquitter.



A-t-on fait publiquement un retour sur le passé de notre Université depuis le jour où Lucien Poincaré retraçait l'œuvre de Louis Liard? Je ne le crois pas. Et il me sera d'autant

plus agréable de renouer le fil de cette histoire que j'aurai ainsi l'occasion de montrer combien a été heureuse l'action de mes prédécesseurs les plus proches.

Lucien Poincaré notait que Louis Liard, en douze ans, de 1902 à 1914, avait vu l'effectif des étudiants parisiens grossir de douze mille à dix-sept mille. Dans le même temps, le budget de l'Université et des Facultés s'était accru de 50 p. 100, passant de 2 725 000 à 4 millions. Les revenus de nos fondations s'étaient élevés de 159 000 à 582 500 francs : ils avaient quadruplé. Et nos rentes, elles, avaient décuplé ; c'est sur elles surtout que s'était portée l'attention de Liard. Tel était, au moment où la guerre paralysa son action, le résultat de l'administration de ce grand recteur.

Les chiffres qu'il avait atteints sont aujourd'hui dépassés. Après l'arrêt fatal auquel nous a condamnés la guerre, voici qu'en cinq ans le nombre de nos étudiants a bondi de dix-sept mille à vingt-deux mille, tandis que notre budget atteint, dès 1924, dix millions. Si nos revenus propres demeurent presque stationnaires, les capitaux qui sont mis à notre disposition, avec affectation définie, par des collectivités ou des personnalités amies, ont plus que doublé entre 1914 et 1924 ; leurs revenus, qui n'atteignaient pas 600 000 francs il y a dix ans, approchaient hier de 1 400 000 francs. En dépit des remous de cette période troublée, la prospérité de l'Université de Paris a donc été sauvegardée. Il faut en faire honneur à son conseil et aux sages administrateurs qui ont géré ses intérêts depuis la fin de la guerre.

De ces administrateurs, le premier, Lucien Poincaré, fut vraiment le recteur de la victoire. Il était animé de l'ardent esprit qui soufflait sur la France au lendemain de l'armistice. Dès ce moment, son esprit lucide apercevait nettement le rôle que devrait jouer dans une France glorieuse l'Université de Paris. Pourquoi le prestige de notre nation n'aurait-il pas rejailli sur une grande institution qui, ayant mis à son service ses laboratoires et ses savants, n'avait pas été étrangère à son triomphe? Se souvenant que l'Allemagne de 1871 avait attiré

dans ses Universités des étudiants du monde entier, Lucien Poincaré pressentait que des étudiants du monde entier seraient, après 1918, attirés par la science française. Et, dès 1918, il avait pris des mesures pour faciliter leur venue. Il prévoyait que nos Facultés ne tarderaient pas à étouffer dans les nobles palais où se trouvaient à l'aise les étudiants de notre génération et il avait conçu un vaste projet d'agrandissement d'après lequel la Sorbonne n'aurait plus conservé que des salles de cours et des bibliothèques, tandis que tous les laboratoires auraient émigré vers les quartiers plus jeunes où de larges espaces demeurent encore disponibles. Projet grandiose! Pourquoi faut-il qu'une mort brutale ait empêché son auteur d'en entreprendre l'exécution! Rendons à la mémoire de Lucien Poincaré l'hommage qu'il mérite : s'il est un plan qui aujourd'hui encore réponde pleinement aux espoirs de l'Université de Paris, c'est bien celui qu'il a conçu, en 1918, dans l'enthousiasme de la victoire.

Ce plan, en dépit de tous les obstacles qui surgirent après la paix, M. Paul Appell a tenu à le réaliser. C'est dans ce dessein qu'ont été construits ou entrepris, sous son inspiration, tous les Instituts qui peu à peu essaiment de la Sorbonne : Institut de chimie appliquée, Institut du radium, Institut de chimie physique, Institut de géographie, Institut d'histoire de l'art, Institut d'études slaves, Institut d'hygiène, etc., etc. Le rectorat de M. Paul Appell a été l'ère des Instituts. Et sans doute leur nombre serait-il plus grand encore si le mouvement d'expansion qui se dessinait après la victoire n'avait été entravé par les difficultés économiques de l'après-guerre.

Parallèlement à ce mouvement d'expansion, s'est produit, au sein de l'Université parisienne, un mouvement de réorganisation qui a déterminé, lui aussi, la naissance de nombreux Instituts. En dehors de ceux que je viens de citer et dont l'existence s'affirme par un logis indépendant, d'autres ont été créés qui, pour être privés de toit (j'entends : d'un toit distinct), n'en sont pas moins bien vivants : ce sont ceux qui groupent, dans une union féconde, des disciplines antérieu-

rement dispersées : tel l'Institut de psychologie qui relève à la fois de la Faculté des sciences et de la Faculté des lettres; tels l'Institut de criminologie et l'Institut de médecine légale qui relèvent à la fois de la Faculté de droit et de la Faculté de médecine; tels l'Institut d'urbanisme, l'Institut de statistique ou — le dernier-né — l'Institut d'ethnologie, qui relèvent à la fois de trois ou même de quatre Facultés. Si l'on a pu craindre que l'extrême division du travail, condition du progrès scientifique, expose les savants à rétrécir leur horizon — et l'on sait que cette crainte n'a pas été étrangère à la fondation des Universités — la création des Instituts doit apaiser ces craintes, car elle remédie à ce danger. Et M. Paul Appell, fervent apôtre de la résurrection des Universités, ne pouvait pas demeurer indifférent à cette éclosion des Instituts qui n'est que la conséquence logique de cette résurrection. Grâce aux Instituts, ce n'est pas seulement entre des branches distinctes de la science, c'est entre des savants jusqu'alors isolés, c'est entre des écoles rivales que s'établissent des relations régulières, une collaboration systématique. La souple organisation des Instituts leur permet de s'allier aux grands établissements d'enseignement supérieur qui vivent en dehors de l'Université de Paris : dans tels d'entre eux enseignent des professeurs du Collège de France, du Muséum, de l'Ecole des hautes études, de l'Ecole coloniale. Des membres du Conseil d'État, de la Cour des comptes apportent à d'autres leur concours. A l'Institut de psychologie et à l'École des professeurs de français à l'étranger, des maîtres de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire travaillent auprès des maîtres de l'enseignement supérieur. Avec le régime des Instituts, c'est une large politique d'alliance entre les sciences, d'alliance entre tous les établissements et tous les ordres d'enseignement public qu'a inaugurée l'Université de Paris sous le rectorat de M. Paul Appell.

A cette politique, qu'on pourrait appeler sa politique intérieure, mon éminent prédécesseur joignait une politique extérieure qui s'inspirait des mêmes principes. Vous vous

rappelez les idées qu'il avait coutume d'exprimer dans nos séances de rentrée : ce sont celles qui lui tiennent le plus au cœur. Ce grand patriote, cet Alsacien si heureux du retour de sa terre natale à la France, est en même temps l'apôtre convaincu de la Société des Nations, le prophète de la paix internationale. Ce n'est donc pas par une simple coïncidence que les relations entre l'Université de Paris et celles des autres nations se sont multipliées pendant son rectorat. Ce n'est pas par le fait du hasard qu'il a présidé à la naissance de l'Institut parisien d'études slaves et de l'Institut parisien d'études argentines, à celle des Instituts français de Prague et de Varsovie. La solidarité intellectuelle des savants du monde entier est, aux yeux de M. Appell, l'un des gages de la solidarité des nations et de la paix du monde. Si j'ai pu appeler Lucien Poincaré le Recteur de la Victoire, je suis bien sûr qu'aucun nom ne serait plus agréable à M. Appell que celui de Recteur de la Paix.

La paix, hélas! n'a pas résolu tous les problèmes. Elle pose, au contraire, des problèmes nouveaux. Dès son arrivée à l'Académie de Paris, M. Appell a vu surgir une difficulté que n'avaient pas connue ses prédécesseurs : il s'agissait de la vie matérielle des étudiants. Au temps de notre jeunesse, qui de nous eût songé à entretenir de son restaurant ou de sa mansarde l'administration académique? Je crois même que nous aurions considéré comme une violation de notre liberté toute tentative de l'autorité, si bienveillantes que fussent ses intentions, pour nous aider à vivre. Mais les temps sont changés! Si modiques que fussent alors nos ressources, elles suffisaient à nous assurer le pain quotidien. Au contraire, depuis la baisse du franc et l'élévation des prix, la situation de maint étudiant devient tragique; nombreux sont ceux qui doivent joindre à leur travail intellectuel un travail rémunérateur. C'est ce qu'a nettement aperçu M. Appell. Il s'est penché vers les étudiants; il a ressenti leurs souffrances. Et ce n'est pas par une simple coïncidence que ses préoccupations se sont rencontrées avec celles de généreux philan-

thropes pour chercher une solution au problème du logement des étudiants. Aussi est-il juste que, dans la Cité universitaire, un pavillon porte le nom de Paul Appell. Plus encore peut-être que l'éclosion des Instituts, la naissance de la Cité universitaire demeurera le fait caractéristique et l'honneur de son administration.

*
* *

Maintenant qu'à très grands traits j'ai retracé l'œuvre accomplie depuis la guerre, aurai-je la prétention de sonder l'avenir et de vous annoncer ce que sera demain l'Université de Paris? Non, Messieurs. Si l'avenir d'une Université dépendait uniquement de la volonté de son recteur, je vous dirais que l'avenir de notre Université sera la suite logique et le développement de son passé, car je n'ai pas d'autre ambition que de continuer, dans la mesure de mes forces, l'œuvre d'Octave Gréard, de Louis Liard, de Lucien Poincaré et de Paul Appell. Mais le destin d'une institution aussi considérable n'est pas entre les mains d'un homme : il est lié au destin de la nation tout entière. Dès lors, permettez-moi de me borner à vous faire part de quelques-unes de mes craintes et de mes espérances.

Des craintes, comment n'en pas éprouver lorsqu'on entre dans une période qui sera sans doute plus pénible encore que celle que nous venons de traverser! Nous sommes menacés, sinon durant les années toutes proches, du moins dans celles qui les suivront, de voir fléchir le nombre de nos étudiants. La vague de dépopulation qui a passé sur les écoles maternelles de 1917 à 1921, qui sévit encore sur les écoles primaires et commence à atteindre l'enseignement secondaire, peut devenir, aux approches de 1935, terrible pour les Universités. Pourtant, j'espère que ce danger sera écarté. Quel que soit le chiffre de notre population totale, celui de notre élite intellectuelle ne saurait diminuer. Moins le nombre des Français tendra à s'accroître, plus il sera nécessaire non seu-

lement de sauvegarder, mais d'améliorer le recrutement des écoles qui préparent nos cadres. Sous des vocables parfois mal compris, des efforts en ce sens sont actuellement tentés dans notre pays : après l'enseignement moyen, l'enseignement supérieur bénéficiera de tout ce qui aura été fait pour tirer du peuple français toutes les élites qu'il recèle. Et l'on peut espérer que nous ne verrons déchoir ni l'importance de nos établissements ni l'influence de notre enseignement.

Mais un autre danger nous menace, plus imminent et plus redoutable. Déjà l'État, pressé par la nécessité d'assurer l'équilibre de son budget, rejette sur les Universités certaines des charges qu'il avait consenti à assumer. Qui sait si nos ressources, soumises à la sévérité inéluctable de nouvelles lois fiscales, ne faibliront pas? Qui sait si, les revenus des fondations dont nous sommes les dépositaires venant eux-mêmes à baisser, nous n'aurons pas quelque peine à remplir toutes les intentions des donateurs? Les dix millions de notre budget ne sauraient nous faire illusion : au taux du change, ils ne représentent plus les trois millions qui constituaient à peine, au début de son rectorat, tout le trésor de Liard. L'avenir ne saurait donc nous apparaître sous des couleurs très riantes.

Et pourtant, Messieurs, en même temps que nos ressources risquent de décroître, nos besoins s'accroissent et nos obligations grandissent.

Nos besoins s'accroissent. Les rapports de MM. les doyens, mes visites dans les bibliothèques et les laboratoires me prouvent chaque jour que nous avons à combler de graves lacunes. Depuis que le prix des livres et des revues s'est élevé plus rapidement que notre budget, des collections demeurent incomplètes : autant vaut dire qu'elles deviennent inutilisables. Je ne voudrais pas tomber dans l'exagération en parlant de la misère de nos laboratoires — nous avons heureusement des laboratoires qui ne sont pas misérables, — mais en est-il un seul qui possède tout l'outillage qui lui serait nécessaire? Or, vous entendiez tout à l'heure un savant

vous rappeler les conditions de la découverte scientifique : la première condition, c'est d'avoir du génie ; et l'on peut avoir des idées de génie dans une cave ou dans un galetas ; mais, outre que certaines inventions exigent elles-mêmes un matériel perfectionné, la seconde condition de la découverte — et elle est commune à toutes les découvertes — c'est de pouvoir tirer de l'idée géniale toutes ses conséquences ; c'est d'avoir le moyen de la vérifier, de la développer, de définir sa portée et ses limites ; et, sauf dans les sciences de pur raisonnement, ce travail ne peut être accompli sans un outillage copieux et délicat. Et cet outillage — c'est la troisième condition — doit être manié par un personnel abondant et sélectionné. De plus en plus, le travail scientifique, surtout dans les sciences expérimentales, exige la collaboration de nombreux chercheurs, la constitution d'équipes, la mise en commun des efforts du maître et des disciples. Mais comment rassembler ce matériel, comment réunir ces équipes si les ressources font défaut ? Récemment, un jeune savant qui, pendant la guerre, avait eu sous ses ordres dans une usine d'explosifs cent trente-cinq chimistes ou aides-chimistes, constatait avec amertume, en rentrant dans sa Faculté provinciale, qu'il n'avait même pas, pour l'aider dans ses recherches, un seul préparateur permanent. Certes, l'Université de Paris ne souffre pas d'une telle pénurie : elle ne connaît pas de laboratoire sans préparateur ; mais combien de ses maîtres comptent un nombre insuffisant de collaborateurs ! Parlant de la période de guerre, le jeune maître que je viens de citer écrivait : « Ce fut une véritable épopée scientifique ; les moyens matériels venaient largement au secours d'un intense enthousiasme collectif. » Quelle belle épopée pacifique nos savants écriraient aujourd'hui si les moyens matériels venaient largement au secours d'un enthousiasme collectif qui, pour avoir changé d'objet, n'a certainement pas diminué d'intensité !

Il a d'autant moins diminué que nos maîtres sentent plus vivement leurs obligations envers le pays. Après un cata-

clysme qui nous a ravi un million cinq cent mille jeunes hommes et qui prive un million cinq cent mille autres d'une partie de leur activité normale, nous avons tous — nous qui survivons intacts — le devoir de suppléer par un redoublement d'activité à l'activité déficiente ou détruite de ceux qui se sont sacrifiés pour nous. Et nous devons former des générations nouvelles qui non seulement aient conscience de ce devoir, mais soient capables de l'accomplir. Nous devons former des magistrats, des juristes, des administrateurs, des diplomates, des médecins, des ingénieurs, des professeurs dont l'activité soit deux fois plus féconde que celle de la génération précédente. S'il existe, parmi les fonctions sociales qui exigent une longue et savante formation, des professions auxquelles l'Université — laissant ce soin à l'initiative privée — n'a pas encore préparé ses élèves, elle n'a pas rempli tout son devoir envers le pays, elle n'est pas, au sens plein du terme, une Université, et elle se doit à elle-même de combler ces lacunes. Quant à ce qui fait l'objet de son souci traditionnel, elle doit sans cesse améliorer ses méthodes afin de susciter dans tout le pays des sources sans cesse plus nombreuses et plus abondantes d'énergie matérielle, intellectuelle et morale. Il n'est pas de domaine où la recherche scientifique, même la plus abstraite, ne puisse avoir pour effet, immédiat ou lointain, d'augmenter le rendement de l'activité humaine en écartant des souffrances, en prolongeant des existences, en économisant des efforts, en entraînant des volontés. Puisque notre pays a plus que jamais besoin de porter au maximum notre rendement, l'Université a le devoir strict de tendre vers ce but tous ses ressorts.

Voilà, Messieurs, de grands devoirs. Qu'adviendrait-il si, non pas faute de talent ni faute de méthode, mais faute de ressources, nous demeurions inférieurs à notre tâche? C'est une perspective que je ne veux pas envisager. Jusqu'à ce jour les concours généreux n'ont pas fait défaut à l'Université de Paris. Ils ne lui feront pas défaut dans l'avenir. La sagesse des rénovateurs des Universités leur a conféré une autonomie

financière qui peut leur permettre de suppléer à l'insuffisance des dotations de l'État. Et puisque les citoyens sont, paraît-il, plus riches que l'État, c'est aux bons citoyens que nous ferons appel. Certes, nous sommes exigeants. Oh! nous le sommes moins que nos collègues d'Amérique : un illustre architecte français ne me confiait-il pas, ces jours derniers, qu'un de ses amis américains, chargé de construire la bibliothèque d'une Université, disposait là-bas d'un crédit de 300 millions? Nous ne demandons pas 300 millions pour notre bibliothèque. Nous ne demandons même pas 300 millions pour l'ensemble de notre Université. Le tiers nous suffirait. Et même que l'énormité apparente de ce chiffre pourtant réduit n'effraie pas nos amis : nous nous contenterons à meilleur compte. Ne sont-ils pas des dizaines, peut-être des centaines de milliers ceux qui, à un moment de leur vie, ont pu tirer profit — matériel ou moral — d'un mot prononcé, d'une ligne écrite par un maître de l'Université de Paris? Je leur demande de considérer que le moment est venu de témoigner leur reconnaissance. Qu'ils répondent à mon appel et nous pourrons envisager l'avenir avec plus de sérénité.



C'est sur cette parole d'espérance, Mesdames et Messieurs, que je voudrais vous laisser. Je m'excuse d'avoir retenu votre attention sur des questions si terre à terre. J'aurais mieux aimé m'élever avec vous sur les sommets où se déroule notre vie spirituelle. Mais j'ai couru au plus pressé. L'Université de Paris est depuis des siècles un ardent foyer de vie spirituelle; ce qui manque, pour en faire un éblouissant brasier, ce n'est pas la flamme, c'est l'aliment. Il était de toute urgence de vous parler de l'aliment. Quant à la flamme, à l'esprit de liberté et de raison qui doit animer toute recherche scientifique, était-il indispensable d'en disserter dans un pays où le cartésianisme est heureusement bien vivant? Soyez sûrs, en tout cas, que ce feu sacré, l'Université de Paris ne le laissera pas s'éteindre.

UN EXEMPLE DE SCIENCE APPLIQUÉE
EN MATIÈRE ÉCONOMIQUE :

La théorie monétaire et ses applications

Les sciences sociales jouent volontiers parmi les autres sciences, le rôle de sœurs cadettes. Elles reconnaissent l'infériorité de leurs méthodes, n'ayant à leur disposition, ni les facilités de déduction de la mathématique, ni les procédés de démonstration expérimentaux des sciences de la nature. Peut-être cependant se font-elles un peu trop modestes : il leur est parfois donné de vérifier leurs hypothèses, et elles ont, du moins, pour les formuler, l'avantage de mieux connaître *l'essence des phénomènes qu'elles étudient :* car ils procèdent *d'actes humains,* d'actes conscients, bien que les acteurs en ignorent souvent les répercussions et les réactions lointaines.

Parmi ces phénomènes auxquels donne naissance l'activité des hommes, il en est, en effet, qui, par leur répétition et la continuité de leur enchaînement, se prêtent à une interprétation scientifique. Il s'en trouve, notamment, qui résultent des manifestations quotidiennes de la vie économique, et c'est pourquoi il est parfois possible, dans cette branche des études sociales, de dépasser le stade des travaux documentaires et des récits narratifs, pour en arriver aux constructions théoriques.

Qu'il me soit permis de prendre ici pour exemple les théories monétaires, théories assez rigoureuses, il me semble, sous leur forme récente pour servir de base à des travaux de science appliquée.

*
* *

Depuis les temps, lointains déjà, où l'on a vu coexister sur cette terre de la monnaie et des hommes qui pensent, la

monnaie a suscité les réflexions des penseurs. Nous trouvons des traces de leurs élucubrations dans l'antiquité, puis au moyen âge ; et, à la fin du dix-huitième siècle, alors que tant d'idées nouvelles germaient dans des esprits audacieux, il semblait que des siècles d'expérience eussent permis d'élaborer une doctrine monétaire définitive. La monnaie apparaissait comme ayant ses lois, — lois « naturelles », qui narguaient la volonté du législateur. Généralement incorporée dans un métal précieux, elle refusait de se plier aux tarifications royales, quittant les lieux où on ne voulait pas la prendre à son cours, fuyant la compagnie des espèces de mauvais aloi, pour se rendre vers des séjours meilleurs, — fût-ce au prix d'une refonte. « La mauvaise monnaie chasse la bonne », disait déjà Gresham, — après d'autres !

Mais, si la monnaie-marchandise échappait ainsi aux décisions de l'autorité publique, elle se pliait avec une remarquable exactitude — on le disait, du moins — aux lois de la valeur : son cours variait au gré de l'offre et de la demande, — haussant ou baissant selon qu'elle devenait plus rare ou plus abondante — et l'on pouvait affirmer que sa valeur *variait en raison inverse de sa quantité*.

C'est de cette « théorie quantitative » que furent déduites la plupart des propositions par lesquelles on entendait expliquer les phénomènes monétaires. Constatait-on une hausse ou une baisse anormale des prix, c'est-à-dire du rapport d'échange entre la monnaie et les marchandises ? On en accusait aussitôt une variation du stock monétaire. Constatait-on une préférence pour un métal, au détriment de l'autre ? On affirmait, les yeux fermés, que ce dernier avait dû faire l'objet d'une surproduction. C'est encore par la théorie quantitative que Ricardo fournissait une explication de la répartition des métaux précieux à travers le monde civilisé. C'était également par les variations de la quantité du papier-monnaie émis qu'il expliquait les variations du change, lorsque, au cours des guerres napoléoniennes, l'Angleterre connut le régime du papier-monnaie.

Et, pour tout dire, même de nos jours, c'est avec ce petit nombre de notions que l'on s'efforce encore assez communément d'interpréter les phénomènes monétaires. Nous allons voir, cependant, que cette théorie constituait un effort de systématisation un peu prématuré ; mais l'idée qu'il était possible d'étudier scientifiquement les problèmes monétaires est déjà fort ancienne, et ces conceptions théoriques ont donné lieu à des applications pratiques qui ont permis de corriger peu à peu la théorie primitive, de la compléter, et d'arriver à de nouvelles applications.

*
* *

Lorsque, en l'an XI, le législateur révolutionnaire entreprit de doter la France d'un régime monétaire moderne, il décida de renoncer aux pratiques de l'Ancien Régime, qui consistaient à acheter des matières d'or et d'argent, *à des prix variables*, puis à *tarifer* les espèces, et il adopta le système de la *frappe libre* : c'est-à-dire que, désormais, tout producteur ou possesseur d'argent ou d'or pourrait le faire frapper, à son gré, dans les hôtels des monnaies, pourvu qu'il présentât des lingots correspondant aux conditions de poids et de titre prévues par les règlements. *Un poids égal de métal devrait lui être rendu en espèces,* — à cela près qu'il lui était retenu une somme modique pour les frais de frappe. En adoptant ce système, le législateur *entendait renoncer à fixer le cours des monnaies*.

Mais en agissant ainsi, il s'interdisait, semble-t-il, de frapper à la fois des pièces d'or et des pièces d'argent portant la mention d'une même unité de compte. En effet, si une certaine pièce d'argent d'un poids et d'un titre déterminés portait la mention 5 francs, et si une pièce d'or d'un poids et d'un titre également déterminés portait la même mention, cela supposait un rapport de valeur constant entre l'or et l'argent ; et cette fixité du rapport d'échange était en contradiction avec les principes mêmes dont on s'était inspiré,

puisque l'on entendait respecter le libre cours de deux marchandises distinctes : l'or et l'argent.

Cependant, après avoir d'abord décidé de ne pas mentionner sur les pièces d'or le nombre d'unités monétaires qu'elles devraient représenter, le législateur révolutionnaire, cédant aux besoins de la pratique, décida de faire frapper des pièces d'or et d'argent correspondant, les unes et les autres, à un certain nombre de francs, leur valeur respective reposant sur la relation de 1 à 15 1/2 entre les deux métaux. Mais ce régime, jugé illogique, fut considéré comme provisoire.

Le régime bimétalliste, ainsi établi en France en l'an XI, fut cependant adopté dans un grand nombre de pays d'Europe et d'Amérique, et *il fonctionna régulièrement pendant trois quarts de siècle.*



Pendant toute cette période, on ne constata que de *très faibles oscillations* dans le cours mondial des deux métaux : entre 1814 et 1875, il n'y eut que quatre grandes phases d'oscillations successives : de 1814 à 1819, l'argent fait prime ; de 1820 à 1850, c'est l'or ; de 1851 à 1865, c'est de nouveau l'argent ; enfin, après 1867, c'est l'or qui fait encore prime.

L'idée était si bien ancrée dans les esprits que les monnaies d'or et d'argent ne pouvaient, étant de libres marchandises, avoir un rapport d'échange constant, que ces variations de valeur, ainsi que les mouvements migratoires alternatifs des deux métaux, qui les accompagnaient, furent considérées comme tout à fait « naturelles » et que l'on ne pensa pas à se demander pourquoi elles étaient si restreintes. On en donnait, d'ailleurs, les yeux fermés, l'explication : l'or, disait-on, faisait prime quand sa production se développait moins que celle de l'argent, et réciproquement ; d'autre part, il était exporté de préférence lorsqu'il faisait prime, confor-

mément au vieil adage : « La mauvaise monnaie chasse la bonne. »

Cette théorie, séduisante par sa simplicité, se heurte cependant à diverses objections. D'abord une objection de fait : entre 1820 et 1850, c'est-à-dire *pendant près de la moitié de la période considérée*, c'est le métal jaune qui fit *prime*, *bien que sa production se soit accrue très notablement plus que celle de son concurrent*. A vrai dire, le problème avait été mal posé ; car, dans la hâte que l'on avait mise à tirer des déductions de la théorie quantitative, on avait raisonné comme si l'or et l'argent s'échangeaient l'un contre l'autre ; en réalité, l'offre et la demande jouaient bien, mais dans des conditions plus complexes, qui vont être indiquées.

Pour arriver à une interprétation scientifique des phénomènes monétaires auxquels donne lieu le fonctionnement du bimétallisme, il fallait adopter une autre méthode. La méthode déductive, si chère aujourd'hui encore à l'école anglaise — bien que J.-B. Say eût écrit en 1803 qu'elle n'était pas « de notre siècle » — était insuffisante. La méthode d'observation, tant qu'elle se bornait à comparer les phénomènes enregistrés par la statistique, comme s'il s'était agi de phénomènes dont l'essence nous fût inconnue, ne donnait aussi que des explications incomplètes. Il fallait adopter des procédés d'investigation plus conformes à la nature d'une science sociale ; il fallait chercher *dans les actes humains, conditionnés par les institutions sociales, par les lois et par les circonstances, le lien qui reliait les phénomènes :* il fallait chercher l'homme.

Et, dès lors, l'interprétation devient beaucoup plus exacte, plus précise et plus ample à la fois, et elle pourra donner lieu ensuite à quelques déductions utiles. Définissons d'abord la notion du milieu économique où se déroulent les « phénomènes » qui nous occupent ici : ce que l'on appelle « les variations respectives de l'or et de l'argent », pendant les trois quarts de siècle où règne le bimétallisme, ce ne sont pas des variations de valeur entre les espèces faites des deux

métaux : quatre écus d'argent n'ont jamais cessé de s'échanger, à l'intérieur, contre un louis d'or ; ce sont exactement *les variations de la cote de l'argent métal sur le marché de Londres*, — marché mondial de ce métal. — Or, l'Angleterre est monométalliste-or ; cela veut dire qu'elle ne reçoit à la frappe libre que l'or. Donc les marchands d'argent ne trouvent pas, comme les producteurs de métal jaune, un débouché illimité dans l'Hôtel des monnaies de Londres ; mais *ils peuvent trouver ce débouché à Paris ou à Bruxelles, puisque l'argent y est admis à la frappe libre*. Que doit-il donc, logiquement, se passer sur le marché de l'argent ? Lorsque l'offre dépasse la demande, le vendeur n'a qu'à dire à l'acheteur : « Je préfère envoyer mon argent à la Monnaie de Paris ; j'en retirerai des pièces de cinq francs, que j'échangerai contre des pièces d'or, au taux de 1 à 15 1/2, et, grâce à la frappe libre de l'or, je les transformerai en livres sterling. » Réciproquement, lorsque la demande dépasse l'offre, l'acheteur peut dire : « Je préfère envoyer de l'or en France ; j'en tirerai des pièces de vingt francs ; je les échangerai contre des pièces de cent sous en argent, que je chargerai sur un bateau et que j'enverrai à mes créanciers, en Chine ou dans l'Inde » (puisque ces pays ne reçoivent que de l'argent).

Au total, *il apparaît que, grâce à l'existence de pays bimétallistes possédant un gros stock d'or et d'argent, le marché du métal blanc à Londres doit se trouver réglé d'une façon toute particulière, et que les oscillations de cours y sont extrêmement limitées*, la limitation des variations étant, d'ailleurs, un phénomène beaucoup plus remarquable que les variations elles-mêmes.

Ces oscillations doivent, d'ailleurs, résulter, non pas de la seule production de deux métaux, mais *du rapport entre les disponibilités et les règlements internationaux, lesquels sont dominés par la coexistence, dans le monde commerçant, de pays monométallistes-or et de pays monométallistes-argent, reliés entre eux par des pays bimétallistes.*

Voilà les hypothèses précises auxquelles on est conduit, lorsque l'on tient compte de l'état de droit et de l'état de fait, et que l'on cherche, sous le phénomène économique, l'homme qui le crée. Consultons, d'ailleurs, les documents historiques, les statistiques et les journaux financiers de l'époque. Non seulement nous constatons de remarquables concordances entre la prime alternative d'un métal sur l'autre et les mouvements migratoires de chacun d'eux, mais nous pouvons constater aussi que c'est l'éventualité d'envoyer l'argent à la frappe dans les pays bimétallistes, ou, au contraire, d'aller en puiser dans leur stock monétaire qui crée cette prime alternative, *et limitée*. Ainsi, à la prime de l'argent postérieure à 1860 correspond une brusque et énorme augmentation des importations d'argent dans l'Inde ; or, ce n'est pas, comme on l'a souvent écrit, la prime qui attire l'argent au dehors : *c'est l'éventualité d'avoir à recourir au stock d'argent français, en envoyant de l'or en France, qui entraîne des frais exceptionnels et crée la hausse du cours, donc la prime de l'argent*. Une lettre publiée dans l'*Economist* en 1872 atteste qu'il en fut réellement ainsi, lors de la dernière période de prime de l'argent, et que, à l'époque de la guerre de Sécession notamment, on dut envoyer de l'or en France pour se procurer, en échange, l'argent dont on avait besoin[1].

Nous tenons donc ici la preuve, une preuve historique, au moins aussi rigoureuse que celles que l'on peut obtenir dans les sciences physiques, de l'interprétation suggérée par l'analyse des faits, mais en tenant compte du facteur humain.



D'ailleurs, toutes les conceptions monétaires se trouvent considérablement modifiées par l'expérience bimétalliste. Le

1. Voir sur ce point B. Nogaro. *La monnaie et les phénomènes monétaires contemporains*, Paris, Giard et Cie, 1924, et un article paru dans la *Revue d'économie politique* en 1908 : « l'Expérience bimétalliste du XIXe siècle et la théorie générale de la monnaie ».

métal-argent, en effet, a son cours lié à celui du métal-or, contrairement à l'opinion du législateur de l'an XI. Mais le cours du métal-or, lui-même, reste rigoureusement lié à celui des espèces de même poids et titre : sans doute le « pouvoir d'achat » de ces espèces varie lentement avec le mouvement des prix, mais la valeur de l'or en numéraire ne se détermine pas comme celle d'une marchandise quelconque, et ne dépend pas de son coût de production : c'est que, à vrai dire, on aurait tort de vouloir appliquer intégralement la théorie de l'offre et de la demande à une marchandise *qui jouit d'un débouché illimité, et à prix fixe*. Mais, dès lors, est-ce bien désormais la *marchandise* qui détermine la valeur de l'unité monétaire abstraite ? Si l'or conserve une valeur constante dans les échanges d'un pays à l'autre, n'est-ce pas tout simplement parce que, en vertu d'une *législation quasiment universelle*, il est presque partout admis *à la frappe libre*, c'est-à-dire *convertible, en quantité illimitée, en unités monétaires de chaque pays ?* Et si son caractère d'*étalon universel* est, en fin de compte, lié à ce fait qu'il est la *machine à convertir au pair, c'est-à-dire à un taux fixe, les unités monétaires nationales les unes dans les autres*, n'a-t-on pas grossi son rôle ? La notion d'étalon ne doit-elle pas être revisée, et l'or n'apparaît-il pas comme un intermédiaire dont on pourrait se passer sans perdre l'unité de valeur universelle ?



Mais laissons la métaphysique monétaire, et revenons à la science appliquée. Déjà avant la Grande Guerre, nombre de pays souffraient d'une dépréciation monétaire. Ce furent, en premier lieu, les pays à étalon d'argent, lorsque, après 1873, la disparition du bimétallisme effectif — frappe libre de l'or et de l'argent — dans les pays qui avaient pratiqué ce système, les priva de tout moyen de règlement stable avec les pays à monnaie d'or. Ces pays avaient désormais un change qui variait par rapport à l'or, *comme le métal-argent lui-même*,

qui était redevenu, à Londres, une *marchandise comme les autres, du fait qu'il ne pouvait plus être transformé en pièces de cinq francs à Paris.*

Il fallut résoudre le problème. Le gouvernement de l'Inde s'y appliqua le premier, en 1893, et il pensa, comme de coutume, en trouver la clef dans la théorie quantitative. La roupie avait baissé ; c'était donc qu'il y en avait trop. Il suspendit la frappe pour en faire remonter le cours. Mais il n'avait pas seulement suspendu la frappe ; il avait suspendu la *liberté de la frappe*, et, dès lors, les débiteurs de l'Inde ne pouvaient plus s'acquitter en achetant du métal blanc sur le marché pour le faire frapper à Bombay : ainsi se trouvaient désolidarisés le cours de la roupie et celui du *métal-argent*.

Un peu plus tard, le gouvernement de l'Inde prit une autre mesure : pour permettre aux débiteurs de l'Inde de s'acquitter lorsqu'il n'y avait plus de traites disponibles sur le marché, il les autorisa à *faire des versements à son compte à Londres en livres sterling*, moyennant quoi *il mettait des roupies à leur disposition* dans l'Inde, *au taux fixe* de 15 roupies par livre sterling, autrement dit, de 16 d. par roupie. Plus tard encore, *s'étant ainsi constitué une réserve à Londres*, il *se chargea*, réciproquement, de *fournir des livres sterling* aux habitants de l'Inde débiteurs de l'Angleterre contre versement de roupies, et *au même taux* (1898).

C'est ainsi que le change de la roupie fut *stabilisé* par rapport à la livre.

Puis on recommença à frapper des roupies, *ce qui ne compromit nullement la réforme* : car la frappe *n'était plus libre*, et l'on ne pouvait plus se procurer des roupies en faisant frapper à Bombay du métal blanc, acheté au cours variable du marché.

Ainsi, partant d'une conception *a priori* erronée, le gouvernement de l'Inde avait, néanmoins, en tâtonnant, réalisé la réforme désirée, et créé une *nouvelle modalité d'étalon d'or*, le « *gold exchange standard* », ou « étalon d'or quant au change ». C'est dire que, fournissant, *en cas d'insuffisance des traites sur*

le marché du change, de l'or, *à un taux fixe*, pour les règlements de l'Inde en Angleterre, et des roupies au même taux, pour les paiements de l'Angleterre dans l'Inde, il avait *rétabli — à une parité nouvelle*, de 16 d., au lieu de 27, sous l'ère du bimétallisme — *la stabilité du change entre les deux pays*, et il avait, en fait, conféré à l'Inde *le bénéfice de l'étalon d'or dans ses relations internationales, bien qu'elle conservât une circulation intérieure d'argent.*

Une expérience similaire fut faite, sous la pression de circonstances analogues, et vers la même époque, en Argentine, et elle aboutit à stabiliser, après avoir consacré la dépréciation acquise, la circulation *de papier* intérieure, en la rendant convertible, à un taux fixe, en or, pour les seuls règlements internationaux.

L'Autriche-Hongrie était, d'ailleurs, arrivée, un peu plus tôt, à stabiliser son change, avec un billet inconvertible à l'intérieur, et sans grand stock d'or visible pour l'exportation; mais en utilisant des crédits à l'étranger, et en intervenant sur le marché du change, de manière à *fournir* également, *à un taux à peu près constant*, les *moyens de règlement* nécessaires, lorsque les tirages commerciaux ne suffisaient pas.

Bon nombre de pays, déjà avant la guerre, s'étaient inspirés de cet exemple avec succès. Après 1919, certains États héritiers de l'Autriche-Hongrie surent rétablir leurs changes, en renouant la tradition de l'ancienne banque austro-hongroise; puis ils furent imités par nombre de pays de l'Europe centrale et orientale, enfin par l'Allemagne, l'Angleterre et, finalement, la Belgique.

La technique de la stabilisation est donc actuellement parfaitement connue et expérimentée; elle se rattache, d'ailleurs, de la façon la plus directe à la théorie monétaire moderne, très largement rénovée par l'interprétation des phénomènes contemporains; et l'on peut déterminer avec précision ses conditions d'application.

Il y a donc là un exemple précis, et encourageant, de science

appliquée, en matière économique; et l'on peut ajouter, non sans quelque mélancolie, que si, actuellement, le change français est encore vacillant et chancelant, ce n'est pas la science qui est en cause !

Bertrand NOGARO,

Professeur à la Faculté de Droit
de l'Université de Paris,
Membre de la Chambre des députés.

La Notion de retours périodiques dans l'histoire littéraire

La cause, au sens où le physicien entend ce mot, n'a guère pris dans l'étude des littératures la place qu'un moment elle parut y réclamer. Les faits de création individuelle, les plus intéressants, sont abordés le plus souvent par des voies indirectes — analyse du tempérament, examen des influences, recherche des sources — le long desquelles ne peuvent se glisser que des éléments d'explication relatifs et partiels. Les critiques sont rares, d'autre part, qui peuvent ou osent suivre la route royale de l'intuition ; et celle-ci, nous livrant dans notre sentiment intérieur une perception pleine et peut-être immédiate de l'activité de l'écrivain, nous permet de saisir l'acte créateur plutôt que de le comprendre ; elle exige en outre à quelque degré une pareille sympathie divinatrice de chacun des esprits auxquels elle veut se communiquer.

L'histoire littéraire a donc renoncé à l'ambition d'être une science exacte. Elle a formé pour son usage une notion empirique de causalité atténuée, très analogue à celle que le psychologue admet dans le champ de la conscience. Les interprétations proposées ne rendent pas compte du produit ; mais jettent sur sa croissance des clartés utiles, bien que toujours incomplètes et mal sûres.

Dans l'étude des faits littéraires les plus généraux, cependant, la recherche des causes espérait trouver un degré de rigueur plus haut, moins éloigné de cette nécessité totale et suffisante où l'esprit a vu longtemps le mode universel de l'explication scientifique. Les mouvements, les époques, les écoles et groupes, les thèmes, les influences, autant de points de vue collectifs sur le nombre et la variété des cas individuels. De plusieurs côtés, cette masse a été soumise à

des attaques convergentes, en suivant les pressions exercées par le milieu physique, intellectuel ou social. Là encore, la notion de cause a dû s'adapter et s'assouplir. Chaque élément du groupe étudié se refusant au pur déterminisme, le groupe lui-même n'a pu s'y prêter davantage. Du climat, de la race, du moment, de la civilisation économique, politique, spirituelle, où les ensembles d'œuvres se développent, rien n'a pu être tiré que des sollicitations plus ou moins pressantes, mais jamais impérieuses, à suivre de préférence tel ou tel chemin. Une probabilité seulement est ainsi obtenue : plus massive pour le groupe, beaucoup plus lâche pour chacun des faits particuliers qui le composent. L'esprit n'en trouve pas moins, à organiser ces présomptions en un système prudent, une économie d'effort, et une facilité d'ordre; et l'intelligence, sans goûter ici la volupté dangereuse de la déduction, en accomplit mieux sa fonction propre. Il n'est pas indifférent de savoir que des liens flexibles attachent la littérature d'une époque donnée à l'état social; ni que l'influence d'un magnétisme étranger a orienté, d'une façon générale, à tel moment, l'invention artistique d'une école ou d'une période. Le degré modeste d'explication permis à l'histoire littéraire est fait de tels enchaînements relatifs.

Mais les rapports de ce genre ont été cherchés jusqu'ici entre des groupes d'œuvres, associées dans le temps et l'espace, et d'autre part les conditions extérieures qui leur étaient communes. La notion de retours périodiques, au contraire, ne nous force pas à sortir de l'esprit, et nous offre en cet esprit lui-même le principe d'un ordre régulier dont il marque ses produits.

La périodicité ne nous donne pas l'illusion, comme la causalité, de pénétrer au cœur des choses, et d'y saisir la genèse de l'être. Mais si elle ne nous révèle pas le mystère intime de l'objet, elle le fait entrer dans un cadre; et en le soumettant à une habitude, elle l'harmonise avec les réussites les plus solides — sinon les mieux fondées ni les plus explicatives — de l'organisation intellectuelle du monde. Mou-

vements apparents ou réels des corps célestes, succession des saisons : le décor le plus vaste et le plus stable de l'expérience humaine est fait de ces récurrences fondamentales et simples. Introduire dans le chaos de l'histoire littéraire un élément périodique, ce serait non pas détruire l'autonomie de l'esprit, ni l'originalité de chaque artiste, mais astreindre l'indépendance de leur jeu à une limite relative. Le caractère propre de la vie intérieure ne nous refuse pas, d'ailleurs, l'espérance de concilier cette nécessité partielle avec une substantielle liberté.

Poursuivant depuis l'origine le mirage de l'unité des choses, la pensée a cru saisir dans l'univers même un retour régulier et total. Du vieil Empédocle et des stoïciens à Vico et Nietzsche, la notion de changements cycliques est un des sortilèges dont s'est enchantée ou épouvantée l'imagination des sages; et même la pensée plus positive d'un Auguste Comte ou d'un Herbert Spencer l'a mise au cœur de l'histoire humaine ou du devenir universel. Alors que l'évolution à la Darwin décrit un processus unique, l'évolutionnisme de Spencer est à répétition. Certaines séries maîtresses, au moins, dans les mondes que formeront de nouvelles nébuleuses, seront récurrentes; si rien ne répond, ici, à l'absolue identité de tous les termes qui obsédait le poète du « retour éternel ».

Dans ces thèses, un fatalisme rigoureux est impliqué. Une notion concrète de la spiritualité active qui fait le fond de l'effort créateur de l'artiste, ne saurait donc se concilier avec elles. Si la périodicité est la réapparition mécanique des mêmes termes, il est bien difficile au critique de lui demander quelque chose. La seconde *Iliade* qu'après une nouvelle guerre de Troie écrira un autre Homère, ne l'intéresse en aucune façon... Le vif sentiment qu'il nourrit de ce que toute personnalité a d'unique, rend une telle notion répugnante à son sens intérieur. Non seulement il ne la prend pas au sérieux : il se refuse à l'imaginer...

Mais du travail de l'esprit sur les faits d'observation nor-

male s'est dégagée une idée singulièrement plus souple, et d'une application beaucoup plus exacte aux faits moraux. La périodicité n'implique pas une répétition pure et simple. Certains développements au moins, et sans doute la plupart de ceux qui concernent l'homme, tendent à se faire en spirale; c'est-à-dire que le point mouvant qui les symbolise, sans jamais repasser par les mêmes positions, progresse dans un sens unique, et conserve des rapports uniformes, bien qu'alternatifs, avec des éléments fixes et directeurs. Telle est l'image sous laquelle la notion de périodicité, rendue sensible, peut éclairer les accidents et la marche des évolutions littéraires. Celles-ci, en effet, participant à la qualité originale de la conscience, ne sauraient connaître de récurrences véritables. Elles traversent seulement, à des moments successifs, des états analogues sans être semblables, et concilient un changement essentiel avec une alternance relativement régulière par rapport à des éléments permanents.

Que peuvent être ces éléments? Il faut, pour les découvrir, serrer de plus près la notion psychologique du fait littéraire; notion admise assez couramment, et de plus en plus, mais dont il semble que toutes les conséquences n'aient pas encore été tirées. Si l'art d'écrire est à certains égards un faisceau de moyens matériels, il est avant tout un ensemble de faits de conscience actifs, complétés par des faits passifs qui leur répondent. De l'esprit de l'auteur à celui du lecteur la littérature existe et se réalise. Le reste est pratique, industrie, commerce, vie sociale; reste indispensable d'ailleurs, où la beauté contagieuse de la parole pure trouve le corps sans lequel elle ne pourrait ni s'organiser ni être perçue. Tout se passe comme si une littérature était la fonction d'une personnalité collective, toujours changeante, et pourtant douée d'unité, comme un moi individuel. Les théories de Croce nous apportent ici des formules à retenir. L'activité littéraire est essentiellement création; elle est un état d'âme en puissance de s'exprimer, et cherchant à se réaliser par l'expression. Celle-ci, moyen nécessaire, n'est qu'un moyen; sa tech-

nique est, non certes négligeable, mais secondaire. Le développement d'une littérature est une série de moments spirituels. L'étudier, c'est donc retrouver son parallélisme, non pas avec l' « histoire des idées », mais avec la succession des tonalités mentales dominantes. Une telle succession à son tour, il va sans dire, n'est pas autonome ; quelles que puissent être ses directives propres, elle se compose à tout moment avec le jeu des forces sociales et des circonstances historiques. Et ainsi, de proche en proche, les attaches un moment supprimées avec tout le tissu du devenir humain, sont rétablies ; l'étude des littératures a un centre propre, et il est dans l'âme ; mais elle exige, pour se compléter, la connaissance générale de la civilisation tout entière. Pour le groupe comme pour l'individu, la destinée du « moi » se joue non pas librement, mais en union étroite avec le corps.

La vie intérieure d'un peuple, vue sous l'aspect de la littérature, se fragmente en « périodes » et en « écoles ». Par ces mots, il faut donc entendre des moments de cette vie intérieure ; et leur distinction sera fondée sur leur contenu spécifique ; ils seront définis selon la prédominance de tel ou tel de leurs éléments.

Un problème spécial se pose ici, que l'on peut croire aujourd'hui largement résolu. Malgré des oppositions souvent plus apparentes que réelles, l'accord est fait sur les équivalences à établir entre les grands types littéraires et les états du moi. Sous le nom de « classicisme » (où l'imitation des modèles anciens, simple accident esthétique, masque la réalité profonde, le propos de perfection par le choix réfléchi de valeurs rationnelles), l'âge moderne a confusément désigné une littérature de ton intellectuel dominant. Sous le nom tout aussi accidentel de « romantisme » (où la dérivation historique est encore une source d'erreur), la pensée moderne a confusément défini une littérature de ton émotionnel et imaginatif dominant. Il serait facile de montrer que toutes les valeurs attachées à la qualité « classique » d'un art dérivent d'une même attitude du moi créateur à la recherche d'une

expression adéquate; et la variété déconcertante des états romantiques ne s'éclaire et ne s'unifie que d'un point de vue analogue. Les discussions mêmes que soulevait récemment encore la définition du terme « romantisme » prennent ainsi leur véritable sens.

Or, ces deux groupes de tendances répondent à deux des centres reconnus de la vie intérieure — intelligence et sensibilité; la « volonté », dont l'existence distincte comme centre n'a pas toujours été admise, ne jouant parmi les éléments de plaisir artistique qu'un rôle restreint. Parler d'une littérature de la volonté est un trompe-l'œil : Corneille est un intellectualiste, et Kipling un imaginatif; les thèmes d'énergie qu'ils nous proposent se justifient à l'entendement, ou se concrétisent sous forme de sensations et d'images. Ils sont perçus par l'intelligence ou réalisés par la sensibilité. La vie esthétique normale s'alimente à ces deux centres — surtout, est-il nécessaire de le dire, au second. De ce point de vue, le classicisme est moins fondamental, comme il est moins fécond, que le romantisme; en moyenne, l'humanité ne peut vivre longtemps au ton d'une intellectualité souveraine.

Dès lors, les termes de la périodicité qui forme le soutien de l'évolution des lettres apparaissent en pleine lumière; et l'expérience — sans le secours de laquelle, à vrai dire, cette recherche *a priori* d'une méthode eût été un vain jeu d'esprit — nous offre le tableau d'une succession toute ponctuée de récurrences. En France, par exemple, après une littérature médiévale où le tempérament du classicisme se laisse entrevoir nettement — dans la clarté, la finesse, la malice, une mesure relative, — le seizième siècle est une époque de croissance et de fermentation où en tous sens les germes du romantisme s'éveillent, sans que le besoin d'ordre, dans lequel s'exprime l'originalité profonde de l'esprit français, en soit aboli. Aussi le dix-septième siècle voit-il se fixer la personnalité choisie et propre de la France dans un classicisme délibéré. C'est alors que, l'étape de la maturité nationale atteinte, le rythme prend sa figure véritable. Le romantisme se dessine,

s'impose, triomphe; il décroît à son tour devant une phase de rationalité majeure, où le réalisme dominant restaure le classicisme. Le mouvement symboliste est une reprise romantique bien caractérisée; et les incertitudes contemporaines ont leur seul point fixe dans les ambitions et les promesses d'un classicisme nouveau. — Le cours de la littérature anglaise depuis le moyen âge obéit, dans l'ensemble, à la même alternance, avec une préférence contraire pour les phases romantiques; et ses étapes sont étroitement parallèles aux nôtres — malgré des avances ou des retards fort intéressants. L'histoire de la pensée et des lettres grecques se ramène assez facilement à une oscillation analogue. D'autres applications, à coup sûr, pourraient être tentées....

La périodicité dans la littérature semble donc prendre la forme d'un rythme dont les deux temps répondent respectivement aux deux groupes de tendances inévitables entre lesquels la création artistique est appelée à choisir. Un élément intérieur des époques d'art, c'est-à-dire des moments spirituels, obéit ainsi à une alternance dont le jeu est simple; et la spontanéité de l'écrivain, comme l'originalité des époques, trouve en cette obéissance générale une contrainte secrète. Ce qui se traduit ainsi dans la vie mentale, c'est la limitation même de l'esprit humain, dont les possibilités, indéfiniment extensibles par leurs objets, ne le sont point en leur principe. Les directions dans lesquelles les désirs les plus hauts de l'artiste peuvent se réaliser sont comptées, tout comme les sens de l'homme. — De même, le ressort du changement, la cause du besoin de nouveauté qui travaille toutes les écoles à leur déclin, l'origine de toutes les transitions, c'est la fatigue résultant de moyens artistiques trop longtemps mis en jeu. Le moi collectif d'un peuple se comporte, vis-à-vis des jouissances d'art, comme une faculté de perception individuelle, pour laquelle tout exercice exclusif use et détruit la force même de sentir. Les modes, et les révolutions de la littérature, sont gouvernées par les mêmes lois : décroissance nécessaire des effets, intensification nécessaire des moyens, avec le

temps ; et un point extrême atteint, mise en jeu du renouvellement par la recherche d'un contraste direct, qui est nouveau pour la sensation immédiate, si bientôt il ne l'est plus pour la mémoire.

Aussi apparaît-il au premier regard que les phases du devenir littéraire sont de plus en plus courtes. Ce fait se dégage avec la même évidence de l'histoire des lettres françaises, ou anglaises. Il est naturel que la faculté de rafraîchir profondément les ressources de l'art par des changements d'orientation s'use à la longue ; et que l'enthousiasme même des novateurs se colore graduellement du doute et du relativisme, nés du souvenir latent, ou cultivé, d'expériences antérieures. Un peuple qui a longtemps vécu n'a plus dans sa sensibilité littéraire de registres intacts.

En revanche, cette unité de la personne morale d'un peuple, en reliant par la mémoire subconsciente tous les moments de son histoire, élève son développement au-dessus de la monotonie stérile d'une périodicité pure et simple. Une seule chose reparaît : la supériorité d'un groupe de tendances. A tous autres égards, ce ne sont pas les mêmes tendances qui reparaissent. L'exigence intellectualiste du réalisme de 1860 n'est pas tout à fait celle du classicisme de 1660 ; le romantisme déclaré du dix-neuvième siècle à son début — ou celui du même siècle vers sa fin — n'est pas celui du seizième siècle. Chaque époque littéraire ajoute aux époques antérieures de même signe mental une différence, une nouveauté, faites de l'intervalle écoulé, des expériences contraires enregistrées, de toutes les vibrations que permet la mémoire, et de la capitalisation des souvenirs en profondeur. La liberté de la personne se retrouve donc, substantielle sinon totale, dans le jeu même d'une régularité qui la limite.

Ainsi l'épuisement graduel des ressources fraîches, et la contamination réciproque des périodes, tendent à produire, au terme de tout développement, une telle brièveté des actions et réactions, et une telle analogie de substance sous les principes différents des écoles rivales, que toute littérature vieillie

doive entrer dans la phase finale d'une confusion synthétique, secouée par les sursauts rapides d'un impuissant désir de renouvellement. Richesse éclectique et stagnation : tels sont les visages des destins qui président à la mort des littératures. Il en fut ainsi dans le passé. Il pourrait en être ainsi dans l'avenir. Mais l'homme approche peut-être d'un ordre nouveau où l'énergie spirituelle, mieux avertie, sinon libérée, échapperait partiellement à certains de ses esclavages anciens; et le rajeunissement d'un peuple par sa seule volonté morale, et son action intérieure, pourrait être un miracle de demain. D'autres rajeunissements sont possibles, par le transfert de la nationalité mère à des groupes nés d'elle, comme les parents s'immortalisent en leurs enfants; ou par des changements sociaux assez amples pour renouveler l'énergie à sa source même.

Il est visible que les civilisations les plus anciennes de l'Europe moderne offrent, dans leur complexité délicate, des signes de vieillesse. L'avenir dira si la littérature française doit échapper au règne inquiet d'un éclectisme toujours rayonnant, toujours fertile en talents souples et forts, où le jeu d'une périodicité séculaire et accélérée semble la conduire. Bien mince et vaine se révèle une formule, une généralisation sur l'expérience, devant la volonté de vivre d'une personne morale. Quelle vitalité possèdent encore l'Angleterre et la France, le vingtième siècle le montrera. Mais sous le poids de son glorieux héritage, la littérature française doit désormais, dans la force du terme, vivre dangereusement. Le savoir, ne donnerait que plus de noblesse à sa vie.

Il semble donc que la notion de retours périodiques puisse éclairer le cours en apparence incohérent des littératures. L'ordre qu'elle permet de marquer dans la succession des périodes est tout relatif; il est sévèrement restreint, sinon détruit, par le privilège de la conscience, qui ne se ressemble jamais complètement à elle-même; il ne nous fait saisir que le ressort général, impersonnel, d'une évolution où toute la richesse, tout l'intérêt, sont dans l'individuel, l'imprévisible

et l'unique. La place et le rôle de cette notion dans l'étude, même historique, des littératures, sont donc modestes. Elle ne permet, appliquée à l'avenir, qu'un degré très approximatif de prévision. Certes, l'esprit ainsi armé pouvait attendre, dans une large mesure, les indices de réveil classique qui se sont révélés, depuis quinze ans, en France et en Angleterre. Mais l'allure, la qualité, la nuance précise, de la phase littéraire dans laquelle il se peut que nous soyons entrés, ne nous seront connues que par l'événement, et longtemps après l'événement.

Toutefois, comme principe directeur, pour l'intelligence des périodes et des groupes, de ce qu'ils sont en eux-mêmes et des liens qui les rattachent entre eux, la théorie des récurrences périodiques n'est pas à dédaigner; elle favorise les classements explicatifs. Elle substitue à une connaissance de fait l'intuition d'un développement organique. Loin d'être exclusive et roide, elle peut se combiner avec toutes les autres méthodes, et leur apporter une animation, un nouvel élément de vie. Sagement maniée, elle collabore même avec fruit à l'étude des individus. Une discipline avertie des obstacles que lui impose la nature de son objet ne saurait, sans parti pris, refuser le secours de cette clarté, la plus intérieure qui ait encore été jetée sur les élans successifs où le désir humain d'élargissement spirituel rencontre, en s'affirmant, les bornes de son pouvoir.

L. CAZAMIAN,
Professeur de Littérature et Civilisation modernes de la Grande-Bretagne.

Vie Scientifique

TRAVAUX ET PUBLICATIONS
DES PROFESSEURS DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
DE JUILLET 1925 A FÉVRIER 1926[1]

FACULTÉ DE DROIT

Droit romain.

E. COLLINET. — *Histoire de l'École de Droit de Beyrouth*, Paris, Société Sirey, 1925. In-8, 333 p., un plan de Béryte au quatrième siècle. — Co-direction des *Mélanges de droit romain* offerts à M. Georges Cornil (à paraître en juin 1926).

M. ÉDOUARD CUQ. — *La correspondance du Hammurabi avec Samas-Hasir*. Extrait du Journal des Savants. Paris, 1925, n° 4. — *Un fragment de loi romaine*. Extrait de la Revue historique de droit français et étranger. Paris, 1925.

M. SENN. — *Les origines de la notion de jurisprudence* (Jurisprudentia est divinarum atque humanarum rerum notitia, justi atque injusti scientia). Paris, Société du Recueil Sirey, 1926. In-8. — *Conférence à l'Université de Louvain*, 14 décembre 1925 : « Tableau comparatif des principes de la législation civile romaine au début de l'ère chrétienne et des principes nouveaux de la doctrine chrétienne considérés comme sources de droit privé. »

Histoire du Droit.

M. E. CHENON. — *Notes archéologiques et historiques sur le Bas Berry*. T. 3. Bourges, 1925. In-8. — *Histoire générale du droit français public et privé*. T. 1. Paris, Tenin. In-8, 984 p. — *La fin du paganisme*. Conférence au Groupe Mabillon, élèves de l'École des Chartes, mars 1926.

M. OLIVIER MARTIN. — *La coutume de Paris*, trait d'union entre le

1. Notices bibliographiques établies d'après les communications reçues jusqu'au 1er mars 1926.

droit romain et les législations modernes. Six cours professés en mars 1925 à l'Université d'Utrecht. Paris, Léon Tenin, 1925. — *Histoire de la coutume de la prévôté et vicomté de Paris.* T. 2, fasc. 1. Paris, Ernest Leroux, 1926. — *Essai sur la structure et le jeu des institutions monarchiques aux XVIIe et XVIIIe siècles.* — Paris, Larousse, 1926 (hors commerce, tirage à part des chapitres parus dans l'Histoire générale des Peuples). — Conférence publique à la Faculté de droit sur « les Lettres de cachet sous l'ancien régime ».

M. René Maunier. — Direction de la Revue d'ethnographie et des traditions populaires, trimestrielle. Paris, Émile Larose. In-8. — Comptes rendus d'ouvrages dans la revue Scientia de Milan. — *Le culte domestique en Kabylie.* Revue d'ethnographie, n°s 3-4, 1925, p. 248-265. — Conférences à la Société française d'ethnographie et à la Société d'histoire du droit, sur des questions touchant les institutions de l'Afrique du Nord.

Droit privé.

M. Capitant. — *Petit précis de droit civil* (en collaboration avec M. Ambroise Colin). T. 1. Paris, Dalloz, 1925. — *Cours de droit civil français* (en collaboration avec Ambroise Colin). T. 3, 4e édit. Dalloz. — *De la preuve des reprises de la femme commune en biens depuis la loi du 20 avril 1924.* Rev. trim. de droit civil, 1925, n° 3, p. 495-559. — *La place de la loi d'introduction du Code civil en Alsace-Lorraine dans le développement du droit civil français.* (Cet article a paru dans un volume publié en 1925 par la Faculté de droit de Strasbourg, sous le titre de « L'introduction du droit civil français en Alsace-Lorraine ». Paris, Libr. gén. de droit.) — *Le traité des obligations de M. R. Demogue.* Rev. trim. de droit civil, 1925, n° 1, p. 53-60.

M. Demogue. — Chroniques de jurisprudence française, sur les obligations et contrats spéciaux; Chroniques de la jurisprudence des juridictions du Canada ; Chroniques de la jurisprudence des juridictions mixtes d'Égypte, publiées dans la Rev. trim. de droit civil. Paris, libr. du Recueil Sirey. — Communications à la Société de législation comparée, sur l'Organisation des Bourses en Argentine, janv. 1926. Paris, Libr. gén. de droit.

M. Hémard. — *Théorie et pratique des assurances terrestres*, t. I, 1924 ; t. II, 1925. Paris, libr. de la Société du Recueil Sirey. — Deux conférences faites à la Faculté de droit à Paris, en octobre 1925, pour la Semaine juridique sur « l'Assurance et la Responsabilité », parues *in extenso* dans la Revue le Feu. Strasbourg, 1925.

M. Hugueney. — Collaboration au Recueil Sirey ; à la Revue internationale de droit pénal. — Rapport au Congrès pénitentiaire international de Londres (août 1925), sur « l'Application aux récidivistes du système des sentences indéterminées ».

M. Lacour. — *Précis de droit commercial* (dans la coll. des Petits Précis Dalloz), oct. 1925. Paris, Dalloz.

M. Morel. — Note sur l'application de l'art. 1384 du Code civil aux immeubles. Recueil Sirey, 1925, n° 1, p. 65.

Droit public.

M. Joseph-Barthélemy. — *Manuel élémentaire de droit constitutionnel.* Paris, Dalloz, 1926.

M. Mestre. — *Propriétaires et distributeurs d'énergie électrique.* 1 vol. Paris, Larose, 1925. — *Responsabilité des propriétaires d'arbres envers les distributeurs d'énergie électrique.* 1 vol. Paris, Pichon, 1925. — Collaboration : au Sirey ; à la Revue politique et parlementaire ; à la Revue de Droit commercial et industriel ; au Génie civil ; à la Revue générale d'électricité ; à la Science moderne ; à la Revue polonaise d'administration ; au Journal de droit international privé. — Rapport au Congrès de la Houille blanche à Grenoble, sur la loi du 16 oct. 1919 relative au régime des chutes d'eau. — Conférence sur le statut juridique des congrégations.

Économie politique et Législation financière.

M. Aftalion. — *Les expériences monétaires récentes et la théorie du revenu.* Revue d'économie politique, 1925, août, p. 813-884. — *Les expériences monétaires récentes et la théorie psychologique de la monnaie.* Revue d'écon. pol., oct. 1925, p. 1009-1031. — *Prix, circulation et change en France de 1920 à 1924.* Revue d'écon. pol., déc. 1925, p. 1236-1267. — *Existe-t-il un niveau normal du change ?* Revue écon. intern., déc. 1925, p. 423-450. — Semaine juridique, oct. 1925 : Les crises économiques ; L'observation des faits ; Théories et prévisions.

M. Hitier. — *L'Expansion économique,* chroniques agricoles mensuelles, en collaboration avec M. Henri Hitier. — Diverses communications à l'Académie d'agriculture.

M. Germain Martin. — *Les finances publiques de la France et la fortune privée.* Paris, Payot, 1925. In-8, 441 p. — Action nationale, janv. 1925 : Le problème des dettes interalliées. — Revue de Paris, 1er janv. 1926 : La situation économique de la France et le problème financier. — Conférences à l'Institut franco-brésilien de Rio-de-Janeiro : 1° Sur le conflit des doctrines sociales en Europe, depuis la fin de la guerre ; 2° Le problème du change depuis la fin de la guerre. — Communications aux Académies : Conférence à la Faculté de droit, mars 1925, sur l'organisation patronale en France ; à l'Alliance française, sur la Situation financière de la France en décembre 1925. — Divers articles hebdomadaires dans divers journaux et revues : Le Moniteur des intérêts matériels ; La France économique et financière ; Le Journal des finances, etc. Exposé de la situation économique de la France, au général Shu, sur la demande du ministre de la Guerre.

M. Nogaro. — *Revue politique et parlementaire* (nov. 1925) : Le programme fiscal du parti radical (texte intégral du rapport présenté

au Congrès de Nice). — Proposition de loi, n° 2623, déposée le 23 janvier 1926, tendant à la stabilisation du change, par le retour à la convertibilité du billet pour les règlements extérieurs. — Conférences faites en octobre à la Semaine juridique : Un problème de droit monétaire : la clause payable en or.

M. OUALID (WILLIAM). — *Répertoire pratique de droit et de jurisprudence d'Alsace et de Lorraine* : V[is] *Législation financière* (T. 1, p. 236 à 260) et *Office de statistique* (T. 2, p. 361-363). Paris, Sirey, 1925. — La Banque de Java (Revue d'écon. pol., sept.-oct., p. 961-979, nov.-déc. 1926, p. 1198-1235). — La Banque de Madagascar (Revue d'écon. pol., 1926). — L'enquête du Bureau international sur la production (Revue des Études coopératives, 1925). — La législation sociale en 1925. (Revue écon. pol., p. 564 à 574, 1925.) — Conférences : Semaine juridique de Paris (oct. 1925) : 1° La nouvelle technique de la législation ouvrière en France ; 2° La main-d'œuvre féminine en France. Les théories du salaire (Union des syndicats de la Seine, janv. 1926). — Rapport à la Commission juridique de la Commission départementale d'extension de Paris sur la rétroactivité de la loi de 1924, relative aux lotissements. — Rapport au Comité français d'études pour la S. D. N. sur les doubles impositions.

Liste des thèses de doctorat soutenues devant la Faculté de droit de Paris et ayant obtenu la note « très bien »

I. — SESSION DE NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1925

M. SINDOU. — Le compte courant et les impôts sur les revenus.

M. BACOT. — L'application de l'impôt sur le revenu et des impôts cédulaires depuis 1917, et les atteintes au principe de la personnalité en France.

M. MARTIN (PIERRE). — La dévaluation et le retour de l'or (Pologne, Allemagne, Territoire de Dantzig).

M. GEROTA. — La théorie de l'enrichissement sans cause dans le Code civil allemand. Étude de droit comparé.

M. PILA. — Le trafic des stupéfiants et la Société des Nations.

M. PIGE. — Le juge unique et le statut de la magistrature en France.

M. MARTIN (HENRI). — De la prétendue faillite des lois économiques depuis 1914.

M. SELIGMANN. — La première tentative fiduciaire en France. Étude sur les billets de monnaie du Trésor royal sous Louis XIV (1707-1717).

M. MITZAKIS. — Le relèvement financier de la Hongrie et la Société des Nations.

M. CASTEJON FIALOS. — Le traité Bryan-Chamorro et les conflits qu'il a provoqués en Amérique centrale.

M. LAGNEAU. — La législation relative à l'exportation des capitaux. (Loi du 3 avril 1918.) Son but. Son mécanisme. Sa portée.

M. El Yafi. — La condition privée de la femme dans le droit de l'Islam.

Mlle Ometre. — L'industrie frigorifique en Argentine. Ses rapports avec le marché mondial des viandes.

II. — Session de janvier-février 1926

M. Aubert. — Etude sur le statut du personnel des Compagnies de chemin de fer.

M. Conty. — L'indépendance financière des États fédérés du Brésil.

M. Buty. — Le vote du budget et les améliorations des méthodes de travail parlementaire.

M. Maxim-Robert. — Dépréciation de la monnaie et équilibre budgétaire. — Etude sur les finances allemandes 1922-1923.

M. Weiss. — Un précurseur de la législation internationale du travail : Daniel le Grand (1783-1859). Son œuvre sociale et internationale.

M. Decoudu. — Le partage des dettes publiques autrichiennes et hongroises.

M. Bosquet. — L'économie de guerre en pays envahis. — La circulation fiduciairc sous l'occupation allemande 1914-1918.

M. Hajje. — Etude sur les locations à long terme et perpétuelles dans le monde romain.

M. Nourry. — L'établissement de la filiation naturelle en droit international privé. — Etude de jurisprudence internationale.

M. Vallimaresco. — La justice privée en droit moderne.

M. Duong Van Giao. — L'Indochine pendant la guerre 1914-1918.

M. Libermann. — Les commissaires de l'Assemblée législative et de la Convention depuis la Révolution d'août 1792 jusqu'en avril 1793.

M. Desjonqueres. — L'évolution de la jurisprudence du Conseil d'État au sujet de la théorie de l'imprévision dans les marchés de fournitures.

M. Chen Van Li. — Les développements des institutions politiques de la Chine, depuis l'établissement de la République (1792), jusqu'à nos jours (1925).

M. Messerschmitt. — Les chambres de commerce allemandes. Leur organisation. Leur intervention dans la vie économique.

M. Grenet. — L'électrification des réseaux de chemin de fer français.

FACULTÉS DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

FACULTÉ DE MÉDECINE

M. ALGLAVE. — Communications à la Société nationale de chirurgie.

M. AUBERTIN. — *Le diagnostic des anémies spléniques.* Presse méd., 4 juin 1925. — *Diagnostic de la thrombose oblitérante de l'oreillette gauche.* Presse méd., 23 janvier 1926. — *Pronostic des cardiopathies chez les femmes enceintes.* Conférence à la Clinique Baudelocque, 26 fév. 1926.

M. A. BASSET. — *Périduodénite et appendicite.* Archives des maladies de l'appareil digestif et de la nutrition. t. 15, n° 9, nov. 1925. — *Sacralisation douloureuse de la cinquième lombaire.* Bull. et mémoires de la Société nation. de chir., séance du 2 déc. 1925, t. 2, n° 32. — *Les sténoses chroniques du duodénum, thérapeutique chirurgicale de l'appendicite aiguë.* Conférences faites à la Clin. thérap. chir. de la Fac. de méd., hôpital de Vaugirard.

M. GEORGES BAUDOUIN. — Conférences sur la climatologie médicale et la cure marine (thalassothérapie), faites à l'Institut d'hydrologie et de climatologie en janvier-février 1926. — Les bains de mer, La Médecine, 1925, n° 11.

M. LÉON BINET. — *Sur l'existence, chez le chien, de vaisseaux lymphatiques allant directement du canal thoracique à certains ganglions du médiastin.* C. R. de Soc. de Biol., 7 nov. 1925, t. 93, p. 1150. — — *Recherches sur le pouvoir absorbant de la plèvre.* Presse méd., n° 1, 2 janv. 1926. — *Relations entre l'activité du poumon et le métabolisme du calcium.* Journ. médec. et chir. pratiq., 10 janv. 1926, t. 102, p. 26. — *Recherches physiologiques sur la résorption de l'huile injectée dans le tissu sous-cutané.* Bull. de méd. de la Soc. méd. des hôp. de Paris, 20 nov. 1925, t. 49, n° 35. — *Recherches physiologiques sur la digestion et l'absorption intestinales des graisses.* Bull. de méd. de la Soc. méd. des hôp. de Paris, 18 déc. 1925, t. 49, n° 39. — *Relations fonctionnelles entre le duodénum et le pancréas : déductions pratiques.* Revue de pathol. comp., 5 janv. 1926. — *Recherches sur le pouvoir éliminateur des glandes salivaires.* La Presse méd., 20 fév. 1926. — Conférences hebdomadaires à la Faculté de médecine, sur « les Actualités physiologiques ».

Travaux en collaboration avec : M. Collazo, Influence de la respiration pulmonaire sur l'acide lactique du sang. N° de « la Médecine » consacré à la biol.., sept. 1925, n° 12, p. 924 ; — H. Roger, Action du poumon sur la coagulabilité du sang, C. R. de la Soc. de biol., 17 oct. 1925, 93, p. 925 ; — Influence de la respiration sur la sédimentation des globules sanguins, C. R. de la Soc. de biol., 24 oct. 1925,

t. 93, p. 1002; — J. Loubry, Atteinte des poumons et des ganglions thoraciques par des injections faites dans les parois gastriques et intestinales, Bull. de l'Acad. de méd., 22 déc. 1925, t. 94, n° 42; — René Fabre. Le sort du camphre et de l'huile, après injection expérimentale d'huile camphrée, C. R. de l'Acad. des Sc., t. 181, p. 441, 5 oct. 1925; — P. Fleury, Modifications chimiques subies par l'huile injectée dans le tissu sous-cutané, C. R. de la Soc. de biol., 31 oct. 1925, t. 92, p. 1076.

M. Branca. — *Les divisions de l'ovocyte dans l'ovisac atretique.* Arch. belges de biol., 1925, 7 pl. doubles. — *Notes sur l'ovaire.* C. R. Assoc. des anat., 1925. — *Sur un placenta d'anomalurus.* C. R. Assoc. des anat., 1925 (en collaboration avec A. Crétin). — *La muqueuse utérine au cours de la menstruation.* C. R. Ass. des anat., 1925 (en collaboration avec A. Lelièvre).

M. H. Busquet. — *Les tonifuges.* Le Lien méd., 1925, p. 28. — *Les incompatibilités en thérapeutique.* L'Union méd., 1925. — *A propos de l'action diurétique de la pyrole* (Pyrola umbellata). Presse méd. n° 2, 6 janv. 1926. — *Analyses.* Journ. de physiol. et de pathol. gén. — Communications aux Académies. — *Action constrictive du genet sur les veines. Son mécanisme direct et l'intervention d'un centre nerveux.* Comptes rendus de la Soc. de biol, t. 93, 1925, p. 419. — *Sur une méthode de titrage physiologique des préparations de digitale basée sur la dose minima infailliblement mortelle.* Congrès de Genève 1925. — *Identité d'action cardio-vasculaire du principe actif du genet et de l'adrénaline.* Comptes rendus de la Soc. de biol., t. 93, 1925, p. 1434. — *Notice nécrologique sur le professeur Richaud.* Paris méd., 7 nov. 1925.

M. Henri Claude. — *Pathologie du système nerveux*, 2 vol. Paris, Baillière, 1922. — Directeur de *l'Encéphale*, revue mens. de neur. et de psych. Paris, Delarue, édit. — Collaboration aux Ann. médico-psych. et au Paris méd. — Communications à la Soc. de psych., à la Soc. méd.-psychol., à la Soc. de biol.

M. Pierre Duval. — Travaux de la clinique du 1er octobre 1925 au 15 février 1926. — Communications à la Société nationale de chirurgie (Masson et Cie, éditeurs) : La périduodénite sténosante congénitale chez le nouveau-né. Bull. et mémoires de la Soc. nat. de chir., 21 oct., 1925, t. 51, n° 27. — Les contre-indications chirurgicales dans l'ulcère de l'estomac, *Idem*, 10 fév. 1926, t. 42, n° 6. — Avec M. Basset, De l'origine appendiculaire de certaines périduodénites inflammatoires. *Idem*, 14 oct. 1925, t. 51, n° 26. — Avec M. Basset, Rapport sur dix observations de périduodénite acquise (Hertz). *Idem*, 25 nov. 1925, t. 51, n° 31.. Avec MM. A. Richard et M. Fère, Fracture du trapèze. *Idem*, 9 déc. 1925, t. 51, n° 33. — Articles des Archives des maladies de l'appareil digestif et des maladies de la nutrition (Masson et Cie, éditeurs) : avec M. J. Ch. Roux, les deux variétés de périduodénite essentielle : la périduodénite congénitale; la périduodénite acquise inflammatoire, t. 15, nov. 1925, p. 886-892. — Avec MM. J. Ch. Roux,

Gatellier, Girault et Fr. Moutier, Le rôle de l'infection dans l'évolution des ulcères chroniques gastro-duodénaux, t. 16, n° 1, janv. 1926, p. 1-126. — Directeur de la Revue de chirurgie, Alcan, éditeur; des Archives des maladies du tube digestif et de la nutrition, Masson, éditeur.

M. DUVOIR. — *Cours de médecine légale.* Fac. de méd. de Paris, janv. et fév. 1926. — *La mort par inhibition.* Rap. au dixième Congr. de méd. légale de langue française, Lille, mai 1925. Ann. méd. lég., mai 1925, p. 193 à 225 (en collab. avec M. Ch. Richet fils). — *La guérison de l'encéphalopathie saturnine.* Ann. méd. lég., fév. 1962, p. 67 à 69 (en collaboration avec M. Martin Saint-Laurent). — *Fracture de l'apophyse adénoïde de l'axis et accident du travail.* Ann. méd. lég., déc. 1925, p. 519 à 522 (en collaboration avec M. Fauquez). — *Mort suspecte d'un enfant de trois ans au cours d'une leucémie aiguë.* Etude anatomo-pathologique d'hémorragies cérébrales d'un caractère spécial. Ann. méd. lég., janv. 1926, p. 24 à 29 (en collaboration avec M. Philippe).

M. J. L. FAURE. — *Claude Bernard,* 1 vol., Crès et Cie, 1926. — *Traité de gynécologie médico-chirurgicale* (en collaboration avec A. Guéden). En préparation. — *Réflexions sur les impôts,* Revue de Paris, 15 fév. 1926. — Communication à la Soc. de chir. Nombreux articles dans la Presse méd.

M. NOEL FIESSINGER. — *L'exploration fonctionnelle du foie et l'insuffisance hépatique,* Masson, éditeur. — Direction du Journ. des Pratic.

M. GARNIER. — *Sur les notions d'insuffisance et de suractivité glandulaire en physiologie pathologique,* Presse méd., 20 janv. 1926, p. 81. — *Série de leçons sur la physiologie pathologique du foie, du pancréas et des reins,* au cours de pathologie expérimentale et comparée.

M. GAUTRELET — *Le Mouvement biologique en 1925.* La Médecine, sept. 1925. — En collaboration avec M. Bargy : *Accoutumance de l'intestin isolé à l'adrénaline.* C. R. Soc. biol., p. 997, t. 2, 1925.

M. GOUGEROT. — Conférences à la clinique de la Faculté à l'hôpital Saint-Louis. Les actualités syphiligraphiques (semestre d'hiver). — Les actualités dermatologiques (semestre d'été). — Tuberculose et nocardoses éléphantiasiques ulcéreuses et fistuleuses. Presse médicale, 22 août 1925, n° 67, p. 1122. — Multiplicité pathogénique des ulcérations des syphilitiques. Revue prat. des maladies des pays chauds, oct. 1925, n° 6, p. 245. — Guérison de deux cas de pityriasis intrapiloris, après injection de vaccin antituberculeux de Vaudrenk. Soc. dermat., 12 nov. 1925, n° 8, p. 374. — Insuffisance progressive et atrophie des glandes salivaires et muqueuses de la bouche, des conjonctivites, etc. (syndrome nouveau). Soc. dermatol., 12 nov. 1925, n° 8, p. 376. — Pathogénie et traitement des accidents de l'arsénothérapie. Journ. des Pratic., 7 et 14 nov. 1925, n° 45 et 46, p. 737 et 754. — Hypoépinéphrie et dysnisalisme (syndrome nouveau) (avec docteur Peyre.) Soc. biol., 14 nov. 1925. — Un deuxième cas de dermatite

lichenoïde purpurique et pigmentée (type nouveau) (avec docteur Blum). Soc. dermat., 10 déc. 1925, n° 9, p. 433. — Stomatite végétante préépithéliomateuse, régression par le 914, récidive et dégénérescence cancéreuse d'un îlot leucokératosique (type nouveau). Soc. dermat., 10 déc. 1925, n° 9, p. 454. — Tuberculoses sous-cutanées massives, fibreuses (syndromes nouveaux). Soc. dermat., 14 janv. 1926, n° 1, p. 8 et 10. — Polysensibilisation alimentaire eczématigène après intoxication arsénobenzolique. Poussée d'eczéma d'origine alimentaire après enchrodermie arsenicale. Journ. des Prat., 6 février 1926, n° 6, p. 81.

M. HARTMANN. — En collaboration avec M. Barbilian. *Remarques à propos de 398 opérations pour cancer du rectum.* Congr. franç. de chir., octobre 1925. — *Tumeurs incluses dans les ligaments larges.* Assoc. des gynéc. et obstétr. de langue franç., oct. 1925. — *Résultats éloignés de cent gastrectomies pour cancer de l'estomac.* Acad. de méd., janvier 1926. — *La résection du gril costal dans le traitement de certaines affections cardiaques.* Soc. de chir., 6 janv. 1926.

Travaux du laboratoire et de la clinique : MM. T. Polack. — *Le séro-diagnostic du cancer par la réaction de Botelha.* Thèse de Paris, 1925-1926. M. Renaud. — *Cancers rachidiens secondaires et compressions médullaires.* Revue neurologique, 1925. — *Les néphrites des cancéreux.* Bull. de la Soc. méd. des hôp., 1925. — *Evolution anatomique et clinique des endocardites. Les endocardites thrombo-ulcéreuses chez les cancéreux.* Bull. de la Soc. méd. des hôp., 1925, *passim.* — *Accidents pulmonaires à début brusque par métastase d'un sarcome utérin latent.* Assoc. franç. pour l'étude du cancer, 1925. — *Sur un cas de cholécystite gangréneuse.* Bull. de la Soc. anatom., 1925. Joseph Houdard. — *La cicatrisation des ulcères chroniques de la jambe, heureuse influence des radiations ultra-violettes sur leur désinfection et leur cicatrisation.* Thèse de Paris, 1925-1926. N. Barbilian. — *Quelques considérations sur le traitement des rétrécissements inflammatoires du rectum*, Presse médicale, 1925. Metzger (A.). — *Contribution à l'étude des ulcères gastro-duodénaux perforés en péritoine libre.* Thèse Paris, 1925.

M. LÉVY SOLAL. — *Rapport sur le traitement préventif de l'hérédo-syphilis*, au Congr. du Péril vénérien, oct. 1924.

M. LIAN. — *L'année médicale pratique*, 5e année, 1926. Ouvrage annuel exposant toutes les notions médicales nouvelles et pratiques de l'année. Lépine. — *L'hypertension artérielle*, 2e édition, 1926, Flammarion. — *Les maladies du cœur*, 2e édition 1926, un volume du Traité de pathologie médicale du professeur Sergent. Paris, Maloine. — *Traitement des extra-systoles.* L'Hôpital, déc. 1925. — *Traitement de l'arythmie complète.* L'Hôpital, février 1926. — *Les signes physiques de l'hydro-pneumo-péricarde.* Prat. méd. franç., janv. 1926. — *Angine de poitrine et aérophagie*, La Médecine, mars 1926.

M. LOEPER. — *Leçons de pathologie digestive.* 6e série. Masson, 1926. *Pathologie interne. Poumons.* Baillière, édit., réédition 1926. — *Travaux sur la mélanodermie.* Soc. biol. et Soc. des hôp., 1925 et 1926. —

Rédacteur en chef du Progrès médical. — Conférences de pathologie digestive.

M. Mauclaire. — *Omoplates ballantes.* Congrès d'orthop., 1925. — *Résection du genou pour tuberculose.* Congr. de chir., oct. 1925. — *Arthroplasties de la hanche pour luxations congénitales invétérées.* Congr. d'orthop., oct. 1925. — *Périostoses ei hyperostoses dans les cas d'hématomes profonds.* Congr. de chir., oct. 1925. — *Mésentérites rétractiles.* Soc. de chir., oct. 1925. — *Constriction de la mâchoire.* Soc. de chir., 1926. — *Appendicite et grossesse tubaire.* Gaz. des hôp., mars 1926. — *Radiodiagnostic des tumeurs osseuses.* Soc. de chir., mars 1926.

M. Ménétrier. — *Pneumococcie et pneumonie.* Nouveau traité de médecine, fasc. 1, 2e édit. Paris, Masson, 1926. — *Chirurgiens d'autrefois.* Bull. de la Soc. franç. d'hist. de la méd., nov.-déc. 1925. — *La fréquence réelle du cancer à Paris il y a cent ans était la même qu'aujourd'hui.* Acad. de méd., 23 nov. 1926.

M. Paul Moure. — *Un cas de compression de la troisième portion du duodénum par bride périduodénale.* Bull. et mém. de la Soc. nat. de chir., n° 28, 1925. — *Résultat éloigné d'une autoplastie de la lèvre inférieure après extirpation pour cancer* (photos). Bull. et Mém. de la Soc. nat. de chir., n° 28, 1925. — *Le traitement arsenical pré-opératoire.* Bull. et mém. de la Soc. nat. de chir., n° 5, 1926. — *Les soins pré-opératoires dans les opérations portant sur la cavité buccale.* Le Journal médical français, n° 11, 1925. — *A propos du diagnostic des mycoses.* Bull. et mém. de la Soc. nat. de chir., n° 8, 1925.

M. Nicolas. — Comptes rendus de l'Association des anatomistes. Vingtième réunion (Turin, 6-8 avril 1925). 1 vol. in-8, XXVII-432p.

M. Nobecourt. — *L'adénopathie post-scarlatineuse.* Le Paris médical, 7 nov. 1925 (en collaboration avec M. Lebée). — *Étude clinique des hypotrophies de l'enfance.* Le Monde médical, 1er nov. 1925. — *De la méningite tuberculeuse chez les hérédo-syphiliques.* Le Concours médical, 6 déc. 1925. — *Les anémies des nourrissons hérédo-syphilitiques.* La Clinique, déc. 1925. — *Sarcomes du poumon chez l'enfant.* Le Concours médical, 3 janv. 1926. — *Syndrome parkinsonien et encéphalite épidémique.* Le Progrès médical, 13 fév. 1926. — *Ostéo-arthropathies hérédo-syphilitiques de la moyenne et de la grande enfance.* Le Concours médical, 14 fév. 1926. — *La maladie amyloïde chez l'enfant.* Journ. de méd. et de chir. prat., 10 fév. 1926. — *Les injections sous-cutanées de hautes doses d'extraits thyroïdiens chez les athrepsiques.* Société de pédiatr., fév. 1926 (en collaboration avec M. Max Lévy).

M. Ombrédanne. — *Précis clinique et opératoire de chirurgie infantile.* 2e édition, revue et augmentée. Bull. et Mémoire de la Société nat. de chir.

M. Rathery. — *Précis de thérapeutique.* Paris, Baillière. — *Travaux sur le diabète et les maladies de la nutrition.* Société de biol., Acad. des Sc., Acad., de méd., Paris médical, Progrès médical, etc.

M. G. Roussy. — *Les tumeurs cérébrales* ; *l'hémianesthésie*. 2 art. in *Nouveau Traité de Médecine*. Paris, Masson. — *Le problème du cancer*. Paris, Gauthier-Villars. — Plusieurs revues fondées et dirigées par le professeur Roussy : Ann. de méd., Bull., de l'Ass. franç. pour l'étude du cancer, Ann. d'anat. pathol. méd.-chir. et Société anat., Revue neurologique.

M. Émile Sergent. — *Les grands syndromes respiratoires* (2 vol.). Paris, Doin. — *Traité de pathologie médicale et de thérapeutique appliquée*. Paris, Maloine (34 vol. Sergent, directeur, avec les co-directions des docteurs Ribadeau-Dumas et Babonneix). — *Archives médico-chirurgicales de l'appareil respiratoire*. Revue fondée avec la co-direction du docteur Tuffier. (1er numéro sous presse.) Paris, Doin. — Cliniques hebdomadaires, publiées dans les différents journaux de médecine. — Cours complémentaires sur les tuberculeux pulmonaires : le Radio-diagnostic médical. — Cours sur la tuberculose fait en sept. 1924 aux Universités canadiennes françaises de Québec et Montréal, sur invitation officielle du gouvernement de la province de Québec. — Conférences à faire en Roumanie en avril-mai 1926, sur invitation de l'Institut franco-roumain. — Conférences à faire en Argentine en août-sept. 1926, sur invitation de la Faculté de médecine de Buenos-Aires. — Plusieurs communications à l'Académie et aux diverses Sociétés savantes, particulièrement sur la tuberculose et les maladies respiratoires.

M. Verne. — *Les pigments dans l'organisme animal*. Collection de l'Encycl. scient. Paris, Doin, 1926. — *La Mélanogénèse*. Revue gén. des Sciences, nov. 1925. — *Influence de l'alimentation sur la pigmentation*. *Ibid.*, déc. 1925. — *Le pouvoir fixateur du poumon* (avec L. Binet). — Archives des maladies de l'appareil respiratoire. Paris, Doin, 1926.

M. Maurice Villaret. — Publications et comptes rendus de travaux dans : Paris médical. Paris, Baillière, 1925. — La Médecine. Paris, 1925. — Les Annales de médecine. Paris, Masson, 1925. — Les Archives des maladies de l'appareil digestif et de la nutrition. Paris, Masson, 1925. — La Presse médicale. Paris, Masson, 1925. — La revue médico-chirurgicale des praticiens. Paris, 1925. — Le Bulletin médical. Paris, 1925. — Comptes rendus des séances de la Société de biologie, t. 93, p. 230. Paris, 1925. — Monde médical, Paris, 1925. — Gazette des hôpitaux. Paris, 1925. — Leçons à l'Université de Barcelone sur le foie et la tension veineuse.

Liste des thèses de doctorat soutenues devant la Faculté de médecine de Paris, pendant le quatrième trimestre de 1925 et ayant obtenu la note « très bien ».

M. Billault (Jean). — De la mort subite ou suspecte par rupture des anévrismes intra-craniens.

M. Carrega (Nicolas). — Essai sur la chirurgie des tumeurs péri-pharyngées.

M. CHASTANG (Lucien). — Contribution à l'étude des indications de la technique et des résultats du traitement sanglant des fractures malléolaires récentes fermées.

M. AUROUSSEAU (Léon). — Tumeurs malignes du testicule en ectopie abdominale.

M. TERRIS (Edmond). — Les sténoses fonctionnelles du duodénum.

M. RUSESCO (A. D.). — Étude sur le développement de la taille chez le nourrisson, de la naissance à un an.

M. MARGUET (Paul). — La crise cataméniale.

M. POULET (René). — Température, tension artérielle et diurèse après la ponction lombaire.

M. BUCQUET (Pierre). — La mastite syphilitique.

Mme HARMELIN (Marthe). — Étude du chimisme gastrique chez le nourrisson.

M. OLLIVIER (Jean). — La cirrhose pigmentaire. (Étude critique.)

M. JAMET (Louis). — Traitement du rachitisme d'après les modalités cliniques de cette affection.

M. LOUGNON (Robert). — Les colites amibiennes chroniques méconnues.

M. SPINDLER (Jean-Paul). — Contribution à l'étude des modifications urinaires au cours de l'allaitement (sucres et albumine).

M. VIGNOT (Marc). — Contribution à l'étude des méningococcémies à forme de fièvre intermittente.

M. MARTINY (Marcel). — La pression veineuse periphérique dans les différentes formes anatomo-cliniques de la tuberculose pulmonaire. Son intérêt diagnostique, pronostique et thérapeutique.

M. CHARTIER (L. P. M.). — La périduodéno-cholécystite. Contribution à l'étude des périviscérites du carrefour sous-hépatique.

Mme SORREL (Étienne, née Dejerine). — Contribution à l'étude des paraplégies pottiques. Essai sur l'évolution et le pronostic basé sur quarante observations personnelles.

M. COURONNE (Maurice). — Les hémiplégies homolatérales.

M. LIFSCHITZ (Raymond). — Diagnostic radiographique des tumeurs des os.

M. THUILLANT (Robert). — Recherches expérimentales sur les anesthésiques. (Rôle du système nerveux organo-végétatif.)

M. GALLAIS (Georges). — Le paludisme en France autrefois et aujourd'hui.

M. LE CLERC (Max). — Étude sur les multiples indications du scuroforme. (Para-amino-benzoate de butyle normal.)

M. CÉNAC (Michel). — De certains langages créés par les aliénés. Contribution à l'étude des glossolalies.

M. LAURAIN (Fernand). — Le tubage duodénal en pathologie gastro-intestinale.

Mme CHATENET (Yvonne). — Le passé des hérédo-syphilitiques tardifs.

M. ROUSSEAU (Louis A.). — Contribution à l'étude des kystes idiopathiques du canal cholédoque.

M. SALATHE (Jean). — Essai sur l'influence de l'alimentation sur les échanges respiratoires et le métabolisme basal.

M. MATTÉI (Jean). — Traitement des ascites cirrhotiques par le régime déchloruré.

M. DALSACE (Robert). — Le bactériophage de d'Hérelle. Ses applications en thérapeutique urinaire.

M. MARCERON. — Contribution à l'étude de la photo-sensibilisation par les solutions fluorescentes.

M. BOURDON (Jean). — Intérêt de l'inoculation du cobaye pour le diagnostic de la tuberculose pulmonaire.

M. BRIARD (Henri). — Les pleurésies au cours de la scarlatine.

M. MORET (Marcellin). — Contribution à l'étude du traitement chirurgical des luxations de la hanche invétérées par la constitution d'une butée ostéoplastique.

M. HABABOU-SALA (Joseph). — Nouvelles recherches sur le chancre mou avec vaccinothérapie locale.

M. RIPERT (Henri). — Contribution à l'étude des indications de la colpotomie et de ses résultats éloignés.

M. LEPAUMIER (Marcel). — Contribution à l'étude du traitement du cancer du sein. Chirurgie. Radiothérapie. Radiumthérapie.

M. FLORA (Grégoire Th.). — Les accidents cardiaques de l'aérophagie.

M. DUCOU (Pierre). — Considérations sur la méthémoglobine. Son dosage dans le sang.

M. BERNARD (Georges, Joseph). — Le sarcome primitif du poumon et sa généralisation cardiaque.

M. ROUCHON (Georges). — Contribution à l'étude du traitement du cancer de l'œsophage par les radiations.

Mlle MARCHAND (Berthe, L. J.). — Rôle de l'hérédo-syphilis dans le rhumatisme chronique déformant chez l'enfant.

Mlle GARDEL (Germaine). — L'avenir des hérédo-syphilitiques précocement traités.

M. FRITZ (Robert). — La libération des brides pleurales sous contrôle pleuroscopique au cours du traitement de la tuberculose pulmonaire par le pneumo-thorax artificiel.

M. MOMIROWITCH (Douchan). — Le diagnostic des vomiques chez l'enfant.

Mme PASCAL (Yvonne). — Sur un cas d'obésité infantile.

M. CHIFFEL (Gaston). — Sur un mode de formation des calculs biliaires.

M. SOLENTE (Gabriel). — Des indications de la cryothérapie d'après les effets de la réfrigération locale.

M. SANGLIER (Henry). — Le traitement actuel de la dysenterie amibienne chronique.

Mme MUSTACESCO (Corrine). — Les hémorragies œsophagiennes et gastriques par rupture veineuse au cours de la cirrhose alcoolique.

M. POULTIER (Léon). — Sur quelques effets physiologiques de l'histamine. Leur application à l'étude de la sécrétion gastrique.

M. ÉVRARD (Max). — Contribution à l'étude de la capacité vitale chez les cardio-pulmonaires.

M. GAY (Pierre). — A propos du traitement chirurgical des ulcères perforés gastro-duodénaux. Étude des statistiques du service du docteur Lapointe et du docteur Lagoutte au point de vue du traitement des ulcus perforés de l'estomac et du duodénum et en particulier des résultats obtenus par la suture simple.

M. COHEN (Victor). — De la médication arsenicale dans le traitement de la gangrène pulmonaire.

M. LIBAULT DE LA CHEVASNERIE (Michel). — Contribution à l'étude de l'invagination intestinale aiguë du nourrisson.

M. GAUTHIER (Paul). — Contribution à l'étude des rapports des accidents gravido-cardiaques et de l'intoxication gravidique.

M. LOUBRY (Jean). — Réactions du poumon et des glanglions thoraciques à point de départ gastro-intestinal. (Étude expérimentale.)

M. GARCIA-DIAZ (Guillermo). — Étude analytique et synthétique de la sympathectomie périartérielle appliquée au traitement des ulcères chroniques des membres inférieurs.

Mlle DUBOC (Thérèse). — Contribution à l'étude des glandes lubrifiantes de l'œil. (La glande de Harder.)

M. DAMOND (Robert). — Sur la migration de projectiles dans l'appareil circulatoire.

M. SALMON (M. Ch. Fr. H.). — Considérations anatomiques, histogéniques et étiologiques sur quelques lésions du foie des tuberculeux pulmonaires (d'après cent autopsies).

CHABAUD (Jean). — La bilatéralisation au cours du pneumothorax artificiel et sa thérapeutique. (Les pneumothorax successivement et simultanément bilatéraux.)

M. THOMOPOULOS (Anastase). — Contribution à l'étude de la phrénicatomie.

M. IZZET BEY (Ibrahim). — La prophylaxie des helminthiases en Égypte.

FACULTÉ DE PHARMACIE

M. DANIEL-BERTHELOT. — *La loi des équivalents photochimiques et la place de la théorie des quanta dans les cadres de l'atomistique et de l'énergétique.* — Mémoire présenté au Congrès international de chimie tenu à Oxford en oct. 1925 et imprimé dans les *Transactions of the Faraday Society.* — *Sadi Carnot et la thermodynamique.* — Conférence faite à la séance solennelle tenue le 20 janv. 1926 par la Société

des Ingénieurs civils de France, sous la présidence de M. le Président de la République et imprimée dans la Revue scient., la Revue gén. de l'électricité et le Bull. de la Société des Ingénieurs civils.

M. BOUGAULT. — I. Un exemple d'éther-oxyde d'hydrate de cétone. — Sur les acides benzyl-phényl-éthylsucciniques. Comptes rendus de l'Acad. des Sc., 10 août 1925, t. 181, p. 247. — II. Sur l'acide phényl et oxycrotonique. Un exemple d'éther-oxyde d'hydrate de cétone. Bull. Soc. Chim. de France, nov 1925, 4e série, t. 37, p. 1420-1436.

M. CATTELAIN. — Travail original. — Emploi du sulfate d'hydrazine en iodométrie. Journ. pharm. et chim., 1925, 8e série, t. 2, p. 387. — De l'utilisation de quelques complexes organo-métalliques en analyse gravimétrique. Journ. pharm. et chim., 1925, 8e série, t. 2, p. 485 et 525.

M. CHARONNAT (laboratoire de M. le professeur DELÉPINE). — Note insérée aux C. R. Acad. des Sc., concernant les *Chlorosals de ruthénium.*

M. COUTIÈRE. — *Diptères,* revue générale des travaux récents relatifs à certains diptères nuisibles. Biol. méd., n° 4, 1925, p. 1-34. — *Cultures de tissus,* revue générale des travaux récents relatifs à la culture *in vitro* des éléments cellulaires normaux ou néoplasiques. Biol. méd., n° 9-10, 1925, p. 1-68.

M. DAMIENS. — Conférence sur les atomes devant les direct. d'Ecoles norm. et les inspect. d'Acad.

M. FABRE. — *Étude de dissociation des sels de narcotine et des conditions optima d'extraction de cet alcaloïde en toxicologie* (en collaboration avec Mlle PARINAUD). C. R. As. Ac., 1925, t. 180, p. 2077. — *Contribution à l'étude de l'application des phénomènes de fluorescence en chimie biologique.* Bull. Soc. chim. biol., 1925, t. 7, p. 1024-1039. — *Sur un procédé de dosage spectrophotométrique des solutions des corps fluorescents.* Bull. Soc. chim. (4), 1925, t. 37, p. 1304-1310. — *La fluorescence; ses applications à la pharmacie, à la chimie et à la biologie.* Conférence faite à la Faculté de méd. et de pharm. de Bordeaux, le 30 mai 1925. Bull. Soc. pharm. Bordeaux, 1925, t. 65, p. 178-199. — *Le sort du camphre et de l'huile après injection expérimentale d'huile camphrée* (en coll. avec M. BINET). C. R. Ac. Sc., 1925, t. 181, p. 141. Journ. de ph. et de ch. (8), 1925, t. 3, p. 62-65. — *Sur un procédé de dialyse rapide et son application à la préparation de l'hydrate de fer colloïdal* (en collaboration avec M. PENAU). Journ. de ph. et de ch. (8), 1925, t. 3, p. 100-104. — *Quelques applications de l'analyse spectrographique en chimie biologique* (en collaboration avec MM. BAYLE et GEORGE). Bull. Soc. chim. biol., 1925, t. 8, p. 1168-1178. — *Contribution à l'étude de l'hématoporphyrine.* C. R. Ac. Sc., 1925, t. 181, p. 623. — *Sur l'action sensibilisatrice des solutions d'hématoporphyrine* (en collaboration avec M. SIMONNET). C. R. soc. biol, 1925, t. 93, p. 1152-1154.

M. P. GUÉRIN. — *Le développement de l'anthère et du sac pollinique chez les gentianacées.* Travail, présenté à la Société botannique de France (séance du 8 janv. 1926), développement, de deux notes com-

muniquées antérieurement à l'Acad. des Sc. (C. R., 179, p. 1620; C. R., 180, p. 852). (Laboratoire de bot. gén. de la Faculté de pharm.).

M. H. Hérissey. — *Sur la composition chimique de l'aspérule odorante.* Extraction et propriétés d'un nouveau glucoside, l'aspéruloside. Journ. de pharm. et de chim. (8), 1925, 2, 177. Bull. Soc. chim. biol., 1925, 7, 100. — *Sur les sucres fournis par la géine* (en collaboration avec M. J. Cheymol). C. R. Ac. Sc. 1925, 181, 565.

M. Launoy. — Recherches (en coll. avec A. Valeur). Société de pharm. de Paris : Quelques observations sur l'indice D. M. pour l'essai des arsénobenzènes, 3 déc. 1925. Journ. de pharm. et de chim. 1926. — Les entretiens d'Alpha et d'Oméga. — A propos de l' « Utile », cause efficiente de la recherche scientifique. Biol. méd., 1925, n° 6, p. 243-252. — Sur le livre. Biol. méd., 1925, n° 1, p. 1-16. — Conférence : La thérapeutique moderne et les essais physiologiques des substances thérapeutiques. Soc. des Amis de l'Université, 25 fév. 1926.

MM. Lebeau et Damiens. — *Composition d'un bain électrolytique, fusible à une température inférieure à 100 degrés.* Dans l'étude systématique de la question, les auteurs ont été conduits à préciser les conditions d'expérience qui résolvent entièrement le problème posé.

M. Lutz. — *Sur la culture des champignons hyménomycètes en milieu artificiel.* C. R. Acad. Sc., 1925, p. 532, 1 ; développé dans Bull. Soc. mycol. fr., 1925, 41, p. 310, 2. — *Sur la spécificité de quelques hyménomycètes épiphytes vis-à-vis de leur support.* Bull. Soc. mycol. fr., 1925, 41, p. 345, 2 (développement de deux notes à la C. R. Acad. Sc., 1925, p. 759 et p. 1044, 1). — *Sur une prolifération des carpophores chez le Pleurotus Eryngii en culture pure.* Bull. Soc. mycol. fr., 1925, 41, fasc. 4 (sous presse). — *Sur une application de la mycologie à l'étude de la résistance des bois d'œuvre.* Pharm. franç., nov. 1925.

M. J. Maheu. — *Valeur papetière du « Bakaka » de Madagascar.* Bull. de l'Agence générale des colonies, mars 1925. — *Les Touba parasiticides.* Bull. des Sc. pharm., mars et mai 1925. — *Valeur papetière du bois d'Avodiré de la Côte d'Ivoire.* Bull. de l'Agence générale des colonies, avril 1925. — *Valeur papetière du palmier « Doum » de l'Afrique occidentale.* Bull. de l'Agence générale des colonies, août-sept. 1925. — *Sur un cas d'intoxication par l'Ellébore blanc* (veratrum album L.), confusion avec la racine d'asperge. Journ. de pharm. et de chim., 1er sept. 1925, p. 185. — *La flore cavernicole américaine.* (Grottes de Mammoth Cave et de City Cave, Etat de Kentucky.) (Note présentée à la Société botanique de France, janv. 1926.) — *La mycologie souterraine américaine.* (Cavernes de l'Etat de Kentucky.) (Note présentée à la Société mycol. de France, 4 fév. 1926.) — *Lichens de l'est de la Corse.* Bull. de la Société Bourguignonne d'Hist. nat. de Dijon, 1925-1926. — *Contribution à l'étude des Lichens du Maroc.* Compte rendu de la session extraordinaire tenue au Maroc en mars-avril 1921. Bull. Soc. bot. de France, 1925, p. 279.

M. Mascré. — *Sur le périplasmodium staminal des Comméliascées.*

C. R. A. S., 1925, 181, p. 1165. — *Sur le développement de l'étamine des Comméliascées.* Société bot. de France (séance du 11 déc. 1925).

M. Souèges. — *Embryogénie des Crassulacées.* Développement de l'embryon chez le *Sedum acre* L. Comptes rendus de l'Acad. des Sc. (séance du 19 oct. 1925). — Développement de l'embryon chez l'*Euphorbia exigua* L. Bull. de la Société bot. de France (séance du 27 nov. 1925). — *Embryogénie des Ombellifères.* Développement de l'embryon chez le *Carum Carvi.* L. Comptes rendus de l'Acad. des Sc. (séance du 1er fév. 1926).

M. Tassilly. — *Sur quelques propriétés du diamant en rapport avec son mode de formation.* Bull. des Sc. pharm., juin 1925.

M. Picon. — *Recherches sur différents sels de bismuth.*

Liste des thèses de doctorat soutenues devant la Faculté de pharmacie du 1er oct. 1925 au 8 fév. 1925, ayant obtenu la mention « très bien ».

Mlle Georgettte Barel. — De la préparation par percolation de quelques extraits de teintures de la pharm. franç.

M. Roger Jolivet. — Contribution à l'étude des genêts indigènes.

M. Jean Rousseau. — Étude de quelques espèces de genre Malva et Lavasera.

M. Marcel Métin. — Des variations de la teneur alcaloïdique de l'aconitum napellus L.

M. Paul Sallé. — Sur quelques benzhydrylamines mono et dialcoxylées (étude chim. et pharm.-dynam.).

M. Georges Morel. — Recherches sur les méthylalcoylglycérines.

M. Ange Adida. — Action de l'acide picrique sur les pinènes.

Ces deux dernières thèses contenant des faits nouveaux et probants seront l'objet de publications ultérieures. (Laboratoire de M. le professeur Delépine.)

FACULTÉ DES SCIENCES

Mathématiques.

M. Cartan. — *Les groupes d'holomosnie des espaces généralisés.* Acta mathématica, 1925. — *Le principe de dualité et la théorie des groupes simples et semi-simples.* Bull. des sciences math., 2e série, t. 49, déc. 1925, p. 361-374. — *La géométrie des espaces de Riemann.* 1 vol. in-8, fasc. 9 du Mémorial des sciences math., 59 p. — *La théorie de la relativité et les espaces généralisés.* Extr. des Acti del V Congresso internazionale di filosofia di Napoli, 1924, 11 p.

M. Jean Chazy. — *Sur l'avance du périhélie de Mercure.* C. R. Acad. des sciences, 1925, t. 181, p. 1053.

M. A. DENJOY. — *Sur les séries de fractions rationnelles.* Bull. de la Soc. math. de France, t. 51, 1924, p. 418-434. — *Sur l'itération des fonctions analytiques.* C. R. Acad. des sciences, t. 182, 1926, p. 255-257.

M. GASTON JULIA. — *Traité d'analyse*, t. 2, 3e édit. (en collaboration avec M. E. PICARD), oct. 1925. — *Sur les séries de fractions rationnelles.* C. R. de l'Acad. des sciences, t. 181, p. 1119-1121, déc. 1925. — *Sur les familles de fonctions analytiques de plusieurs variables.* Acta mathematica, t. 47, p. 53-115, fév. 1926.

M. MONTEL. — *Sur les suites de fonctions analytiques qui ont pour limite une constante.* Bull. de la Soc. math. de France, t. 53, 11 p., 1925. — *Cours de mécanique rationnelle professsé à la Faculté des sciences en 1924-1925*, recueilli et rédigé par MM. J. RENAUD et A. ROBBA. Liv. I, libr. de l'Enseignement tech., 1 vol. de 308 p., 1925. — *Sur les fonctions multivalentes.* Comm. à la Soc. math. de France, 23 déc. 1925. — *Sur les involutions exceptionnelles des algébroïdes.* Comm. à la Soc. math. de France, 13 janv. 1926. — *Les travaux récents sur l'existence et l'unicité des solutions d'une équation différentielle ordinaire.* Conf. au Sém. de M. Hadamard, 5 févr. 1926. — *Sur les familles complexes et leurs applications.* Acta mathematica, 47 p., Stockholm, 1926.

M. ÉMILE PICARD. — *Sur quelques équations intégrales singulières.* Acta mathematica, t. 47. — *Sur quelques intégrales se rencontrant dans l'étude de la propagation de l'électricité le long d'un câble.* Bull. des sciences math., nov. 1925. — *Sur un problème classique de la théorie de la chaleur et de deux équations fonctionnelles qui s'y rattachent.* Bull. des sciences math., déc. 1925. — *La vie et l'œuvre de Jules Tannery.* Lecture faite à la séance publique annuelle de l'Acad. des sciences du 14 déc. 1925. — *Un géomètre philosophe : Jules Tannery.* Rev. des Deux Mondes du 15 fév. 1926. — *Discours de réception à l'Académie française, sur M. de Freycinet*, le 11 fév. 1926.

Physique.

M. M. AUBERT. — *Étude physico-chimique de quatre combustibles liquides extraits d'un goudron primaire obtenu à partir des déchets d'extraction des mines domaniales françaises de la Sarre.* Chaleur et Industrie, nos 63, 64, 65, juill., août et sept. 1925. — *Sur l'identification physico-chimique des carbures d'hydrogène* (en collaboration avec M. VILLEY). Exposé succinct du plan d'ensemble des recherches entreprises en collaboration avec le Service des recherches de l'aéronautique, sous la direction des auteurs, pour développer et perfectionner les méthodes d'identification et d'analyse applicables aux essences et huiles minérales.

M. COTTON. — *Sur un spectro-polarimètre photographique pour l'ultraviolet.* Note, en collaboration avec M. R. DESCAMPS, présentée à l'Académie des sciences dans la séance du 28 décembre 1925 et publiée dans les comptes rendus du 4 janvier 1926.

M. Maurice Curie. — *Le radium et les radio-éléments.* 1 vol. 400 p. environ. Paris, Baillière, 1925. — *Lampes électriques et protection de la vue.* Bull. de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, oct. 1925, et comm. à Société des électriciens, nov. 1925.

M. Paul Janet. — *Leçons d'électrotechnique générale,* t. 2, 6e édit. — *Les analogies mécaniques en électricité et en électrotechnique.* — Conférences à l'École polytechnique de Rio-de-Janeiro (mission de l'Institut franco-brésilien).

M. Marchis. — *Bulletin de la Chambre syndicale des Industries aéronautiques. Bulletin du Bureau Veritas. a*) Aérodynamique. — La question de l'extension aux avions en vraie grandeur des essais effectués au laboratoire sur des modèles réduits est une des plus importantes à résoudre. La théorie de la similitude mécanique indique que cette correspondance n'a lieu qu'aux deux conditions suivantes : 1° l'avion et le modèle sont géométriquement semblables ; 2° le nombre de Reynolds a la même valeur pour l'avion et son modèle. — *b*) Construction des avions. — *c*) Transports aériens.

M. H. J. Frossard (laboratoire de M. Marchis, chaire d'aviation). — *a*) *Théorie aérodynamique du larynx.* — Note à l'Académie des sciences montrant que le larynx est une machine du genre capsulisme et que les cordes vocales anatomiques sont sans intérêt; seule leur disposition mécanique a de l'importance. Ceci confirme la théorie de Savart en la complétant. — Les vérifications *in vivo* du professeur Moure et de ses élèves ont établi le bien fondé de cette théorie, qui a l'avantage d'expliquer encore la formation des voyelles, celle des antesonnes et des postsonnes des cyclones de Lootens et de donner les lois du chant. — *b*) *Traité de l'auscultation médio-immédiate* (phonothérapie, Ed. Paris). Règles de l'auscultation à pression constante, de la percussion phonendoscopique, de l'auscultation en tandem qui permettent l'étude suivie des souffles extra cardiaques, l'exploration des organes profonds, la comparaison des divers foyers des bruits cardiaques, l'étude des dédoublements et du bruit de galop dont la théorie est encore en discussion.

***

Publications scientifiques du personnel de l'Institut de physique du Globe de juillet 1925 à février 1926

M. Ch. Maurain. — *Sur la conductibilité et les courants électriques de l'atmosphère* (en collaboration avec E. Salles et G. Gibault). C. R. de l'Acad. des sciences, t. 180, 1925. — *Mesures magnétiques en Bretagne.* Ann. de l'Inst. de phys. du Globe et Bur. centr. de magn. terr., t. 3, p. 93-113, 1925. — *Isostasie et séismologie.* Cong. de l'Ass. franç. pour l'avancement des sciences, à Grenoble, août 1925. — *Sur les origines du champ magnétique terrestre. Id.* — *Sur la propagation des ondes séismiques dans le calcaire* (en coll. avec L. Éblé). C. R. de

l'Acad. des sciences, 181, p. 1077, 1925. — *Sur l'orage magnétique du 26 janvier 1926* (en coll. avec L. ÉBLÉ). C. R. de l'Acad. des sciences, 182, p. 328, 1926. — *Atlas magnétique*, publié sous la direction de CH. MAURAIN, avec la coll. de L. ÉBLÉ, par Mme de Madinhac et Mlle Homery. In-4, Les Presses univers. de France, déc. 1925.

M. R. DONGIER. — *Mesures magnétiques dans le Sud-Est de la France.* Ann. de l'I. P. G. et du Bur. centr. de magn. terr., t. 3, p. 68-81, 1925.

M. C.-E. BRAZIER. — T. 3 des Ann. de l'Inst. de phys. du Globe de l'Univ. de Paris et du Bur. centr. de magn. terr. : *Résumé des observations météorologiques* faites à l'observatoire du Parc-Saint-Maur en 1923 (en coll. avec L. ÉBLÉ). — *Bulletin mensuel de l'observatoire du Parc-Saint-Maur* (7 numéros, 4e série, nos 20 à 26 inclus. Résumés mensuels des observations météorologiques, sismologiques, actinométriques et phénologiques effectuées régulièrement à l'observatoire du Parc-Saint-Maur. — *Bulletin sismique* (mensuel) de l'Inst. de phys. du Globe de l'Univ. de Paris (Observatoire du Parc-Saint-Maur), en coll. avec L. ÉBLÉ. (6 numéros de juill. à déc. 1925 inclus).

M. E. ÉBLÉ. — *Observations magnétiques faites au Val-Joyeux pendant l'année 1923.* Ann. de l'Inst. de phys. du Globe, t. 3, p. 1. — *Mesures magnétiques dans le bassin de Paris.* Ann. de l'Inst. de phys. du Globe, t. 3, p. 81. — *Résumé des observations sismologiques faites à l'observatoire du Parc-Saint-Maur en 1923* (en coll. avec M. BRAZIER). — *Les principes et l'outillage de la sismologie.* La science moderne, n° 8 (août 1925), p. 398.

M. SALLES. — *Dispositif électrométrique pour l'étude de l'électricité atmosphérique.* Procès-verbaux de la Société de Météorologie, 1925.



M. J. VILLEY (en coll. avec M. M. AUBERT). — *Sur l'identification physico-chimique des carbures d'hydrogène.* 5e congrès de chimie industrielle, oct. 1925.

Chimie.

M. AUDUBERT. — *Les actions de la lumière visuelle sur les électrodes.* Journ. de phys., série 6, t. 6, oct. 1925.

M. C. CHÉNEVEAU. — *Théorie complète du fonctionnement de l'accumulateur au plomb.* Bull. de la Société franç. des électr., t. 6, 4e série, janv. 1926, p. 13. — *Piles primaires et accumulateurs* (en coll. avec MM. C. Féry et G. Paillard). 1 vol. in-8, de 684 p. avec 290 fig., de l'Encyclopédie indust. Paris, J. B. Baillière et fils, 1925.

M. FREUNDLER. — *Sur quelques propriétés de l'iodure stanneux,* M. P. Freundler et Mlle Laurent. Bull. Soc. chim. (4), t. 37, p. 1133, oct. 1925. — *L'iode dissimulé des Laminaires* (1). M. P. FREUNDLER en coll. avec Mlle Laurent, MM. Ménager, Lelièvre, oct. 1925. — Conférences faites à l'Institut des Hautes Études de Belgique : 1° *Les*

algues et l'océanographie; — 2° l'iode dans les algues et dans la mer.

M. JAVILLIER. — *Sur le dosage physiologique du facteur A.* Bull. Soc. chimie biol., t. 7, p. 831. — *Analyse des poudres organothérapiques. Leur teneur en phosphore total, lipidique et nucléique.* Bull. des sciences pharmacologiques, t. 32, p. 641.— *Faut-il décolorer et maturer artificiellement les farines?* Ann. des falsifications, t. 18, p. 580.

M. H. LE CHATELIER. — *Science et industrie.* Volume de la collection du docteur Gustave Le Bon. Paris, Flammarion. — *De l'enseignement de l'organisation.* Discours prononcé à la séance d'ouverture du congrès de l'organisation (publié dans le journal l'Information). — *Sadi Carnot et la mécanique chimique.* Discours prononcé au centenaire de Sadi Carnot. Bull. de la Société des ingénieurs civils.

M. LESPIEAU. — **Laboratoire de Chimie de l'E. N. S.** — *Dérivés de la glycérine acétylénique.* C. R. Acad. des sciences, t. 181, p. 557, 1925.

MM. BOURGUEL et YVON. — *Synthèses de quelques composés ciséthyléniques.* — C. R. Acad. des sciences, t. 182, p. 224, 1926.

M. A. KIRRMANN. — *Action du sodium métallique sur les dérivés bromoéthyléniques.* —C. R. Acad. des sciences, t. 181, p. 671, 1925.

M. C. MARIE (en collab. avec G. LEJEUNE). — *Réduction électrolytique de la pyridine. Préparation de la pipéridine.* Journ. chimie phys., t. 22, n° 1, 25 fév. 1925. — *Note sur un dispositif facilitant l'électrolyse en présence d'un solvant volatil.* Journ. ch. phys., t. 22, n° 2, 5 avril 1925. *Influence comparée des colloïdes sur les surtensions cathodiques de l'hydrogène et des métaux.* Journ. ch. phys. t. 22, n° 7, 30 oct. 1925.

M. TIFFENEAU. — *Sur quelques nouveaux dérivés de la benzhydrylamine doués de propriétés anesthésiques locales* (avec M. Fourneau). Bull. Soc. chim. France, t. 37, août 1925, p. 973. — *Sur quelques cétones alcools* (avec Mlle Lévy). Bull. Soc. chim. France, t. 37, p. 1247, oct. 1925. — *Revue des nouveaux médicaments chimiques* (3e partie). Bull. gén. de ther., t. 176, p. 337-350, oct. 1925. — *Sur la transposition hydrobenzoïnique et étude de l'anisylphénylglycol symétrique* (avec M. Orekhoff). Bulletin de la Soc. chim. France, nov. 1925, t. 37, p. 1410. — *Chimiothérapie des maladies infectieuses (progrès récents).* Baillière, rue Hautefeuille, 1926. — *Influences exercées par les atomes ou groupes d'atomes sur la réactivité des molécules et sur la solidité des liaisons dans ces molécules.* Rapport présenté au deuxième Conseil de chimie Solvay. Paris, Gauthier-Villars, 1925. — *Transposition des aldéhydes trisubstituées en cétones disubstitués* (avec M. Orékhoff). Bull. Soc. chim. France, 11 déc. 1925. C. R. de l'Acad. des sciences, t. 182, p. 67. — *Isomérisation des oxydes d'éthylène et comparaison des capacités affinitaires de quelques radicaux cycliques et acycliques* (avec Mlle Lévy), 11 déc. 1925. C. R. de l'Acad. des sciences, t. 182, p. 391. — Travaux effectués sous la direction de M. TIFFENEAU, au laboratoire de chimie (P. C. N.) : *Préparation de l'acide perbenzoïque* (Mlle Lévy et M. Lagrave). Bull. Soc. chim. France, t. 37, p. 1697. — *Sur quelques benzhydrylamines.* Thèse de doctorat (phar-

macie) par M. Sallé, janv. 1925. — *Nécessité de la présence du radical phényle dans les transpositions semihydrobenzoïques et semipinacoliques* (Mlle Lévy). Bull. Soc. chim. France, t. 39, p. 67, janv. 1925. — *Sur quelques glycols trisubstitués acycliques* (Pr. Nicolle). Bull. Soc. chim. France, t. 39, p. 55, janv. 1925.

Sciences naturelles.

a) ZOOLOGIE

M. J. R. DENIS. — *Sur les collemboles du Muséum de Paris* (2ᵉ partie.) Ann. Soc. Ent. Fr. v. ; XCIV, p. 261-290, fig. 95-131. — *Sur la faune française des aptérygotes* (8ᵉ note). — *Deux nouveaux collemboles littoraux.* Bull. Soc. Ent. Fr., nº 15, p. 241-245, fig. 1-13. — *Sur les collemboles de l'Afrique du Nord.* (2ᵉ note). Bull. Soc. H. N. Afr. N., nº 8, p. 254-256, 1 fig.

M. O. DUBOSCQ. — *Les protistes parasites des termites de France.* Appareil de Golgi, mitochondries et vésicules sous-flagellaires de *Pyrsonympha vertens Leidy* (en collab. avec P. Grassi). C. R. Soc. Biol., 10 juillet 1925. — *Les porosporides et leur évolution* (en collab. avec Léger). Glanures biologiques. Travaux Stat. Zool. Wimereux. IX., novembre 1925. — *Ulcérations tégumentaire des Squilla mantis* ROND. *et leur fluorescence en lumière de Wood* (en collab. avec J. Turchini). C. R. Soc. Biol., 31 oct. 1925.

M. E. HÉROUARD. — *Sur la stéréométrie des corpuscules calcaires et leurs rapports avec l'état méromorphe de la matière.* Bull. Océanographique, nº 464, nov. 1925.

M. MARCEL HÉRUBEL. — *Les Sipunculides et les Echiurides de la côte marocaine et de la Mauritanie.* Bull. de l'Institut scient. chérifien, 1925. — *Sur l'espèce nouvelle phascolosoma reticulatum.* Bull. Soc. zoologique de France, 1925. — *Sur la perception monoculaire du relief* (en collab. avec M. A. Quidor). C. R. Acad. des Sc., 15 février 1926. Suite des recherches des auteurs.

M. ROBERT LÉVY. — *Etude des pigments d'une bactériacée sulfureuse : Chromatium okenii Perty.* Annales de physiol. et de physico-chimie biol., t. 1, 1925, p. 298 (en collab. avec G. Teissier et R. Wurmser). — *Sur les propriétés hémolytiques des pédicellaires de certains oursins réguliers.* C. R. Acad. Sc., t. 181, 1925, p. 690.

M. CH. PEREZ. — *Sur la transformation des formes cryptonisciennes en mâles chez les Bopyriens.* C. R. Congr. de l'A. F. A. S., Liége, p. 472-473. — *Les stations de Tubulaires des côtes du Boulonnais. Association d'une Tubulaire et d'une Éponge.* Glanures biologiques. Trav. Stat. zool. Wimereux, 9, 1925, p. 183-197, 1 fig., pl. 8-9. — *Travaux de la station biologique de Roscoff* : Fas. 1, 1923 : *Recherches sur dynamena pumila* (L.). Fragments d'une monographie zoologique, par Georges Tessier. 60 p., 50 fig. — Fasc. 2, 1924 : *Notes éthologiques sur la faune marine sessile des environs de Roscoff. Cirripèdes, Bryozoaires, Hydraires.* par Marcel Prenant et Georges Tessier, 50 p. 1 carte. —

Fasc. 3, 1925 : *Les mollusques marins du Finistère, en particulier de la région de Roscoff*, par Ph. Dautzenberg et P. H. Fischer. 180 p., 3 fig. Presses univers. de France.

M. MARCEL PRENANT. — *Observations sur les porocytes de Clathrina coriacca* (Mont.). Trav. stat. zool. Wimereux, 9, 1925. — *Granulations à peroxydase et granulations oxybenzidinophiles*. Bull. histol. appl., II, 1925. — *Réaction du liquide blastocoélien chez le pluteus d'oursin dans la première phase du développement* (en collab. avec L. Rapkine). C. R. Acad. Sc., 7 déc. 1925. — *Concentration moléculaire du milieu intérieur d'une ascidie* (*Ascidia mentula Müll* (en collab. avec M. Duval). C. R. Acad. Sc., 4 janv. 1926.

M. WILLIAM RUSSELL. — *Essai sur la biologie de Stellaria hoslistea*, A. F. A. S., 1925.

M. GEORGES TESSIER. — *Changement de coloration des embryons de Clara squamata au cours de l'ontogénèse. Interprétation chimique et physiologique*. Trav. stat. zool. Wimereux, t. 9, 1925, p. 233-238. — *Sur la croissance embryonnaire de chrysaora hysorella*. (C.) (*Méduse Acsalèphe*) (en collab. avec Lise Teissier). C. R. Acad. Sc., t. 181, p. 530-532. — *Quelques observations sur les jeunes scyphistomes de chrysaora hysorella* (C.) (en collaboration avec Lise Teissier). Bull. Soc. Zool. France, t. 2, p. 412-419, 16 fig.

b) BOTANIQUE

M. PAUL BECQUEREL. — *La suspension de la vie des graines dans le vide à la température de l'hélium liquide*. C. R. Ac. Sc., 1925, t. 181.

M. L. BLARINGHEM. — *Sur le chou vivace* (*Brassica oleracea, var. suffruticosa*) *du Cap Blanc-Nez, près Wissant* (*P.-de-C.*). Glanures biol. trav. du lab. de Wimereux. Paris, 1925, 10 p., in-4 et 1 pl. — *Sur un nouvel hybride, fertile, d'Aegilops et de blé* (*Aegilops ventricosa Tausch X Triticum turgidum L.*). C. R. Ac. Sc. Paris, 27 nov. 1925, t. 181, p. 807-809. — *Méthodes et résultats dans l'hybridation des lins à fibres*. C. R. Ac. Sc., 18 janv. 1926, t. 182, p. 278-279. — *Contrôle biologique de l'influence de l'azote et du calcaire sur le développement du Pavot-Œillette* (en collab. avec M. Trannoy). C. R. Ac. Agric. de France, 6 janv. 1926, t, 12, p. 40 et 44, avec 1 fig. et 1 tabl.

M. JEAN CHAZE. — *Essais de culture pure d'une saproleguiacée*. Bull. de la Société mycol. de France, t. 41.

M. R. COMBES. — *La lumière exerce-t-elle une action directe sur la décomposition de la chlorophylle des feuilles en automne?* C. R. Acad. des Sc., 20 juill. 1925.

M. ANDRÉ DAUPHINE. — *Démonstration expérimentale du rapport vasculaire entre la feuille et la racine*. C. R. Ac. des Sc., 1925, t. 181.

M. A. GUILLIERMOND. — *A propos de la structure des cyanopdycées*. C. R. de la Société de biol., 12 déc. 1925, t. 93, p. 1504, 1 fig. — *Observations sur l'origine des vacuoles*. La Cellule, déc. 1925, t. 36, p. 217 à 229, 3 pl. — *Sur les relations du vacuome et de l'appareil réticu-

laire de Golgi. C. R. de l'Acad. des Sc., 15 fév. 1925. — *Sur la structure des Beggiatoa*. C. R. de la Société de biol., fév. 1926, t. 94, 1 fig. — *Revue générale des travaux de cytologie végétale, parus de 1910 à 1925*. Revue gén. de bot. (sous presse). — *Nouvelles recherches sur la structure des cyanopdycées*. Revue gén. de bot. (sous presse).

M. OBATON. — *L'évolution du Tréhalose chez le Sterigmatocystis nigra* (*Van Tieghem*). C. R. Soc. biol., t. 93, p. 304. — *Blettissement et rougissement chez les pommes*. C. R. Soc. biol., t. 93, p. 1140.

c) GÉOLOGIE

M. ANTONIN LANQUINE. — *Désagrégation et récimentation récentes et actuelles de brèches pliocènes et quaternaires*. La Feuille des naturalistes. nouv. série, n° 16, 1925, p. 95-96. — *Quelques réflexions sur la fabrication des briques de Silice pour fours d'aciérie*. « L'Outillage », revue techn. mens., 1925, t. 360, n° 7, p. 378-379. — *Le trias supérieur de la vallée de l'Asse à l'ouet de Moriez* (*Basse-Alpes*) *et sa situation tectonique*. Bull. Soc. géol. de France (4), 1925, t. 25, p. 355-362, 4 fig., pl. 11. — *Haute et Basse Provence* (*Alpes-Maritimes*). *Terrains triasiques et jurassiques et leurs relations*. Bull. serv. cart. géol. France, 1926, n° 158, t. 29.

Liste des thèses de doctorat soutenues devant la Faculté des Sciences de Paris pendant le 1er trimestre de l'année scolaire 1925-1926, et ayant obtenu la note « très honorable ».

SCIENCES MATHÉMATIQUES

M. PALOQUE. — Théorie analytique du mouvement des planètes troyennes.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES

M. BARBAUDY. — Contribution à l'étude de la distillation des mélanges ternaires hétérogènes.

M. BONNIER. — Contribution à l'étude des carbonates ammoniacaux.

M. TRIANDAFIL. — Recherches expérimentales sur la polarisation galvanique du nickel.

M. YÉCHURI VENKATARAMAIAH. — Recherches sur l'hydrogène actif.

M. GUILBERT. — Etude théorique et expérimentale du circuit magnétique déformable.

M. CHARRIOU. — Recherches sur les phénomènes d'absorption des corps dissous.

SCIENCES NATURELLES

M. JOYER-LAVERGNE. — Recherches sur le cytoplasme des sporozoaires.

M. ROSE. — Contribution à l'étude de la biologie du Plankton. Le problème des migrations verticales journalières.

M. BHATTACHARYA. — Les inclusions cytoplasmiques dans l'oogenèse de certains reptiles.

M. Bach. — Contribution à l'étude de la nutrition azotée de « l'aspergillus repeus » de Bary.

M. Lemesle. — Contribution à l'étude structurale des ombellifères aérophiles.

M. Régnier. — Influence de la concentration des ions H sur un phénomène physiologique : anesthésie de la cornée par le chlorhydrate de cocaïne.

M. Abrard. — Le Lutécien du bassin de Paris. Essai de monographie stratigraphique.

M. Millot. — Contribution à l'histophysiologie des aranéides.

***

Diplome d'études supérieures

M. Prat. — Etude des mycorhyzes du Taxus baccata.

FACULTÉ DES LETTRES

Philosophie.

M. Basch. — *Les grands courants artistiques de la France contemporaine.* Conférences à la Sorbonne pour la quinzaine universitaire, août 1925 — *Les Arts français contemporains*; *La contemplation esthétique; Comment regarder un tableau, écouter un morceau de musique. goûter une page de prose ou de vers.* Cours faits à l'Université de Santiago, oct. et nov. 1925.

M. Bougle. — Nouvelle édition des *Idées égalitaires* (Alcan 1925), et de *Qu'est-ce que la sociologie?* (Alcan 1925); collaboration à l'Année sociologique (Alcan). Section de sociologie générale ; cours et conférences à l'Institut français de Varsovie sur la Pensée sociale en France au dix-neuvième siècle ; discussion à l'Académie des sciences morales sur l'enseignement de la sociologie dans les écoles normales ; rapport général du Congrès de la Ligue de l'enseignement ; conférence sur Condorcet.

M. Léon Brunschvicg. — I. *Vie intérieure et vie spirituelle.* Revue de métaphysique et de morale, avril-juin 1925. Texte d'une communication faite au Congrès international de philosophie de Naples. — II. *La philosophie d'Emile Meyerson.* Rev. de métaph. et de morale. janvier-mars 1926. — *Le mémoire de Maine de Biran sur la décomposition de la pensée.* Communication à l'Académie des sciences morales et politiques, 2 mai 1925.

M. Delacroix. — *Remarques sur une grande mystique.* Journ. de psychol., 15 juil. 1925 (546-584). — *De quelques livres de Sir James Frazer.* Journ. de psychol., 15 oct. 1925 (703-708).

M. Georges Dumas. — *Introduction à l'étude de l'Expression des émotions.* Rev. phil. du 1er mars 1926. — *Conférences de psychologie et de psychiatrie* à l'Université de Rio de Janeiro et à l'Université de Buenos-Ayres, en août, septembre et octobre 1925. — Communication à l'Académie de médecine, janv. 1926 : la Méthode biologique de l'étude de l'expression des émotions.

M. Fauconnet. — *L'Année sociologique*, nouvelle série, t. 1, fasc. 1, déc. 1925 ; fasc. 2, janv. 1926. Librairie Alcan.

M. Lalande. — *La philosophie en France* (Philosophical Review, 34, p. 533-556, New-York nov. 1925) ; Bull. de la Soc. franç. de phil., M. Lalande, secrétaire général. — Conférence à Genève et à Lausanne, sur la *Nature de la vérité.* — Rapports sur le prix Bordin et sur le prix Corbay. Acad. des Sc. morales et polit.

M. Piéron (Institut de psychologie de l'Université). — *Psychologie expérimentale*, in-16, 108 pages. Paris, Vuibert ; *l'Année psychologique*, 25e année, in-8, XVI-734 pages. Paris Alcan. Coéditeur du Pedagogical Seminary journal of genetic psychology. — Conférence sur l'orientation professionnelle, à la mairie de Boulogne-sur-Seine, 23 janv. 1926. — Communications à l'Académie des sciences : *Les caractéristiques différentielles du fonctionnement des cônes et des bâtonnets rétiniens*, t. 181, page 602. — *La vitesse d'établissement de la sensation lumineuse* avec M. Kleitmann), t. 180, p. 393. — *Physiologie : la loi de Bunsen-Roscoe s'applique-t-elle à l'excitation lumineuse des invertébrés ?* t. 181, p. 688. — *De la loi des variations des quantités liminaires dans l'excitation sensorielle.* C. R., t. 181, p. 818. — *Du temps de latence des réactions d'équilibration aux brusques accélérations longitudinales* (avec MM. Marcel François et I. Meyerson), C. R. t. 181, p. 1181. *La loi de l'excitation lumineuse chez Mya arenaria.* Soc. de Biol., t. 93, p. 1235. — *Remarques sur la notion de perception*, Journ. de psychologie, XXII, 3, p. 278.

M. Abel Rey. — *Leçons de logique, morale et philosophie générale.* 6e édition, revisée. Rieder, 1925. — *Leçons de psychologie.* 6e édition, révisée. Rieder, 1926. — *La philosophie moderne.* 15e édition, révisée. Flammarion, 1925. — Collaboration à la Revue phil. — Conférences à l'Institut des hautes études de Belgique sur la philosophie de la physique (l'Energétique et la théorie cinétique). Bruxelles, 1925.

M. Robin. — *Platon*, t. 4, 1re partie : *Phédon.* Texte établi et traduit avec une introduction, LXXXVI. In-8, 206 p. (col. Budé) Les Belles Lettres, 1926. — *Lucrèce. Commentaire* (en collab. avec M. A. Ernout), t. 2, in-8, 310 p. Les Belles-Lettres, 1926. — Comptes rendus divers dans la Revue des Etudes grecques.

M. Thamin. — *Emile Boutroux.* Revue des Deux Mondes. — *Eloge d'Emile Boutroux* ; *Rapport sur le prix L. Liard.* Acad. des Sc. morales et polit.

Histoire et géographie. Antiquité.

M. Fougères. — *Histoire générale. Peuples et civilisations*, publiée sous la direction de MM. Halphen et Sagnac. collab. au t. 1 : *Les premières civilisations* (sous presse).

M. Glotz. — *Histoire grecque*, t. 1. Presses universitaires de France, 1925. — *La civilisation égéenne*. Traduction anglaise, Londres, New-York, 1925. Traduction espagnole, Barcelone, 1926. — Communication à l'Acad. des Insc., sur une inscription de Callatis (6 nov. 1925).

M. Lods. — Revue de l'histoire des religions. Paris, Leroux, t. 41, nº 1-2 : *a*) *Recherches sur le livre des Psaumes. Les idées de M. Mowinckel*, p. 15-34 ; *b*) *Compte rendu de Jacques Marty. Les chapitres 56-66 du livre d'Esaïe*, traduits et commentés, p. 97, 98 ; même revue t. 91, nº 3 ; *a*) *Compte rendu de A. W. F. Blunt. Israël before Christ*, p. 254-255 ; *b*) *Compte rendu de Meyer Abraham. Légendes juives apocryphes sur la vie de Moïse*, p. 255-256.

Revue d'histoire et de philosophie religieuses. Strasbourg, 5e année, nº 3 : *a*) *Compte rendu de Alexis Mallon. Les Hébreux en Egypte*, p. 283-284 ; *b*) *Compte rendu de J. S. Griffiths. The Exodus in the light of Archaeology*, p. 283-274. — Nº 4 ; *Compte rendu de Meyer Abraham. Légendes juives apocryphes sur la vie de Moïse*, p. 385-388.

Revue des cours et conférences, 27e année, 1re série, nº 3, 15 janv. 1926. Un roman de l'époque Rabbinique : *L'histoire d'Ahigar*, p. 221-233. — *Zeitschrift fur die Alttestamentlucke Wissenschaft*. Giessen, Topelmann, 1925, nº 2 : *Un précurseur allemand de Jean Astruc* : Henning Bernhard Witter, p. 134-135. — *Sinaï, Revista pentru studii judaice* Iassi (Roumanie), Grünberg. 1re année, nº 1. — *Psalmii bibiloniei si ai Egiptului; raporturile lor cu Psalmii biblici*, p. 20-21 (1er article).

Moyen âge.

M. Diehl. — *Manuel d'art byzantin*. 2e édition, revue et augmentée, 2 vol. Paris, Picard, 1925-1926. — Office national d'enseignement par les musées au Louvre. Conférences : Les villes mortes de l'Egypte et de la Syrie chrétiennes. — L'art byzantin.

M. Jordan. — *Henri VI a-t-il demandé l'investiture de l'Empire à Célestin III?* Les Mélanges Ferdinand Lot. — *Les premiers Franciscains et la France*. Sous presse dans les Etudes italiennes.

M. Emile Male. — *L'art gothique du Midi de la France*. Revue des Deux Mondes, 15 février 1926.

Histoire moderne et contemporaine.

M. Emile Bourgeois. — *Manuel historique de politique étrangère*, t. 4. — *Revue politique et littéraire* (Revue bleue), 15 juill. 1925. *La paix française de 1875 à 1925*. — Revue de Paris, janv. 1926. *Les origines de la Triple Alliance et la question romaine*.

M. Eisenmann. — Le Monde Slave (co-direction). Paris, Alcan. — Die

Neue Rundschau : *Deutschland und die Slaven*. Berlin, octobre 1925. — L'Europe nouvelle : *Ernest Denis*. Paris, 3 octobre 1925. — *Les faux monnayeurs hongrois*, 30 janvier 1926. — Revue historique (co-direction). — Le Monde Slave : *Le droit des minorités en Europe centrale*, février 1926 (dotation Carnegie, Paris).

M. HENRI HAUSER. — *Le Parfait Négociant de Jacques Savary*. Revue d'histoire économique et sociale, 1925. — Revue historique. Collaboration aux bulletins, comptes rendus, chronique, plus un article (oct.-nov. 1925) : *Le mot Industrie chez Roland de la Platière*. — Revue critique (collaboration). Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse, mai 1925 : *Les nouveaux aspects du commerce extérieur de la France*. — Europaeische Revue, octobre 1925 : *Was ist Europa?* — Scientia, mars 1926 : *La nouvelle politique américaine d'immigration*.

M. PAGES. — Revue d'histoire moderne (1er numéro : *L'affaire du Luxembourg*). — Revue historique, mai 1925 : *Bulletin d'histoire moderne* (1666-1789).

M. PIRRO. — *L'art des organistes* (en cours de publication dans les fascicules formant l'*Encyclopédie du Conservatoire*. Delagrave). — *Notes pour servir, éventuellement, à la biographie de J. A. Reincken* (publ. dans le *Gedenkboek*, offert au docteur D. F. Scheurlaer, La Haye, 1925). — *Notes sur un claveciniste alsacien*. Revue de musicologie, 1925. — *Une requête des ménétriers de Bitche*. Revue de musicologie, 1925. — *Orgues et organistes de Haguenau, de 1491 à 1525 environ*, Revue de musicologie, 1926.

M. RENOUVIN. — *Les formes du gouvernement de guerre*. Histoire économique et sociale de la guerre, publiée par la dotation Carnegie, série française. Paris, Presses universitaires, 1926. — *La Campagne de 1914 et l'œuvre historique du Reichsarchiv*. Revue de France, 1er octobre 1925. — *Le Haut Commandement allemand et les velléités de paix en 1917*. Conférence faite le 18 oct. 1925 à l'Ecole de perfectionnement des officiers de réserve.

M. RENÉ SCHNEIDER. — *L'Art classique du dix-septième siècle*. L'Art français. Paris, Laurens, 1925. — *Le songe de Poliphile. Son influence sur la gravure et sur l'Art français*. L'amateur d'Estampes, juin 1925. — Conférences au Louvre : La Cathédrale de Bourges. La Peinture française de 1600 à 1660.

Géographie.

M. EMMANUEL DE MARTONNE. — *Traité de géographie physique*, 4e édition, t. 2. *Le relief du sol*. Paris, A. Colin, 1925, in-8, 562 p. — *Les grandes régions de France, la région méditerranéenne*, 30 p. 62 planches avec texte. Paris, Payot, 1926. — Direction de la Revue les Annales de géographie. A. Colin, Paris. — Article pour cette revue : *Deux massifs hercyniens : le Bochmerwald et la Lysa Gora*. 1925, p. 27-50. — Deux conférences à l'University College, Londres, sur invitation de l'Université de Londres : Brittany, 1er fév. 1926. — The causses of

southern France, 2 fév. 1926. La première, répétée à l'Université d'Edimbourg, 5 février 1926.

Lettres et Philologie anciennes.

M. E. BOURGUET. — *Delphes*. Un vol. Collection Le Monde hellénique. Paris, les Belles-Lettres. — *Inscriptions de Delphes*. Bull. de corresp. hellén., 1925, 49, p. 21-60. — *Messénien Kigos*. Bull. de la Société de linguist. de Paris, t. 25, p. 50. — *Sur le dialecte laconien*, dans *Mélanges linguistiques* offerts à M. Vendryès.

M. H. GOELZER. — *Tacite, Annales*, t. 3 (texte et trad. franç.). Paris, les Belles-Lettres, juin 1925. — *Virgile. Bucoliques* (texte et trad. franç.). Paris, les Belles-Lettres, nov. 1925. — *Virgile, Enéide*, 1-6 (texte). Paris, les Belles-Lettres, janv. 1926. Direction du Bulletin du Cange (Archivum Latinitatis medii ævi). Communication à l'Acad. des Insc. : Note sur un passage d'Apulée. Mét. 8, 1.

M. PAUL MAZON. — *Eschyle*. Théâtre. Edition critique et traduction nouvelle, 2 vol. Collection des Universités de France, publiée par l'Assoc. Guillaume Budé (le 2e vol. a paru à la fin de 1925). — Direction du Bull. de l'Assoc. Guillaume Budé. — Conférence à l'Université de Genève, sur Eschyle, 22 fév. 1926. — *Les rapports de la science et de l'enseignement*. Londres, 9 janv. 1925. Communication au Congrès annuel de la Classical Association.

M. MÉRIDIER. — *Euripide*, t. 1 : *Le Cyclope, Alceste, Médée, les Héraclides*. Texte et traduction. Collection Guillaume Budé, des Universités de France. Direction de la Revue des études grecques. Paris, Ernest Leroux.

M. A. PUECH. — *Etude sur Marc-Aurèle*, servant de préface à l'édition des *Pensées*, publiée par M. Trannoy. Société d'édition les Belles-Lettres, 1925. — *Héraclès dans la légende et la poésie grecques*. Revue des cours et confér., janv.-mars-avril-mai-juin-juill. 1925. — *La vie et les travaux de Louis Léger*. Revue intern. de l'ens., janv.-fév. 1926. — *Un mot à introduire dans les lexiques*. Revue des Etudes grecques, oct.-déc. 1924, paru en 1926. Divers comptes rendus dans le Journal des Savants, la revue des Etudes grecques, la revue des Etudes anciennes Litteris. Communication à la Société E. Renan, 20 fév. 1926 : Marcion, à propos du livre de Harnack.

M. VENDRYÈS. — Revue celtique, t. 42. — *Betha Grighora*. Variétés. Revue de philologie romane, t. 50. *Celtique et roman*. — *Mélanges F. Lot. Pharamond, roi de Franee dans la tradition irlandaise*. Comptes rendus dans la Revue celtique, t. 42.

Lettrés et philologie modernes. Langue et littérature françaises.

M. BALDENSPERGER. — *Le mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815)*. Paris, Plon, 1925, 2 vol. — *Sensibilité musicale et romantisme*. Paris, les Belles-Lettres, 1926. — *Œuvres complètes d'Alfred de Vigny : Stello, Daphné*. Paris, Conard, 1926. — 6e année de la

Revue de littérature comparée, dirigée avec M. Paul Hazard : *Dans l'intimité d'Eléonore*, janv. 1926 ; Correspondant, 25 déc. 1925. M. Sinclair Lewis. Revue bleue, 6 fév. 1926. — Le romantisme français et le romantisme en général. (Comœdia, 6 nov. 1925.) Conférence faite à l'Université de Californie. Deux siècles d'exotisme dans la littérature française. Conférence faite à King's College, Université de Londres, 25 nov. 1925. — Le procès de l'évolution dans le Tennessee. Communication à l'Acad. des Sc. mor. et polit., 6 fév. 1926. — M. Baldensperger a été nommé de nouveau, en 1925, *external advisor* de l'Université de Londres ; attaché à l'Université de Birmingham pour deux cycles de cours de littérature française.

M. F. Brunot. — *Histoire de la langue française*, t. 7. *La propagation du français en France, jusqu'à la fin de l'ancien régime.* — Conférences : Londres : *a*) *La France vue à travers sa langue* (3 conférences) ; *b*) *La langue romantique* (3 conférences) ; Cambridge : *Le vers français* (1 conférence). — Académie de langue et littérature françaises de Belgique : *La limite de la langue française en Belgique sous le 1er Empire.*

M. Chamard. — *Le mystère d'Adam*. Texte du manuscrit de Tours et traduction nouvelle. A. Colin, 1925.

M. Gustave Cohen. — *Ronsard, sa vie et son œuvre.* Paris, Boivin, 1924, in-12. Cours professé à la Faculté de lettres de Paris. — *Le livre de conduite du Régisseur et le compte des dépenses pour le Mystère de la passion joué à Mons en 1501*, publiés pour la première fois et précédés d'une introduction. Paris, Champion, et Strasbourg, Istra, 1925, 1 vol. in-8, pl. — *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*, 2e édit. revue et aug. Paris, Ed. Champion, 1926, in-8. — *Saint-Evremond en Hollande.* Revue de littérature comparée juill. 1925, janv. et juill. 1926. — *Un grand romancier au douzième siècle : Crestien de Troies, sa vie et son œuvre*, dans la Revue des cours et conférences, 1926. *Parler belge aubette.* Mélanges A. Thomas. Paris, Champion, 1926. — *L'histoire poétique du quinzième siècle d'après un livre récent*, dans la Revue de synthèse historique, 1925. — Acad. des Sc. mor. et polit., oct. 1925. *L'entrée de Spinoza dans l'orbite de la pensée française.*

M. Huguet. — *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle.* Paris, Champion, fasc. 1 et 2, nov. 1925 (le fasc. 3 paraîtra en mars 1926). — *Les procédés d'adaptation chez Amyot.* Revue du seizième siècle. 1925.

M. Daniel Mornet. — Edition de *la Nouvelle Eloïse* de J.-J. Rousseau. Collection des Grands Ecrivains de la France, t. 1 (introduction) et t. 2 (parties 1 et 2 du roman) — *Histoire générale de la littérature française.* Direction de la Revue d'histoire littéraire de la France. Chronique (bibliographie des articles de revues concernant l'histoire littéraire). Comptes rendus divers.

M. Mario Roques. — *Aucassin et Nicolette, chantefable du treizième siècle.* Classiques français du moyen âge, no 41. Paris, Champion,

1925. — *Les premières traductions roumaines de l'Ancien Testament, Palia d'Orastie (1581-1582)*. Préface et livre de la Genèse, publiés avec le texte hongrois de Heltaï et une introduction. Paris, Champion, 1925. — Direction de la Romania, recueil consacré à l'étude des langues et des littératures romanes. Direction de la collection des Classiques français du moyen âge. — *Pour le commentaire d'Aucassin et Nicolette, Esclairier le cuer*. Mélanges Lot, 1925. — Conférence faite à Paris le 24 janv. 1925, à l'Association des étudiants roumains en France. Paris, Champion, 1925. — Organisation de la réunion des romanistes français et étrangers pour l'examen de questions d'édition, de bibliographie et de collections de reproductions. Paris, Sorbonne, déc. 1925.

M. Gustave Reynier. — *Un épisode du conflit de l'Eglise et du Théâtre au dix-septième siècle*. Revue d'histoire littéraire de la France, oct.-déc. 1925.

M. Antoine Thomas. — *La chanson de Sainte Foi d'Agen*. Poème provençal du douzième siècle, édité d'après le manuscrit de Leide, avec fac-similé, traduction, notes et glossaire. Paris, Champion, 1925. — Bulletin du Cange (Archivum latinitatis medii aevi) de 1925: *Un manuscrit inutilisé du Liber Monstrorum*. — *Jean de Salazar et le guet-apens d'Amiens*, 23 juill. 1471. Bibliothèque de l'Ecole des chartes de 1925. — *Nicole Bozon, frère mineur*. Histoire littéraire de la France. Publication de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Surveillance de l'impression du t. 5 (et dernier) de l'édition du *Roman de la Rose*, par Ernest Langlois.

Langues et littératures étrangères. Allemand.

M. Lichtenberger. — Gœthe : *Wilhelm Meister*. Collection des cent chefs-d'œuvre étrangers. Paris, la Renaissance du livre, 1925. — Revue : Chimie et industrie : *La politique économique allemande*, juill. 1925. *L'Allemagne et Locarno*, déc. — Musique et théâtre : *Gœthe et la musique*. Revue bleue : *Hans de Bülow*, 5 sept. — Deux conférences sur l'Allemagne contemporaine, au Proscenium (Université de Liége). Dix conférences sur la politique allemande, à l'Ecole des Hautes études sociales.

M. Rouge. — Revue germanique. Comptes rendus critiques.

Anglais.

M. Cazamian. — *Histoire de la littérature anglaise* (en collab. avec M. E. Legouis), 2e éd., revue. Paris, Hachette, oct. 1925. — *Carlyle : Heroes and Hero-Worship* (extraits), avec une introduction et des notes. Paris, Hachette, oct. 1925. — Direction (pour la partie anglaise) de la Revue anglo-américaine (les Presses Universitaires de France). Comptes rendus critiques : *Les langues modernes*, dans la Revue anglo-américaine. — Du 5 oct. au 18 déc. 1925, cours de littérature anglaise et de littérature française, au Rice Institute (Houston, Texas, Etas-Unis). — Conférences pour l'Alliance française, à Houston (Texas) et à la Nou-

velle-Orléans. Conférences au Newcomb College, Université Tulane (Nouvelle-Orléans).

M. HUCHON. — *Histoire de la langue anglaise*, t. 1. Des origines à la conquête normande (450-1066). Paris, A. Colin, 1923.

M. EMILE LEGOUIS. — *Dans les sentiers de la Renaissance anglaise.* Les Belles Lettres. Paris, 1925. — *History oj english literature*, 650-1660. Trad. angl. du 1er vol. de la Littérature anglaise de Legouis et Cazamian. Hachette, mars 1926. — Collaboration à la Revue anglo-américaine : *La Révolte de l'Inde contre Shakespeare*, fév. 1925 (plus nombreux comptes rendus de livres sur la littérature anglaise). — *G. G. de Beaurieu et son élève de la nature*, 1763 (The taylorian lecture, 1925. Oxford, Claredon Press). — A short parallel between French and English versification. The Presidential Address of « The Modern Humanities Research Association », nov. 1925. Bowes and Bowes, Cambridge.

Italien.

M. HAUVETTE. — *Littérature italienne.* Paris, Colin, 6e éd., 1925. — Direction des Etudes italiennes. Paris, Ed. Leroux, 7e année 1925. — Dans cette revue : *Dante et saint François*, 1925, fasc. 3, et comptes rendus bibliographiques.

Grec.

M. HUBERT PERNOT. — *Remarques sur les Evangiles* (Mededeelingen der Koningl. Akad. van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde, deel 57, Serie A., n° 5). Amsterdam, 12 p. in-8. — *La construction de* καὶ ἐγένετο *dans les Évangiles.* Revue d'hist. et de phil. relig. de Strasbourg, t. 4, p. 553-558. — *Le lavement des pieds*, Foi et Vie, t. 28, n° 20, p. 1152-1159. — Création et direction de la collection intitulée le Monde hellénique, 2 fasc. parus en 1925 : *Délos*, par Pierre Roussel ; *Delphes*, par Emlie Bourguet. Paris, les Belles-Lettres, in-8. — *L'Institut néo-hellénique* a entrepris une série de publications sous le titre de Collection de l'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris, in-8°, Société d'édition les Belles-Lettres, 95, boulev. Raspail. — Fasc. 1. *Histoire de la littérature grecque moderne*, par D. C. Hesseling, professeur à l'Université de Leyde, traduite du néerlandais par N. Pernot, licenciée ès lettres, 1924, 10, 180 p. — Fasc. 2. *Pages choisies des Évangiles*, littéralement traduites de l'original et commentées à l'usage du public lettré, avec le texte en regard, par Hubert Pernot, 1925, 259 p. — Fasc. 3. *Voyage en Turquie et en Grèce du R. P. Robert de Dreux*, aumônier de l'ambassadeur de France (1665-1669), publié et annoté par Hubert Pernot, 1925, 11, 202 p. — Fasc. 4. *Chrestomathie néo-hellénique*, par D. C. Hesseling et H. Pernot, 1925, 8, 220 p.

Russe.

M. Haumant. — Le Monde slave. — *Les Français en Illyrie*, 1925. — Conférences : *Belgrade et Zagreb*. Tours, 1925. — *La Yougoslavie, le pays, le peuple*. Epinal, 1926. — *Raguse Dubrovnik*, Ass. franco-slave, Paris, 1926.

Liste des thèses de doctorat ès lettres soutenues pendant le 1er trimestre de l'année scolaire 1925-1926, devant la Faculté des Lettres et ayant obtenu la note « très honorable ».

M. Durand. — Le commerce en Bretagne au dix-huitième siècle. — Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire (1800-1815). — Essai d'histoire administrative.

M. Tailliart. — L'Algérie dans la littérature française. — Essai de bibliographie méthodique et raisonnée jusqu'à l'année 1924.

M. Cholley. — Essai d'histoire topographique du quartier de la Guillotière à Lyon. — Les Préalpes de Savoie (Genevois-Bauges) et leur avant-pays.

M. Rey. — Les vieilles églises fortifiées du Midi de la France. — La cathédrale de Cahors et les origines de l'architecture à coupoles d'Aquitaine.

M. Collomp. — Une source de Clément d'Alexandrie et des Homélies pseudo-clémentines. — Recherches sur la chancellerie et la diplomatique des Lagides.

M. Bopp. — Principes généraux de la pédagogie d'Amiel. — H. F. Amiel. Essai sur sa pensée et son caractère d'après des documents inédits.

M. Connes. — A Dictionary of the characters and scenes in the Novels, Romances and short stories. — Etude sur la Pensée de Wells.

Liste des thèses de doctorat d'Université, soutenues pendant le 1er trimestre de l'année scolaire 1925-1926, devant la Faculté des Lettres de Paris et ayant obtenu la note « très honorable ».

M. Tchang-Fong. — Recherches sur les os du Ho-Nan et quelques caractères de l'écriture ancienne.

M. Combs. — Folk-Songs du Midi des Etats-Unis.

Mlle Hunt. — Le sommaire en prose des Métamorphoses d'Ovide.

M. Fransen. — Les comédiens français en Hollande aux dix-septième et dix-huitième siècles.

Chronique de l'Université

Conférences faites par des professeurs d'Universités étrangères

Faculté de Médecine

M. Mariano Castro, professeur à l'Université de Buenos-Aires, a fait une conférence dans la chaire de clinique propédeutique de M. le professeur Sergent, sur le sujet suivant : *Le diabète rénal.*

Faculté des Sciences

M. G. Tzitzeica, professeur à l'Université de Bucarest, agréé à l'Université de Paris, a fait en janvier et février, une série de leçons sur le sujet suivant :

Introduction à la géométrie différentielle des courbes, des surfaces réglées et des réseaux.

* * *

M. Pawlow, professeur de Physiologie à l'Université de Léningrad. Prix Nobel, Docteur *Honoris Causa* de l'Université de Paris, a fait le 8 décembre 1925 une conférence sur les *Derniers résultats des recherches sur le travail des hémisphères cérébraux.*



M. le baron J. E. de Vos van Steenwijk, docteur ès sciences, de l'Institut de Coopération intellectuelle, fait une série de conférences, à partir du 13 mars 1926, sur *l'Astronomie stellaire et la structure de l'univers.*

Faculté des Lettres

Sur l'invitation du Conseil de l'Université de Paris, M. Harley Granville-Barker a donné, le 26 janvier 1926, une conférence sur : « The Stagecraft of Shakespeare » (La technique de Shakespeare).

* * *

M. Jorga, professeur à l'Université de Bucarest, agréé à l'Université de Paris, a donné du 9 au 30 janvier 1926 une double série de

conférences. La première sur : *les Voyageurs français en Orient européen*; la seconde sur : *la Société roumaine du XIXe siècle dans le théâtre roumain.*



M. Boer, professeur à l'Université d'Amsterdam, a donné le 21 décembre 1925 à l'Institut d'Études scandinaves de l'Université de Paris une conférence sur le *Peer Gynt* d'Ibsen.



M. Lindblom, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Stockholm, a fait en janvier deux conférences; l'une sur : *Les caractères nationaux de l'art moderne en Suède*; l'autre sur : *La culture suédoise au Moyen Age.*



M. le professeur E. A. Gardner, L. D., vice-chancelier de l'Université de Londres, agréé à l'Université de Paris, a été reçu le 20 mars, à la Sorbonne, par M. Paul Lapie, recteur de l'Académie de Paris, les membres du Conseil de l'Université, les professeurs de la Faculté des Lettres, différentes personnalités universitaires, parmi lesquelles ses collègues les Recteurs des Universités provinciales. Le professeur E. A. Gardner a donné le même jour une conférence en anglais avec projections sur le sujet suivant : *The evolution of the athlete type in Greece.*



M. le professeur Grant Robertson a fait un cours public dans la chaire du professeur Legouis, sur le sujet suivant : *The main principles of British foreign policy from 1815 to 1914.* Il étudie, en outre, les auteurs du programme de l'agrégation d'anglais dans des conférences réservées aux étudiants.



M. le professeur Roger B. Merriman, de l'Université Harvard, agréé à l'Université de Paris, a commencé le 17 février une série de conférences publiques sur *la Croissance de l'Empire espagnol, du commencement à la fin du règne de Philippe II* (*1589*).

En outre, il fait depuis le 23 février une série de leçons réservées aux étudiants sur les *Institutions anglaises des Tudors.*

Faculté de Droit

Les conférences publiques faites par les professeurs de la Faculté sur des sujets variés et destinées au grand public aussi bien qu'aux étudiants, ont obtenu cette année, comme l'année dernière, un vif succès.

Elles ont eu lieu les vendredis, à cinq heures et demie, dans l'amphithéâtre n° 4, à partir du 12 février.

En voici le programme :

Les Kabyles chez eux, par M. René Maunier.

Les lettres de cachet sous l'ancien régime, par M. Olivier Martin.

Le problème des étrangers en France, par M. W. Oualid.

L'art de ne pas payer ses dettes, par M. Georges Ripert.

Les grands malfaiteurs internationaux, par M. H. Donnedieu de Vabres.

La Société des Nations et la paix, par M. Le Fur.

Le socialisme d'État au Bas-Empire romain, par M. E. Perrot.

Faculté des Lettres

Conférences Ratanbai Katrak

M. Benveniste, agrégé de l'Université, a fait, en janvier 1926, une série de conférences sur les Religions Iraniennes d'après les historiens grecs.

Inauguration du Cours sur Victor Hugo

Sur l'initiative du journal *l'Information universitaire*, un Comité de patronage s'était constitué en novembre 1922, sous la présidence de M. Paul Appell, en vue de la création à la Sorbonne, par souscription publique, d'une chaire consacrée à Victor Hugo. La souscription a permis au Comité de faire don à l'Université de Paris d'une somme de cent mille francs destinée à assurer pendant quatre ans un Cours sur Victor Hugo à la Faculté des Lettres. Ce premier but atteint, le Comité de patronage s'est transformé en Fondation Victor Hugo, dont le président est M. Gustave Simon, exécuteur testamentaire de l'illustre poète. Cette fondation a pour but d'assurer l'existence de la chaire Victor-Hugo et subsidiairement d'encourager des organisations et des publications relatives à la vie, aux œuvres, à l'influence de Victor Hugo ; de faire aimer et connaître Victor Hugo par tous les moyens (publications, prix, bourses d'études et de recherches, représentations, conférences, visites, etc.)

Le titulaire du Cours, M. le professeur Le Breton, étant actuellement en mission à l'étranger, ne commencera ses conférences qu'au début de l'année scolaire prochaine. En attendant le retour de ce professeur, le poète Fernand Gregh a été chargé d'une série de conférences jusqu'à la fin de cette année scolaire.

Le 5 février 1926, un public nombreux se pressait dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour entendre la première leçon de M. Fernand Gregh. Cette séance avait revêtu le caractère d'une inauguration solennelle.

M. Paul Lapie, recteur de l'Université, la présidait, assisté de MM. Gustave Simon, exécuteur testamentaire de Victor Hugo, président de la fondation Victor Hugo; Ferdinand Brunot, doyen de la Faculté des lettres; Gustave Lanson, directeur de l'Ecole normale supérieure; Deville, président de la 4e commission du Conseil municipal de Paris; Paul Souday, critique littéraire; Maurice Guyot, secrétaire de l'Académie de Paris, secrétaire général de la Fondation Victor Hugo; Gaston Antignac, directeur de *l'Information universitaire*, secrétaire du Comité de patronage de la chaire Victor Hugo; Maurice Simart, directeur de l'Imprimerie de *la Presse*, secrétaire de la Fondation Victor Hugo; de MM. les doyens Roger, de la Faculté de médecine; Molliard, de la Faculté des sciences, et de nombreux membres du Conseil de l'Université.

Dans les premiers rangs de l'hémicycle avaient pris place M. Jules Michel, secrétaire général de la présidence de la République, représentant M. Gaston Doumergue; M. Hedin, représentant M. Aristide Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères; M. Oudinot, directeur du cabinet du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; M. Bouju, préfet de la Seine, les membres de la famille de Victor Hugo et de nombreuses personnalités du monde universitaire et littéraire.

M. le professeur Brunot, doyen de la Faculté des lettres, prit le premier la parole et prononça un remarquable discours, que nous nous proposons de publier ultérieurement.

Remise de la Croix de guerre à l'École Normale supérieure

Le 10 novembre 1925, en présence du Président de la République, M. Painlevé, Président du Conseil, a remis la Croix de Guerre à l'École en la personne d'un de ses anciens élèves, M. Gaston Julia, professeur à la Faculté des sciences, grand blessé de guerre. Voici le texte de la citation dont l'École Normale supérieure a été l'objet :

« *A fourni dans les réserves une brillante phalange de cadres spéciale-*

ment instruits pour l'infanterie qui se sont sacrifiés sans compter et dont la haute valeur intellectuelle et morale, l'esprit d'initiative et de devoir, ont collaboré glorieusement au triomphe de nos armes. »

Les nouveaux bâtiments de l'École supérieure d'Électricité

Le Président de la République a posé, le 9 novembre 1925, la première pierre des nouveaux bâtiments de l'École supérieure d'Électricité. Des allocutions ont été prononcées par MM. Daniel Berthelot, au nom de la Société française des électriciens; Paul Janet, directeur de l'École; Jean Rey, président du Conseil de perfectionnement; Eugène Geoffroy, et par M. Yvon Delbos, ministre de l'Instruction publique.

Statistique des étudiants

Nombre d'inscriptions prises pendant le premier trimestre de l'année scolaire 1925-1926 :

Faculté de Droit, 5 061;
Faculté de Médecine, 2 991 ;
Faculté des Sciences, 1 695;
Faculté des Lettres, 2 252;
Faculté de Pharmacie, 748.

Chronique de la Société des Amis de l'Université

I

Assemblée générale

La Société des Amis de l'Université de Paris s'est réunie en Assemblée générale le 15 mars 1926, dans l'amphithéâtre Louis-Liard, à la Sorbonne, sous la présidence de M. Raymond Poincaré, réélu président de la Société.

L'ordre du jour était le suivant :

1° Rapport du secrétaire général sur la situation morale de la Société et sur l'affectation des revenus disponibles;

2° Rapport du secrétaire général des cours d'extension universitaire, secrétaire de la Commission mixte des bourses;

3° Rapports du trésorier :

a) Compte de gestion de l'exercice 1925;

b) Actif de la Société au 31 décembre 1925;

c) Budget de l'exercice 1926.

4° Renouvellement du bureau; de la série A renouvelable en 1926; et de tous les membres décédés.

Ont été élus :

Président

M. Poincaré (Raymond), sénateur, ancien président du Conseil, ancien président de la République, ancien président de la Société, membre de l'Académie française.

Vice-Présidents

M. Paul Appell, recteur honoraire de l'Académie de Paris, membre de l'Académie des sciences.

M. Paul Lapie, recteur de l'Académie de Paris.

M. Falcimaigne, président de chambre à la Cour de cassation.

M. Kahn (Albert), banquier.

M. de Rothschild, banquier.

M. David-Weill, banquier.

Secrétaire général

M. Lyon-Caen (Ch.), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques.

Secrétaire général adjoint

M. Geouffre de Lapradelle, professeur à la Faculté de droit.

Secrétaires

M. Dubasty, secrétaire-trésorier de l'Association des anciens élèves du lycée Charlemagne.

M. Goy, directeur du bureau des renseignements scientifiques de l'Université de Paris.

M. le Président de l'Association générale des étudiants.

Trésorier

M. Guyot (Maurice), secrétaire de l'Académie de Paris, secrétaire adjoint du Conseil de l'Université.

MEMBRES DU COMITÉ

Série A

M. Barthou (Louis), sénateur, ancien président du Conseil, membre de l'Académie française.

M. Griollet, vice-président du Comité de direction de la Compagnie des chemins de fer du Nord.

M. Lanson, directeur de l'École normale supérieure.

M. Masson, libraire-éditeur.

M. Picard (Émile), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

M. Robineau, gouverneur général de la Banque de France.

M. Rousset, avocat à la Cour d'appel, ancien bâtonnier de l'Ordre.

M. Liard (André), secrétaire général de la Préfecture de police.

M. Kempf, président de la Chambre de commerce de Paris.

M. Ferrand, inspecteur général honoraire de l'économat des lycées.

Série B

M. Brunot, doyen de la Faculté des lettres, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (en remplacement de M. Derville, décédé).

M. Henry-Gréard (Octave), ingénieur du Corps des mines (en remplacement de M. Henry-Gréard, décédé).

Série C

M. Walter-Berry, ancien président de la Chambre de commerce américaine de Paris (en remplacement de M. Donon, décédé).

II

Attribution de bourses à des étudiants

Le 20 février a eu lieu une réunion du Comité des bourses de la Société des Amis de l'Université de Paris.

Une somme de 12 000 francs a été répartie entre quinze étudiants français et six étudiants étrangers appartenant aux cinq facultés.

Une nouvelle réunion du Comité aura lieu en juin 1926.

III

Conférences de la Société des Amis de l'Université

Ces conférences continuent à attirer un public nombreux, constitué surtout par les membres de la Société et les étudiants qui peuvent recevoir des cartes d'invitation dans les secrétariats de leurs facultés respectives.

La première conférence hors série a permis d'applaudir MM. Camille Enlart, de l'Institut, qui a parlé du Djebel Druze, de Damas et Syrie; Jean Bruhnes, professeur au Collège de France, qui a entraîné le public à Angora, Brousse et Constantinople, et Charles Diehl, professeur à la Faculté des lettres, qui a guidé ses auditeurs dans les labyrinthes du mont Athos.

M. Albert Kahn avait bien voulu autoriser la présentation de photographies en couleurs faisant partie des admirables et précieuses *Archives de la planète* qui sont formées sous sa direction et grâce à son généreux concours.

La seconde conférence devait être faite par M. Pierre Noailles, professeur à la Faculté de droit, sur *le Combat pour le droit. Origine de l'autorité judiciaire à Rome*. Elle a dû être remise au 22 avril et a été remplacée par une conférence de M. le professeur Iorga, de l'Université de Bucarest, sur *Les courants occidentaux dans l'art du sud-est de l'Europe*.

Le 18 février, la troisième conférence avait comme sujet une question très délicate, que le professeur Gougerot a su traiter avec une maîtrise sans pareille : *Le certificat médical avant le mariage*.

Le 25 février a eu lieu la quatrième conférence faite par M. Launoy, professeur agrégé à la Faculté de pharmacie, sur la thérapeutique moderne et l'essai physiologique des substances thérapeutiques.

Le 4 mars, M. LÉRI, professeur à la Faculté de médecine, a parlé des nains et des géants.

Le 18 mars, M. H. BÉNARD, chargé de cours à la Faculté des sciences, a exposé la structure cellulaire dans le monde inorganique, avec projections cinématographiques et expériences.

Le 25 mars, M. STROHL, professeur à la Faculté de médecine, a indiqué quelques applications scientifiques du cinématographe.

Le 15 avril, dans le grand amphithéâtre. M, GÉMIER, directeur du théâtre national de l'Odéon, montrera comment le théâtre peut servir au rapprochement des peuples.

IV

Cours de civilisation française pour les étudiants étrangers

Séance de clôture du semestre d'hiver 1925-1926

REMISE DES DIPLOMES

Le 27 février 1926 a eu lieu, dans l'amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne, la séance de clôture des cours de civilisation française pour le semestre d'hiver.

M. le recteur Paul LAPIE avait bien voulu présider cette cérémonie intime. Il était assisté de M. Henri GOY, directeur des cours et de professeurs des cours appartenant à la Faculté des lettres et à la Faculté de droit : MM. BOUGLE, CHAMARD, DEMANGEON, EISENMANN, GUIGNEBERT, MESTRE, MICHAUT, REYNIER, RIPERT et SCHNEIDER.

Le nombre des étudiants qui ont suivi les cours s'est élevé à 539. Sur ce nombre, 134 se sont présentés pour subir les épreuves des examens, et 56 ont obtenu le diplôme.

La mention très bien a été accordée à :

M. SMITH (Christopher), *écossais;* Mlle CLARK (Gladys), *américaine;* Mlle BORLAND, *écossaise;* Mlle von der BECKE, *belge;* Mlle ODGVIST, *suédoise;* Mlle SMITH ANDERSON, *amérieaine;* Mme DUNLAP, *américaine;* Mme PEIXOTTO ADAMS, *américaine;* Mlle HOBSON, *australienne;* Mlle ROSENBERG, *roumaine;* Mlle MEREDITH, *irlandaise;* M. SEED, *anglais.*

Après la remise des diplômes, M. le recteur, s'adressant aux étudiants et étudiantes de toutes nationalités qui remplissaient l'amphithéâtre, a prononcé l'allocution suivante :

« MESDAMES,

« MESDEMOISELLES,

« MESSIEURS,

« Au nom du Conseil de l'Université de Paris, au nom de la Société des Amis de cette Université, organisatrice des cours de civilisation française, je vous félicite de votre succès. Les diplômes que je viens de vous remettre sont des diplômes sérieux. En voulez-vous la preuve? Je vais vous faire un aveu. J'ai lu les sujets de vos compositions, ceux des questions qui vous ont été posées. Eh bien, je vous confesse que certains de ces sujets m'auraient embarrassé. Vous pourrez donc, de retour chez vous, dire que vous avez été reçus à un examen auquel le recteur de l'Université de Paris aurait probablement échoué! Admettons que j'exagère un peu. Mon voisin, M. Reynier, n'exagérait pas lorsqu'il me disait tout à l'heure que telle composition, faite par l'un de vous, aurait été bien notée à l'examen de la licence ès lettres. Votre diplôme suppose que vous avez acquis non seulement une connaissance suffisante de la langue française, mais une connaissance assez précise de notre littérature, de notre art, de notre histoire, de nos institutions et de nos idées. J'ai donc bien le droit de vous féliciter.

« Et je suis bien sûr que même ceux qui, ayant suivi ces cours, n'ont pas remporté le même succès ou ne se sont pas risqués à affronter l'examen, n'en emporteront pas moins dans leur pays une idée exacte de notre civilisation. Cette idée leur aura été fournie selon les méthodes objectives de l'enseignement supérieur français. Les professeurs de nos facultés qui durant ces quatre mois ont été vos maîtres ne vous ont pas présenté une apologie systématique de notre passé ou de notre présent. Bien qu'un de nos défauts essentiels soit, nous dit-on, la vanité, je serais bien surpris si, dans les leçons que vous avez entendues, on vous avait dissimulé nos imperfections. C'est que nous sommes ici des disciples de Descartes, de ce Descartes dont le doute méthodique a donné à l'esprit humain un grand bain de modestie. Sans doute, les Français, même après Descartes, ont eu parfois des poussées d'orgueil. Mais cette fièvre n'a pas gagné nos savants. Ils sont demeurés fidèles à l'esprit critique de Descartes. Et lorsqu'ils vous ont parlé de nos littérateurs, de nos artistes, de nos hommes d'État ou de nos philosophes, ils ne se sont pas départis des règles de la méthode scientifique. Ils vous ont montré la France telle qu'ils la voient, en toute sincérité, en toute objectivité.

« J'espère que cette image de la France, si véridique soit-elle, ne vous aura pas paru déplaisante. J'espère que vous n'aurez pas gardé

trop mauvaise impression de cette maison où vous venez de passer l'hiver. Je souhaite que, rentrés dans vos pays respectifs, vous jetiez de temps à autre un regard vers la France, vous accordiez de temps à autre un souvenir à vos professeurs et à leur Université. Nous allons précisément créer un organe qui pourra servir de lien entre nos anciens élèves. Pourquoi ne vous abonneriez-vous pas à ces *Annales de l'Université de Paris* dont les numéros successifs vous apporteront des nouvelles de la Sorbonne? En tout cas, ne nous oubliez pas, pensez quelquefois à la France, et lorsque ce souvenir traversera vos esprits, je forme le vœu qu'il ne s'accompagne d'aucune tristesse, mais qu'au contraire il éveille sur vos lèvres un sourire. »

Le Gérant : J. de Bardy. Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris.

La Société des Amis de l'Université de Paris

Il n'est aucun de nos concitoyens qui ne profite chaque jour, directement ou indirectement, des travaux accomplis dans les bibliothèques et les laboratoires de l'Université de Paris.

Il n'est aucun de nos concitoyens qui ne puisse, en échange, s'intéresser à ces travaux en s'inscrivant parmi les « Amis » de cette Université.

La *Société des Amis de l'Université de Paris*, présidée par M. Raymond Poincaré, subventionne nos Facultés et nos Instituts. Elle accorde des prix et des bourses à nos étudiants. Elle organise des cours et des conférences. Ses statuts, très souples, lui permettraient, si elle était plus riche, d'apporter à l'Université de Paris toute l'aide que l'Etat, dans la situation actuelle, ne peut plus dispenser qu'avec une excessive parcimonie.

Or, l'Université de Paris a grand besoin du concours de tous ses amis. Le prix des livres et des instruments a quintuplé, parfois décuplé depuis la guerre, alors que le budget de nos laboratoires et de nos bibliothèques n'a ni décuplé, ni quintuplé. Faute d'argent, nous ne possédons ni le matériel ni le personnel qui seraient nécessaires pour continuer et développer notre œuvre scientifique. Nous sommes même obligés de suspendre l'exécution de projets qui avaient été conçus depuis la guerre pour donner à nos facultés une extension proportionnée au nombre croissant de nos élèves. Nous n'avons guère plus de place, en 1926, pour 23.000 étudiants, que nous n'en avions, en 1914, pour 17.000. Nous commençons à étouffer.

Que tous ceux qui ont conscience de devoir quelque reconnaissance à des maîtres de l'Université de Paris comprennent que le moment est venu d'aider ces maîtres à réaliser de nouveaux progrès. Qu'ils s'inscrivent à la *Société des Amis de l'Université de Paris*. Elle comprend des membres titulaires (cotisation annuelle : 20 fr.), des membres fondateurs (versement de 500 fr. en une ou plusieurs fois), des membres donateurs (versement minimum : 2.000 fr.). Reconnue d'utilité publique, la *Société des Amis* peut, en outre, comme l'Université elle-même, recevoir des dons et legs.

S'adresser, pour inscription ou donation, au Secrétariat de l'Académie de Paris, ou au Bureau des Renseignements de l'Université, à la Sorbonne.

